

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

UNE MANIFESTATION DU COMITE EGYPTE-GRECE



S. E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha, Chef du Cabinet Royal s'entretenant avec le Général Petridis lors du banquet offert en son honneur le 31 Janvier par le Comité Egypte-Grèce et auquel prirent part de nombreuses personnalités égyptiennes et grecques (Voir Page 41)

ONT COLLABORÉ A CE NUMERO :

Claudine Burel, Jaqueline Faquis, Louis Ovide, Fouad Abou Khater, Aristo Joannidès, Pierre Calonaros, Bernard Champigneulle, Robert Kemp, Paul Guth, Charles Atalla, René Dumesnil, Hassan, François-Régis Bastide, Louis Jouvét, M. Moschopoulos, Patrice Alvere, Etienne Mériel, Athos Catraro, Marion de Champs, J. R. Fiechter, Joseph Jarema, Henri El Kayem, Mahmoud Saïd Bey, A. Papageorge, Georges Rémond, Laurent Marcel Salinas, Andrée Sasson, P. Scalet, G. Sébasti, Alexandre Stoppelaere, Godfrey Thorn, Mohamed Naghi Bey, Louis Piérard, Orlova, A. Shual, R. Shiffer, Orion, Sem, etc.

RESTAURANT
KURSAAL

CE SOIR

DÉBUTS DE
DOLLY REGIS

l'exquise chanteuse parisienne
dans ses créations

DUO OUZOUNOVSKY
danseurs mondains

DIMANCHE, à 5 h. 30 p.m.

THÉ-DANSANT

AVEC LE PROGRAMME D'ATTRACTIONS AU COMPLET

RUE ELFI BEY

LE PLUS LUXUEUX CINEMA DE L'ORIENT

RIVOLI
CINEMA

Inauguration

SAMEDI 14 FEVRIER à 9,30 p.m.

AIR CONDITIONNE

RUE FOUAD 1er. - Telephone 56439

R. C. 62901

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

LETTRE D'ATHENES

KONITSA

Un Nouvel El-Alamein. Un grand tournant. Un glorieux point de départ.

Jannina 3 Janvier 1948

"Soldats hellènes, sur vos robustes épaules, vous ne portez pas uniquement l'avenir de la Grèce, vous portez aussi l'avenir de l'humanité."
(Message de S.M. le Roi Paul des Hellènes à l'occasion du Nouvel an.)



S.M. la Reine des Hellènes distribuant des colis aux héroïques défenseurs de Konitsa.

Des montagnes escarpées à l'entour, des voies d'accès peu nombreuses, presque toutes difficiles, celles de l'Est devant escalader des cotes qui atteignent deux mille mètres. Voilà la position de Konitsa, la petite ville de l'Épire, sur laquelle se ruèrent avec une rage féroce dix mille bandits, disposant des batteries d'artillerie de montagne, de mortiers, et s'appuyant en toute sécurité sur l'Albanie.

Là haut, à Konitsa, qui est coupée d'une façon infranchissable du reste de la Grèce et qui est réunie à l'Albanie par une route ouverte, quelques cinq cents

soldats, une force de gendarmerie et des civils repoussèrent sans aide, pendant toute une semaine, les dix bataillons des bandits. Les héros résistèrent sous un déluge de feu. L'un tombant, l'autre prenait sa place. Ils ont été décimés. Des soldats et des officiers il en reste la moitié. Parmi les défenseurs, les hommes de la petite ville, ceux qui avaient eu moyen de se procurer des armes. Et les femmes accomplissaient tous les services de ravitaillement, transports, extinction des incendies, préparation des repas communs, transport des blessés. Tous ceux qui n'étaient pas grièvement blessés arrêtaient le sang avec un bandage et retournaient au combat.

L'attaque étant partie de toutes les directions après une préparation d'artillerie et de mortiers d'une violence insolite. Les obus pleuvaient dans la petite ville, pendant toute une semaine, jour et nuit, sans interruption. Les commandants de la brigade et des bataillons se battaient au premier rang à la tête de leurs hommes. N'ayant pu fléchir la résistance sur les hauteurs, les bandits attaquèrent simultanément par le couloir de la plaine le Nord-Ouest de la ville, où la résistance était plus faible. Des groupes puissants y pénétrèrent dans la lisière de la ville héroïque. Ils se barricadèrent dans les maisons. Des combats d'une violence extrême eurent lieu pour le déblaiement.

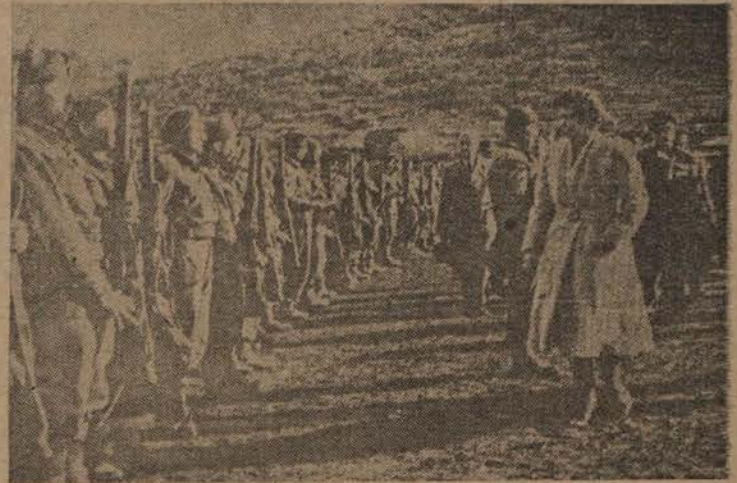
Et l'aide n'arrivait pas. Car les ennemis occupaient toutes les montagnes des alentours, faisant sauter les ponts et ayant mis tous leur feu sur l'unique voie d'accès. Le bombardement continu, les maisons s'écroulent. Des corps à corps furieux. Des assauts successifs. Sous les décombres des maisons écroulées des cadavres de bandits aux uniformes slaves. Et dans tout cet enfer de mitraille et de feu, la T.S.F. des assiégés lançait le message : « Le drapeau grec flotte toujours fièrement. »

Enfin les positions fortifiées au moyen desquelles les bandits fermaient la seule voie d'accès ont été détruites et l'armée qui venait à la rescousse a ouvert la route vers Konitsa. Les bandits sont culbutés et poursuivis de près. Quelques hauteurs environnantes sont successivement occupées. Le quartier général de l'ennemi se rend désormais compte de son écrasante défaite. Et dans une tentative suprême pour obtenir fut ce un résultat momentané à Konitsa, le 31 Décembre il déclanche une dernière attaque qui échoue.

Et cette même nuit du 31 Décembre à 8 heures, sous une pluie diluvienne, la première colonne grecque faisait son entrée dans Konitsa pendant que son héroïque garnison luttait encore repoussant la dernière attaque par laquelle les bandits, reculant, couvraient leur retraite.

L'entrée des premiers renforts donna lieu à des scènes émouvantes. Malgré le froid vif, la neige, et une pluie torrentielle, hommes, femmes et enfants se jetaient au cou des soldats, les embrassant, les bénissant d'une voix que les larmes étouffaient. Et les héroïques soldats grecs, trempés jusqu'aux os, méprisant la fatigue donnaient à cette foule en délire, isolée pendant toute une semaine, tout ce que leurs sacs contenaient de nourriture et de pain.

Pendant que ces scènes se déroulaient dans la petite ville martyre, les défenseurs de Konitsa transmettaient par T.S.F. au peuple grec, le message suivant : « Les forces militaires nationales et le peuple de Konitsa adressent à tous les Grecs l'ardent message de la victoire. Avec l'aide de Dieu nous combattons pour la liberté et l'indépendance de notre Patrie contre de perfides envahisseurs. Que l'année nouvelle apporte espérance et victoire pour notre cause nationale. Vive la Grèce. »



S.M. la Reine des Hellènes Frédérique passant en revue les héros de Konitsa.

Nous ne savons pas ce qui se passera encore, cependant beaucoup de sang grec sera encore versé. L'armée grecque insultée par un troupeau de calomniateurs a donné un éloquent exemple du sentiment national qui l'anime, de son organisation, de sa valeur. Elle donna aux méprisables traîtres une leçon qu'ils n'oublieront pas d'aussitôt. Les plans du complot anti-grec ont pitoyablement échoué. Le canon, la baïonnette et les grenades le remportèrent sur les manœuvres diplomatiques.

La Grèce donna encore une fois l'exemple d'une force inépuisable d'honneur, de courage et d'héroïsme contre laquelle les ennemis se briseront toujours, et sur laquelle les semi-hésitants pourront toujours compter.

A ces derniers de la renforcer. La paix sera peut-être sauvée.

Aristo Joannidès

Les héroïques blessés de Konitsa à Athènes

Une réception enthousiaste

Athènes 5 Janvier 1948

10 heures du soir

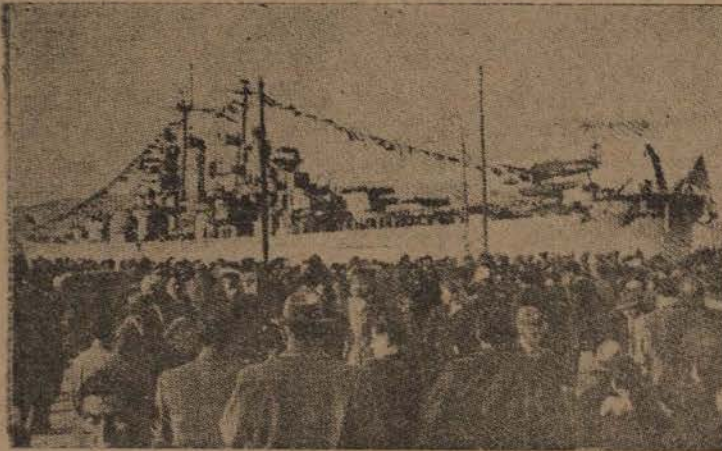
Ma correspondance d'hier sur la bataille de Konitsa serait incomplète si je ne vous envoyais aujourd'hui une description de l'enthousiaste accueil que la capitale et le Pirée réservèrent hier aux premiers cent vingt héroïques blessés des combats autour de Konitsa, transportés de Jannina.

Ma plume est hélas trop faible, cependant je tâcherai de vous dire ce que j'ai retenu, et ce que j'ai

pu voir — et je n'ai pas honte de le dire — à travers les larmes qui remplissaient mes yeux. Et ils n'étaient pas les seuls; plus de cent mille personnes amassées sur le quai, ne purent retenir les leurs, lorsque le vapeur « Heleni » jetait l'ancre et venait accoster doucement, lentement. Les carillons des églises se mêlaient aux sons stridents des sirènes des bateaux ancrés dans le port, portant le grand pavais. Des contingents de soldats et de fusillers marins présentaient les armes. La gracieuse silhouette du croiseur américain « Little Rock » portant le grand pavais, et sur

son grand mat un énorme drapeau grec que la brise du soir caressait de sa douce haleine, donnait à cette scène un cachet tout spécial.

Une foule délirante, ivre de joie et de fierté acclamait les héros qui se tenaient sur le pont à côté des sœurs infirmières aux bonnets tout blancs. Ils saluaient de leurs mains bandés, et leurs cris « nous avons mangé les bulgares » se perdaient dans les acclamations frénétiques d'une foule émue.



Arrivée au Pirée des blessés de Konitsa.

Et tout à coup, ces braves qui repoussèrent les mercenaires des slaves, les traîtres de la Patrie, se mirent à chanter en chœur.

« La Grèce ne meurt jamais »
« Aucune peur ne l'ombrage »

A peine les premières mesures de ce chant de guerre vinrent à nos oreilles, un silence subit plana au dessus de cette grande masse. Qui aurait pu retenir ses larmes dans ce moment de grande mystagogie, dans ce moment où « l'arrière » ne formait qu'un tout psychiquement solidaire avec « le front » ?

Les officiels commencèrent à monter à bord. Le représentant du Roi, du gouvernement, de la ville; des dames chargées de cadeaux, de toutes sortes de douceurs, dons des associations féminines. Sur toutes les lèvres des remerciements, des félicitations. Sur le pont, les blessés aux pieds bandés, aux mains en écharpe continuaient leur chant de guerre, que les clairons du « Little Rock » vinrent interrompre. Le soleil se couchait, les couleurs américaines étaient amenées; mais le grand pavois resta, comme cela se fait dans les très grandes circonstances.

Les grièvement blessés couchés dans les cabines, malgré la douleur de leurs blessures saluaient, causaient, le sourire aux lèvres. Ils racontaient ce qui s'était passé dans les montagnes abruptes de l'Épire, avec leur enthousiasme étonnant. J'ai causé avec plusieurs, ils m'ont raconté des détails qui me firent frissonner. Et tous ne demandent que de voir leurs blessures cicatrisées au plutôt pour y retourner. Avec de pareils soldats, la Grèce ne peut jamais mourir, et aucune peur ne peut jamais l'ombrager.

Une heure après le débarquement commença. D'abord les blessés en état de se tenir debout accompagnés de sœurs infirmières. A mesure que chacun descendait du bord, le micro annonçait son nom. Une suite ininterrompue de « zito », les acclamations redoublaient.

Puis, ce fut le tour de ceux qu'il fallait porter sur des civières dans les voitures d'ambulance envoyées d'Athènes. Et quand le dernier fut descendu, le speaker imposa silence. Puis il se mit à chanter l'Hymne National. Des milliers, des dizaines de milliers de voix se joignirent à la sienne :

« Salut ! Salut ! ô Liberté, »

Le long convoi des ambulances se mit lentement en route aux milieux des acclamations et des larmes. La capitale réserva aux héroïques blessés un accueil enthousiaste. Les hôpitaux étaient pleins de fleurs, des dames distribuaient les présents entassés que diverses organisations avaient offerts. Et ce n'est qu'assez tard que les héroïques défenseurs de Konitsa, profondément émus de la réception qui leur fut réservée purent trouver le repos si justement mérité.

Et sous le beau ciel de l'Attique, la Gloire se repose encore une fois.



Un groupe de blessés accueillis avec un enthousiasme délirant à Athènes.

Konitsa, dont Marco a cru pouvoir faire le siège de son pseudo-gouvernement, les héroïques soldats grecs en firent la tombe de son rêve insensé, et de celui de ceux dont il est le vulgaire mercenaire. A toute tentative des traîtres, une nouvelle Konitsa s'opposera. Que cela le comprenne une bonne fois pour toutes, Marco Vaphiades, tour à tour marchand ambulancier d'oranges et de pistaches, portefaix, garçon de restaurant, vagabond, ouvrier en tabacs, général en chef des « armées républicaines » et depuis dix jours, chef d'un « pseudo-gouvernement ».

O ironie cruelle !!!

Aristo Joannidès

A TRAVERS LE FOLKLORE GREC

LES LEGENDES DU DODECAMERON

I.

Avec l'Épiphanie s'est terminé le Dodécaméron — le Dodécahiméron comme c'est le terme exact en grec — qui commence à la Nativité. Et le goupillon du prêtre trempé dans les eaux bénies le jour où le Seigneur a reçu le baptême dans le Jourdain, a mis en fuite les Kallikantzari jusqu'à l'année prochaine. J'ai eu déjà l'occasion de parler ici même de diverses coutumes que les gens de la campagne continuent de pratiquer pendant le Dodécaméron et aussi des Kallikantzari. Mais c'est un riche sujet que celui de ces méchants êtres sur lesquels les folkloristes, les linguistes et autres savants ne sont pas encore parvenus, malgré leurs recherches, à se mettre d'accord. Ni sur l'étymologie du nom de Kallikantzari, ni sur l'époque de leur apparition dans la moderne mythologie. Ce qu'il y a de certain c'est que les anciens Psellos nous parlent de gnomes qui apparaissent pendant le Dodécaméron sur la terre pour tourmenter les humains. Et que ces gnomes-fantômes de Psellos ont tous les traits des Kallikantzari sur lesquels le peuple grec a des idées bien arrêtées. Ils sont hauts comme des bottes, tout noirs, tout secs — la peau sur les os — avec des yeux rouges et luisants comme la braise qui voit dans les ténèbres comme ceux des chats, pieds-bots ou bancals, avec des pieds de bouc ou d'âne. Ils sortent la veille de Noël des entrailles de la terre pour se livrer à tous les mauvais tours imaginables sur les hommes qu'ils rencontrent seuls au cours de la nuit et aussi dans les maisons où ils s'insinuent par la cheminée. Ils n'ont peur que de trois choses : du jour et c'est pourquoi ils ne « travaillent » que la nuit; du feu et de l'odeur du cuir brûlé et c'est pourquoi pendant tout le Dodécaméron le feu ne doit pas cesser de brûler dans l'âtre avec de vieilles savates dedans pour bien répandre l'odeur qu'exècrent les méchants avortons; en fin du papas qui vient arroser d'eau bénite. Contre celui-ci il n'y a point de remède. Aussi avant que l'Épiphanie se lève et que le clergé se livre à la bénédiction des eaux les Kallikantzari s'enfuient par bandes, en hurlant : « Filez pour que nous filions. Voici le papas fou avec son bénitier et son goupillon ». Cul par dessus tête, ils dégringolent dans les sous-sols du monde.

* * *

Car toute l'année ils la passent sous terre ces « kaidès », ces fils de Caïn. Maintenant quel rapport a créé l'imagination populaire entre Caïn et les Kallikantzari, c'est ce que nous allons voir tout de suite.

« Kais (Caïn) et Abel — raconte la légende — étaient deux frères fils de roi et quand le roi leur père fut à l'article de mort, il partagea son bien entre eux. Abel prit les plus beaux champs et Kais prit les troupeaux avec les chèvres, les brebis et l'autre bétail. Aussi Kais jalouxa son frère et le tua. Ce fut le premier meurtre sur la terre, le meurtre d'un frère par un frère. Dieu se mit en colère, il maudit Kais et celui-ci devint noir comme un nègre. Puis Dieu coupa l'endroit de la terre où le meurtre avait eu lieu et il en fit la lune. Et dans la lune il mit Kais pour qu'il s'efforce jour et nuit d'abattre un arbre énorme avec sa cognée, mais il n'y parvient pas. On peut voir l'arbre dans la lune et aussi Kais tout noir, s'acharnant avec sa cognée ».

D'après une autre légende populaire, Kais naquit le jour du 25 décembre. Pour le meurtre de son frère Dieu l'emprisonna dans la lune et lui, par méchanceté envers les hommes, il s'est mis à couper l'arbre de la vie. Il frappe, il frappe jour et nuit avec sa cognée et il s'arrête seulement le jour de Noël pour se reposer. Alors, l'arbre qui est sur le point de s'abattre et détruire tout le monde en tombant, renaît, se consolide et redevient énorme comme avant. Alors tout est à recommencer jusqu'à l'année prochaine...

Ainsi dans l'imagination populaire, Caïn apparaît sous le même aspect que les Kallikantzari, et même comme leur chef. En effet, d'après une légende qui est répandue dans toutes les régions grecques, ceux qui ont la malechance de naître le jour de Noël et même pendant tout le Dodécaméron sont maudits comme ayant été conçus lors de l'Annonciation. Ils deviennent cause que tous leurs frères et sœurs meurent. Ils sont des Kais et au Dodécaméron ils s'en vont rejoindre leurs camarades, les autres Kallikantzari qui montent dans le Monde d'En Haut pour tourmenter les hommes.

Mais que font les Kallikantzari dans le Monde d'En Bas, le Monde Souterrain, le Tartare ? Les légendes populaires nous donnent une explication qui se rattache à la cosmogonie la plus primitive : « Notre Terre est soutenue en dessous par une grosse colonne. C'est là que les Kallikantzari se démènent toute l'année. Ils tâchent de couper la colonne pour faire tomber la Terre. Ils coupent, ils coupent depuis l'Épiphanie d'une année jusqu'à la veille de Noël de l'année suivante. Et alors peu s'en faut qu'ils n'achèvent. Mais quand arrive la veille de Noël, ils disent : « Suffit. Montons en haut et la colonne tombera d'elle-

même ». Donc ils montent dans le Monde d'En Haut pour tourmenter les hommes et s'attardent pendant le Dodécaméron. Mais pendant ces douze jours la colonne s'est refaite et quand ils redescendent à l'Épiphanie ils doivent se remettre à la besogne ».

Les Kallikantzari sous la terre, Caïn dans la lune... Ainsi la philosophie populaire symbolise la lutte éternelle du Bien et du Mal...

II.

Une curieuse coutume qui m'a fait impression en Laconie est que les bergers du Taygète, qui vivent toute l'année en plein air, se rencognent pendant le Dodécaméron dans les villages par peur des Kallikantzari. Ils pétrissent alors un « Christopsomo » (pain de Noël) particulier et le scellent d'un sceau bizarre portant le mot TENET en croix. A mes questions il fut répondu que ce mot se rapporte à leur ancêtre et que celui-ci était un des bergers qui ont vu le Christ à sa naissance. Il vint par la suite en Laconie et fut sanctifié.

Je remarquai que le mot, à coup sûr symbolique, se lit de la même manière de droite à gauche. Plus tard, furetant dans le palais des Paléologues à Mistra, j'appris que dans la grande salle du palais se conserve une curieuse inscription gravée. J'y trouvai en effet ces étranges mots croisés qui sont les mêmes dans quelque sens qu'on les lise :

CATOP
ΑΡΕΠΟ
TENET
ΟΠΕΡΑ
ΡΟΤΑC

J'appris que ces mots croisés, au milieu desquels se trouve en croix le nom TENET de l'ancêtre supposé des pères de Laconie, sont vraiment symboliques et se rapportent aux noms des bergers qui ont vu le Christ les premiers. Le Père G. de Jerphanion l'assure dans ses travaux sur cette question. Notre savant professeur Orlandos le confirme dans son étude sur les monuments de Mistra. D'autres soutiennent qu'il s'agit tout simplement d'un cryptogramme en forme de croix des premiers mois de l'oraison dominicale en latin : PATER NOSTER. Mais les travaux du P. Jerphanion me paraissent plus convaincants et ils sont confirmés par la tradition des bergers de Laconie qui veulent à tout prix être considérés comme les descendants d'un des saints bergers de la nuit de Noël. Ils gardent pieusement cette tradition dans le sceau avec lequel ils scellent leur « Christopsomo ».

Les mots croisés de Mistra paraissent être fort anciens et on les rencontre sur des talismans, des

pectoraux, etc. Ils ont été trouvés aussi hors de Mistra, à Pompéi et dans plusieurs églises de la Cappadoce. Au palais de Mistra ils furent, semble-t-il, tracés par superstition ou comme une formule de sauvegarde pour protéger les habitants de la demeure princière. Il n'est même pas impossible qu'ils aient été tracés sur les indications de bergers laconiens d'une époque plus ancienne possédant peut-être une connaissance meilleure de ces mots qui se rapportent à la Noël et au Dodécaméron.

Je veux aussi mentionner une autre curieuse coutume qui n'est pas sans intérêt spécial pour le « Messager d'Athènes ». Car elle se rapporte à Oetylon ou Vitylo, l'historique village dans le Magne des Stéphanopoli, qui descendent d'après la tradition des Comnènes, empereurs de Trébizonde et de Byzance. (1) Et aussi des ennemis des Stéphanopoli, les Yatraii (médecins) qui se vantent d'être apparentés aux illustres Médicis de Florence. (2) Les Yatraii Maniotes étaient, il y a plus de trois siècles, en relations avec les Florentins qui reconnaissaient cette parenté. Beaucoup d'entr'eux émigrèrent de Vitylo en Italie, comme la plupart des Stéphanopoli partirent pour Gènes et se fixèrent finalement en Corse.

Donc les Yatraii de Vitylo, c'est-à-dire ceux qui sont restés en Laconie et conservent le souvenir de leurs vieux liens avec les Médicis, ont l'habitude de fêter tous ensemble les journées du Dodécaméron entre Noël et le Nouvel An. Ils célèbrent d'abord une messe solennelle dans une très vieille église byzantine qui est sise à l'entrée du village. Après quoi, tous les membres mâles du clan s'assemblent dans un festin. Et, ayant mangé du porc, ils tiennent une réunion à huis-clos où l'on dit le « grand secret ». Les plus vieux communiquent un ancien dicton jalousement caché par la famille, que les très jeunes entendent pour la première fois. Ce « grand secret » resté jusqu'à présent ignoré des personnes étrangères à la famille des Yatrai-Médicis. On dit qu'il se rapporte à des formules magiques ou cabalistiques ayant trait à des recettes et des remèdes empiriques en usage chez les aïeux des Yatrai. Ceux-ci vivaient en pratiquant la médecine empirique dans toute la Laconie la famille des Yatrai-Médicis, compte des médecins distingués à Athènes et dans d'autres lieux de la Grèce.

Les Yatraii d'Oetylon appellent leur assemblée solennelle la « Grande fête ». Mais leurs rivaux les Stéphanopoulaii la qualifient en se gaussant de « Fête des cochons », vu qu'en ce festin on sert seulement de la viande de porc.

Pierre Calonaros

Propos existentialistes

Sartre, sa doctrine, ses œuvres et ses adeptes continuent de bénéficier des honneurs de l'actualité : on les critique aigrement, parfois on leur jette l'anathème; chacun en discute selon son petit jugement, (souci louable de se montrer à la page) et il advient que certains, prenant la peine d'essayer d'y voir un peu clair, ouvrent un de ces livres ou lisent une de ces pièces, cause de tant de bruit. Et, d'ordinaire, ce coup de sonde dans les flots troubles de l'existentialisme laisse les curieux assez désorientés, car après tout il n'est pas rare qu'un texte n'offre qu'un vague rapport avec les commentaires qu'il a suscités. L'on découvre ensuite une philosophie et une psychologie existentialistes, des romans, un théâtre et même, qui l'eût cru, une morale existentialiste... On s'avise alors qu'un mot à la mode peut masquer un puissant courant de pensée de notre temps.

Loin de nous l'ambition de rendre compte de l'existentialisme, d'un système philosophique et de toute une production littéraire, dans un bref article. Simplement nous nous bornerons à indiquer quelques points de repère, à mettre en relief certaines notions fondamentales. Laissant prudemment de côté la métaphysique de Sartre, (longtemps professeur de Philosophie et auteur d'ouvrages de psychologie d'une valeur technique indéniable et actuellement au programme des Facultés de France) nous ne retiendrons qu'une chose : la conception que Sartre se fait de l'homme, conception qui découle de son athéisme, débordé les données positives de la psychologie, s'exprime dans le roman ou sur la scène et tend, à la limite, à suggérer sinon une règle, un principe d'action.

En effet Sartre écarte l'hypothèse Dieu et c'est l'homme qui passe au premier plan : l'existentialisme tout entier gravite autour de l'homme et par là mérite parfaitement d'être appelé un humanisme. « Il n'y a pas d'autre univers, écrit Sartre, qu'un univers humain... » Toutefois il ne s'agit point du tout d'un culte béat de l'humanité, et encore moins de la nature humaine, qui est un mythe pour l'existentialisme.

Fidèle à la méthode cartésienne, Sartre fait délibérément table rase, et nature humaine et finalité, liées à la notion de Dieu, s'évanouissant à leur tour. Sartre s'explique péremptoirement là-dessus : pas de Dieu créateur, sorte d'artisan supérieur, donc point de concept d'homme, car l'homme n'est pas un objet fabriqué dans un but défini (comme un coupe-papier par exemple). L'homme est un « projet », il existe d'abord, affirme Sartre, il surgit dans le monde et se définit après. C'est là le sens de la maxime existentialiste : l'existence précède l'essence. L'homme n'est d'abord rien. Il prendra conscience de lui-même dans l'acte; par là Sartre rejoint Descartes, qui en posant son « je pense, donc je suis » fait figure d'existentialiste avant la lettre.

Cependant si Sartre supprime la nature humaine il admet certains principes d'invariance, qui constituent à travers les siècles et en tous lieux la condition de l'homme, (et ce souci d'universalité n'est pas non plus sans analogie avec le classicisme). Sartre admet que l'homme est soumis aux nécessités suivantes : d'être dans le monde, d'agir, d'être au milieu des autres, d'être mortel. D'où les notions complémentaires, familières à l'existentialisme, d'absurdité, de liberté et de responsabilité, de délaissement et d'angoisse. Absurdité de la naissance, que nous n'avons pas voulue, et liberté et responsabilité entières dès que nous entreprenons d'agir. Sartre résume excellemment ce drame en disant « que l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde il est responsable de tout ce qu'il fait. » Il n'y a point de place dans l'existentialisme pour la Providence ou pour le destin, ni même pour l'action du milieu ou pour un déterminisme organique, comme l'hérédité; il n'y a pas d'excuses, ni de circonstances atténuantes. Un lâche « est responsable de sa lâcheté, écrit Sartre... Il n'y a pas de tempérament lâche... Un tempérament n'est pas un acte; le lâche est défini à partir de l'acte qu'il fait. » L'acte, c'est là le point capital pour Sartre. On aura toujours le choix entre deux solutions au moins, ne serait-ce qu'entre la déchéance et le suicide : tel un des personnages de « Morts sans sépulture », un résistant soumis à la torture par les miliciens qui, ne pouvant supporter la souffrance physique, préférera se faire tuer dans une tentative de fuite sans espoir plutôt que de trahir ses camarades. Pour l'existentialisme prédestination et grâce sont abolies : le lâche ou le héros se font. On construit son caractère, en même temps que son existence, par une série d'actes.

Dans ce climat de liberté absolue, (liberté qu'il ne faut pas confondre avec la gratuité gidienne, où il n'est question que de caprice) nous éprouvons un sentiment de délaissement et d'angoisse devant une responsabilité dont personne, dont rien, ne peut nous alléger. De plus notre acte, par delà nous-mêmes, engage l'humanité tout entière; c'est un acte exemplaire, c'est-à-dire susceptible de servir d'exemple, acte qui doit être tel qu'en toute bonne foi nous souhaitons le voir imité par nos semblables. De la sorte dans la détresse, physique ou morale, dans le supplice de la décision, nous retrouvons la dignité de l'homme.

Telles sont certaines des conclusions, qui pourraient sembler de prime abord imprévues, de l'existentialisme d'aujourd'hui. Et certes il paraît injustifié de le traiter de misérabilisme et de pessimisme morbides. A coup sûr l'existentialisme a évolué, et

on ne saurait lui en faire grief : un système philosophique n'est nullement astreint à l'immuabilité, bien au contraire. Au lendemain de la défaite, dans un désarroi moral indéniable, l'existentialisme est apparu comme la prise de conscience d'une réalité désespérante. Puis peu à peu, vis-à-vis d'un matérialisme écoeurant et d'une tendance contemporaine envahissante qu'on peut qualifier d'irresponsabilisme, la nouvelle doctrine s'est dressée en une réaction exceptionnellement rigoureuse, voire brutale, et elle a atteint à une exaltation quasi-cornélienne de la volonté.

D'aucuns s'étonnent que l'on rencontre dans bon nombre d'œuvres existentialistes, (pour ne citer que « Les chemins de la liberté ») des individus seules ou pervers. C'est mal interpréter les intentions de l'auteur qui précisément veut prouver que ces êtres se sont voulus vils et qu'il leur restait toujours une possibilité de rompre avec leur passé. La conversion est un dogme existentialiste.

On peut poser la question à présent de la valeur littéraire des romans et des pièces inspirés par cette philosophie. Nous ne saurions affirmer qu'on y rencontre des chefs d'œuvre. Toutefois Sartre nous a donné au moins une œuvre forte : « Huis-clos ». Et il semble bien que l'existentialisme (qui s'accompagne souvent d'une psychologie aigüe) soit en mesure d'amener un renouveau de la tragédie, dont le drame humain et une certaine vision du monde ont toujours constitué le fond, tandis que l'angoisse en demeure le ressort principal.

D'un point de vue tout différent, du point de vue moral, nous sommes également en droit de nous demander quel peut être l'apport de l'existentialisme. Sartre, dans son souci d'être conséquent avec sa philosophie, n'est pas en mesure, évidemment, de légiférer, d'établir une table de valeurs (pour reprendre une expression dont on a abusé ces dernières années de façon intempérante), en d'autres termes d'offrir des recettes. Pour lui il n'est que des cas particuliers, et le problème de l'action signifie invention continuelle. La leçon sartrienne, leçon de probité intellectuelle et de bonne foi, n'en porte que davantage. C'est ainsi qu'une vie, et un être, devront se construire, au prix d'une tension extrême de la conscience et de la volonté, à coup d'actes, tout comme une œuvre d'art. Vellétés, aternoiments, prétextes ne vaudront rien; nous ne serons que ce que nous aurons réalisé. Ainsi seulement nous créerons « une certaine image de l'homme ».

Et cette conception, en dernière analyse, de notre condition nous conduit à un rude optimisme : par delà l'absurdité originelle et le désespoir notre vie peut avoir un sens : celui que nous lui donnerons.

Jacqueline Faquet

Deux poèmes de Louis Ovide

OFFRANDE.

*J'ai pour tout erichesse
En mon humble logis
Une huche à pain bis
Une natte pour lit
Et plus d'os que de graisse,*

*Mais un palmier y fuse
Comme un large éventail
Qui transforme en sérail
Et mesure et bercail
Par sa grâce diffuse.*

*Puisque donc ma cabane
Est devenue palais
Moi, sultan, je voudrais,
Sous le brocard d'un dais,
Voir venir ma sultane.*

*Leila, je vais te dire...
Si tes talons troublants
S'avançaient en claquant,
Si sur mon seuil branlant
J'entendais ta voix rire,*

*Ce ne serait plus reve
Ni émîr d'occasion,
Puisque dans ma maison
J'aurais joie à foison
Chaque jour qui se lève.*

Louis Ovide

NAUFRAGE.

*La tête au creux de mes bras :
A la dérive ma peine
Dans la fuyante carène,
Que n'aveugle nul calfat.*

*Craquement des ais disjoints
Par le boutoir de la houle
Qui frappe ma peine soûle
De son visqueux coup de poing.*

*Cramponnée à des débris
Dans la lumière livide
Ma peine encore lucide
Gémit dans le clapotis.*

*Submergée ma peine rompt
Sa dernière amarre et sombre,
Et ne surnagent dans l'ombre
Que des bulles et des ronds.*

Louis Ovide

D'un livre inédit ayant pour titre: LUCILLE

GENESE.

*A la limite du Grand Lotus,
 Au ciel de la Pure Transparence,
 là où l'Etre par essence,
 règne sur son Trône de l'Absolu,
 entouré des Splendeurs,
 des Puissances et des Dominations,
 des Vertus et des Ardeurs,
 des chœurs des Vierges et des Saintes Louanges,
 des Princes et des Lumineux Archanges,
 soutenant les trônes des sept Majestés,
 le Verbe se fit entendre :*
*« Un cri s'éleva,
 qui déchira les Ténèbres mugissantes
 couvrant la surface de l'Abîme,
 et la Voix de la Lumière
 emplît l'Infini.
 Une Vibration immense
 ébranla les Espaces,
 et un feu subtil s'élança,
 qui inonda les hauteurs éthérées,
 et le Chaos se mit à se débrouiller.
 Les chœurs d'astres s'épandirent de tous côtés,
 et, selon l'Ordre Divin,
 les sept cieux s'étagèrent,
 le dernier ayant pour ceinture la voie lactée. (1)
 Les sept Rayons du Verbe-Lumière,
 Génies divins des sept cieux,
 occupèrent les trônes des sept Majestés,
 et reçurent ordre d'animer les mondes solaires;
 et les théories d'Ames
 commencèrent leur chute et leur ascension.*

*Avec sa fascinante ceinture
 et ses nombreux satellites,
 Saturne leur offrait l'éternel mirage,
 au bout duquel sont la Déception et le Désespoir;
 cependant qu'avec son caducée,
 Mercure les aidait à retrouver le bon chemin.
 Miroir de l'Amour,
 Vénus les attirait vers le havre de la bonté.
 Avec son sceptre de la puissance,
 Jupiter,
 dépositaire de l'Intelligence Divine,
 leur éclairait la voie de la Vérité.
 Et Phébus,
 astre de lumière,*

(1) Hermès Trismégiste.

Dieu est Lumière...
 Au commencement était le Verbe.—St. Jean.

*ne cessait d'inonder de clarté
 la voie de l'éternelle beauté.
 Mais,
 merveille des merveilles,
 Uranus,
 emblème de la sagesse,
 où s'allient les trois attributs divins,
 leur faisait entrevoir le ciel de félicité.
 Cependant que Mars,
 porteur du glaive de la justice,
 leur montrait la fin
 à laquelle les conduiraient leurs actes.
 Mais, tel un miroir à alouettes,
 Séléné au perfide sourire,
 les attirait vers la lascivité.
 Ainsi,
 du Divin Ether,
 telle une pluie de Feu,
 tombant de sphère en sphère,
 les âmes,
 abandonnant la Lumière,
 follement attirées par le Désir,
 s'abattirent dans la Matière,
 secouées d'un indicible frisson
 de volupté.
 Leur enveloppe,
 s'épaississant,
 s'alourdissant,
 elles oublièrent leur origine divine;
 et, sans souci de leur propre destruction, (2)
 perdirent l'Intelligence,
 et jusqu'à l'Espérance,
 et l'obscurité couvrit le monde.
 Alors, le cri de la Douleur
 monta jusqu'aux trônes des sept Majestés.*

*Dès qu'un cycle de Temps s'accomplit,
 quand le chaos initial,
 avec ses Ténèbres et ses Mugissements,
 envahit l'âme humaine,
 les fils du Soleil
 jurèrent appelés vers les fils de la Terre,
 pour préparer les vies
 devant le Rédempteur,*

(2) Toutes les substances sont éternelles. Mais «Seuls les esprits, qui naissent par création spéciale et ont conscience de leur durée, sont immortels»
Leibniz

Porteur de la Loi d'Amour,
Loi du Sacrifice.

* * *

Le Fils d'Apollon et de Clio,
Orphée aux doigts magiques,
fit tressaillir
les sept cordes de sa Lyre,
et Echo
en répercuta les Mélodies,
à travers les sept Rayons
du Verbe-Lumière.
A l'appel du Chantre des Dieux,
la Radiante,
dite aussi
l'Intrépide,
la Généreuse,
et qui, dans les cieux,
avait nom Déméter,
s'offrit à prendre la tête du cortège
des Enfants de Lumière,
s'engageant dans la voie d'un calvaire
aux incessants retours :
Le calvaire de quitter le ciel des Ardeurs
pour le Séjour des Morts-vivants.

* * *

« Laisse les morts
enterrer leurs morts,
et suis-moi »,
dira plus tard le Rédempteur.

* * *

Un autre cycle de Temps s'accomplit,
durant lequel les Fils du Soleil,
faisant de l'Attique
le Phare du monde,
répandirent partout la connaissance.
Et magnifiant la Beauté,
ils donnèrent des ailes
même à la pierre
qui, sous leurs doigts magiques,
prit des formes vivantes,
mouvantes.

* * *

A l'autre côté de l'Orient,
une colonne de fumée
s'élevait du camp de Jacob,
et les Anges du Seigneur,
descendaient et montaient
sur une échelle lumineuse,
pour rappeler aux Hommes
leur origine,
pour rappeler
le Flux et le Reflux Divins.

* * *

Les voies étant ainsi préparées,
le Rédempteur
choisit, cette fois,
la Terre de Jacob,
pour y jeter sa Semence.
La Radiante
qui faisait,
comme toujours,
partie de son cortège,
et avait reçu le nom de Marie,
Marie de Magdala,
devait accomplir un geste
et provoquer une parole :
Geste d'Amour,
Parole de Pardon,
qui, défiant le Temps,
seront, d'âge en âge,
chantés avec piété
par les fils de la Terre,
et monteront,
tel un parfum,
vers le ciel.

* * *

Rayon de lumière,
rayon de parfum,
la Radiante
reçoit,
au lever du soleil son père,
le baiser de flamme,
pour qu'à son tour,
elle apporte à la Terre
le parfum de l'Espérance;
pour qu'elle apporte
aux amoureux,
le bonheur de vivre,
la douceur même des larmes,
et la science
de toujours planer
dans le Firmament de l'Amour.

* * *

« Nul ne peut prétendre
au Royaume des Cieux,
s'il ne meurt à son passé
et ne renait à une vie nouvelle »,
dit le Maître à Nicodème.
Morte au passé
que le Destin lui avait imposé,
pour qu'elle accomplît
son geste d'amour,
Marie la Radiante
lava de ses larmes
les pieds du Maître;
et les chœurs des Vierges et des Anges,
chantant les Saintes Louanges,
vinrent aux pieds du Christ,

recueillir,
 dans l'Urne d'or
 aux poignets d'Émeraude,
 les larmes de la Repentance
 et de l'Amour.
 Alors Marie,
 s'inclinant sur les pieds du Maître
 les baisa,
 puis les couvrit de ses cheveux d'or.

* * *

« Lève-toi, dit le Maître,
 il te sera beaucoup pardonné,
 parce que tu as beaucoup aimé ».

* * *

TROTTOIR

Lueur jaune et verte, dernier effort du jour à l'horizon. C'est l'heure de mon vice obscur, et moi aussi je me mets à lutter dans la même lueur jaune et verte. Je chemine dans l'aboutissement des vies ratées, mais bientôt je devrai plier comme l'arbre qui entre dans la nuit. Déjà sur ma chair nue le besoin d'une fraîcheur nocturne. Mais où la trouver ? Courir pour la chercher tout au bout de l'horizon, là où les chiens aboient et finissent toutes les espérances?..

Et voici que mon vice me prend avec la nuit : l'inconnue rencontrée au hasard des routes...

De vingt à trente ans, j'ai pratiqué ce sport ardent. Puis vinrent les restrictions des mœurs en Égypte. Ah les belles femmes de toutes les parties du monde, qui faisaient escale à Alexandrie, ne dirait-on pas exprès pour me rencontrer... 1914-1918 l'autre guerre, vous vous rappelez, là fournie de beaux corps que les bateaux jetaient chaque jour sur nos trottoirs !

Elles furent la plus belle poésie de notre génération... Au hasard des rencontres, des bouches, des yeux, des jambes poussaient, comme des plantes merveilleuses, de partout, pour notre plaisir...

Aujourd'hui le trottoir est devenu une affaire difficile, impossible. La plupart de fois, notre regard, privé de tous les avantages de la sensation, se contente de la jouissance — oh beaucoup moins ardente — des objets !

Ce bibelot de vitrine, cette chaussure féminine qui chaussera un jour le plus joli pied du monde. Ils restent là, indemnes de contact, dans toute leur pureté de l'attente.

Mais l'attente est-elle pure ? Elle commet souvent, dans les coins obscurs, les crimes les plus odieux, les vengeances les plus basses...

Oh qu'elle rencontre demain l'eau qui coule, belle et fraîche dans le matin, qui lui murmure à l'oreille les paroles d'un bonheur paisible, et toutes ses méchancetés tomberont comme un flocon de neige...

* * *

Sous tes lunettes et sous ta robe, tu es pour

Secouant sa rutilante chevelure,
 tel un rayon de soleil,
 la Radiante
 se leva,
 radieuse de sa lumière,
 rayonnante dans sa gloire,
 offrant à la Terre
 le parfum de l'Espérance;
 montrant aux amoureux,
 la douceur des larmes
 et la joie de vivre
 dans le Firmament
 de l'Amour.

Fouad Abou-Khatteb

moi une précieuse peinture. Ah si je pouvais te décrocher de ton Musée ambulante ô mon chef d'œuvre, te placer dans un cadre au dessus de mon lit, et là passer ma vie à te deshabiller...

* * *

5 heures de l'après-midi. Noyé dans un soleil de métanastase : Je ne pourrais conquérir mon indépendance qu'accroché au sex-appeal d'une femme éprouvée, dont l'envie lui viendra pour sûr, de me piétiner, pour que — chaîne fatale — un peu de jus sorte de ma somnolence, et ainsi de suite...

* * *

Si tu te reproduisais dans le roman ? — Mais le langage direct ne me réussit guère... Il faut pour cela une virginité ininterrompue, être continuellement sur le qui vive, comme la jeune fille mineure et nue...

* * *

Du vent dans la nuit. Etendu sous la pluie, comme une dalle glacée. Et il faut coûte que coûte éloigner les crapauds, laisser venir à moi, les racines à goût de fleurs.

* * *

Une tisane fumante me place dans un grand palace. Assis en véranda devant un haut précipice de montagne, je représente l'arrêt du temps. Suis-je un astre prédestiné, devant éclairer quoi ? A côté de moi, des grands décolletés : Vestales levant les bras pour la prière du corps tendu. Dire que je me crus météore, quand en réalité j'étais un peu moins que cette porcelaine, d'où ma tisane exhale sa mauvaise fumée de catin.

L'après-midi avance. Je vais bientôt mourir aux possibilités de l'écriture. Le sursaut de la sieste ne pourra plus rien donner. Je resterai là assis, immobile, comme un prolongement de vitrine de ma promenade de six heures. Ou encore un rotin à côté d'un autre rotin dans une pâtisserie de luxe, saupoudrée des désirs éteints et recouverte d'un halo de crèche de Noël...

Hassan

LA REOUVERTURE DE LA GRANDE GALERIE DU LOUVRE

Un article inédit de **BERNARD CHAMPIGNEULLE**



Héroard, médecin du jeune prince qui devait un peu plus tard illustrer l'histoire de France sous le nom de Louis XIII, relate dans son journal que le dauphin, alors âgé d'une dizaine d'années, prenait plaisir à aider les ouvriers qui terminaient l'aménagement intérieur de la Grande Galerie du Louvre. Ces bâtiments, au dire du chroniqueur suisse Thomas Platter, allaient être « tellement pompeux et tellement étendus qu'il n'en existerait pas de pareils dans toute la Chrétienté ».

Il s'agissait, en effet, de réaliser le fameux « grand dessein » de Henri IV qui consistait à relier le vieux château du Louvre, près du Pont-Neuf, au château des Tuileries, maintenant détruit. Mais la Grande Galerie — dite « du bord de l'eau » parce qu'elle suit la rive de la Seine — nous reste heureusement.

Elle fut souvent restaurée, notamment, par Lefuel, de façon assez critiquable, pendant le Second Empire. A cause de ses dimensions extraordinaires,

il s'est toujours posé à son sujet des questions d'aménagements décoratifs et d'affectations. Conçue d'abord pour l'apparat, et comme un prolongement des appartements royaux, elle servit ensuite, surtout après que la Cour se fût transportée à Versailles, de lieu de réunion pour l'Académie de peinture et de sculpture, de logis et d'ateliers pour les artistes pensionnés. Louis XVI avait l'idée d'y aménager l'exposition publique de ses collections; et le projet fut repris, en 1792, lorsqu'on décida d'y installer un « Muséum de la République ». Hubert Robert, l'un de ses conservateurs, nous a laissé plusieurs tableaux du plus grand intérêt documentaire — peints aussi de façon ravissante — où nous voyons comment il imaginait l'architecture intérieure de ces bâtiments. Il appartenait à Napoléon, avec le concours de ses architectes Percier et Fontaine, d'en faire la galerie triomphale qui abritait de prestigieux tableaux des écoles européennes. Et c'est le lieu qu'il choisit aussi comme le plus digne de voir se dérouler les cérémonies de son mariage.

Le XIX^{ème} siècle, qui ternit et embourgeoisa tant de choses, nous laissa une Grande Galerie sévère et triste qui ne devait plus son prestige qu'à la splendeur des peintures qu'il abritait.

Dès avant la guerre, la Direction des Musées Nationaux et les Conservateurs de la Peinture du Louvre avaient eu l'intention de lui faire subir d'importantes transformations dans le cadre des modifications générales qui étaient entreprises au Musée. Le départ des tableaux dans leurs refuges, en 1939, faisait place nette. Dès la Libération, on commença les travaux. Et, aujourd'hui, c'est avec une certaine fierté que M. Georges Salles, directeur des Musées de France, peut convier le public à visiter les collections de peintures italiennes et espagnoles dans la Grande Galerie du Louvre entièrement rénovée.

C'est bien d'une rénovation qu'il s'agit, en effet. Les idées d'Hubert Robert, celles de Percier et Fontaine, ont été à la base de ces aménagements décoratifs que nous voyons aujourd'hui; mais ceux-ci ont su être adaptés avec un bonheur et une opportunité qui permettent de ne contrarier en rien, bien au contraire, les principes de la muséographie moderne. L'éclairage par les fenêtres du quai a été rectifié. Les peintures claires qui sont aux cimaises enveloppent l'ensemble d'une douce lumière dorée. Des niches garnies de sta-

tues antiques, entre des pilastres veinée de rose, créent des zones de repos pour l'œil en même temps qu'elles corrigent la monotone amplitude de la galerie, tandis que des corniches dorées et des arcades confèrent à l'ensemble un caractère précieux dont il était auparavant dépourvu.

Le fait que le musée du Louvre soit installé dans un vénérable palais royal nuit-il à la présentation de tableaux ? La peinture ancienne souffre-t-elle de se trouver dans ce cadre d'autrefois ? Il semble, au contraire, que cette ambiance lui soit nettement favorable. Les satisfactions de l'œil et de l'esprit que nous éprouvons viennent, à la fois, de la disposition des tableaux et de leur choix.

Les conservateurs, M.M. René Huyghe et Germain Bazin, ont éliminé les peintures douteuses, les copies, les répliques, les « œuvres d'école », pour ne laisser que les pièces de premier ordre, alignées sur un seul rang et avec un espace suffisant pour les mettre en valeur. Tout le reste a été envoyé aux réserves. Ainsi avons-nous une galerie de chefs-d'œuvre où les voisinages, les affinités, les relations d'une peinture à l'autre, sont méticuleusement étudiés.

Evidemment, la disposition des locaux empêche que la chronologie soit parfaitement respectée. Les projets de distribution doivent tenir compte des dimensions des œuvres et de leur adaptation proportionnelle au volume des salles. C'est ainsi que l'Ecole italienne, si somptueusement représentée au Louvre, ne se développe pas dans un rythme historique par-

fait. Les fresques auront leur salle spéciale. La Salle des Etats constituera une salle d'honneur réservée aux grandes peintures vénitienes, tandis que le Salon Carré, en cours de réfection, abritera les œuvres décoratives du XVII^e siècle qui ne pouvaient trouver ailleurs de cadre adapté à leur exceptionnelle ampleur.

Mais, de Cimabue à Tiepolo, il n'est pas de grand nom de la peinture italienne qui ne soit ici représenté. Bien qu'avec moins de profusion, nous retrouvons aussi les pièces maîtresses de l'école espagnole, du Christ du Greco aux portraits de Goya.

Chefs-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, on ne se lasse pas de s'arrêter devant certaines prestigieuses présentations de la Grande Galerie, comme ce panneau consacré aux œuvres les plus importantes que nous ait laissées le génie de Léonard de Vinci, ce génie qui exerce une attirance si mystérieuse et si fascinante. A côté, dans cette « Tribune » formée par des colonnes de marbre en avancée au centre de la Galerie, ont été groupés les portraits les plus célèbres qu'il y ait au monde. En face de la « Joconde » de Vinci, figurent « Balthazar Castiglione » et « Jeanne d'Aragon », de Raphael. « Laure Diani », du Titien regarde « François Ier ». Il était juste que l'effigie du monarque-mécène triomphât au centre de la Galerie : n'est-ce pas à lui que nous devons les œuvres les plus éclatantes qui sont réunies ici ?

Bernard Champigneulle

Ce que je goûte ?

J'ai ciselé mon désir,
Et j'ai ciselé ma tendresse.
C'est finement que je veux t'aimer.
Mon bonheur ? Une lente compréhension.
Ce que je goûte en toi ?
La vanité, la variété de tes élans...
Ton corps, je l'aime tout autant que le mien,
Dans l'ondulation persuasive de tes reins.
C'est délicieusement que je veux t'aimer.
Quoi ? Tes bras se taisent ce soir ?
Tes doigts n'ont pas raison de ma faiblesse ?
Souris ! Si tu veux que je pardonne à ta fatigue !
Tu me troubles comme une première ondée de
printemps.

Tes caprices m'attirent, me séduisent,
par la monotonie...
Je n'ai plus à chercher ta valeur d'être social !
Et cette nonchalance d'esprit me charme !
Sache me garder, ma belle tendresse, à sentir de
blés chauds,
De l'accoutumance...
C'est finement que je veux t'aimer.
Tourne tes yeux aigus, impatientes,
Dissipe ma pensée des brouillards de l'hiver !
Détourne-moi de l'appel de la rue, et du bruit, et
du monde.
J'aurais ciselé mon désir orné de tendresse !

Claudine Burel

LA VIE THEATRALE

"L'Invitation au Château"

Un article inédit de ROBERT KEMP



Michel Bouquet et Edith Vignaud dans
« L'invitation au château »

Les Parisiens ont tant de gratitude envers qui, prenant en pitié leurs mélancolies, décident de les divertir par une œuvrette légère et sans poisons, qu'ils accueillent avec des transports la nouvelle « pièce rose » de M. Jean Anouilh, — le vrai « Guignol pour grandes personnes », — et n'y mesurent pas raisonnablement leurs éloges... Certes, le spectacle est monté avec un goût délicat, et les interprètes montrent une animation exceptionnelle. Cependant, cette « Invitation au Château » est loin, à mon avis d'égaliser le « Bal des Voleurs » et « Léocadia », qui étaient d'une fantaisie plus jaillissante et mieux liée... Il faut dire que nous devenons, envers M. Anouilh, d'une exigence dont il est le premier responsable, mais qui finira par le gêner. Alternativement, il nous charme de fine gaité, ou il nous émeut par ses dons tragiques. Il ressuscite tantôt l'espièglerie de Meilhac, tantôt l'amertume et la profondeur des maîtres du pessimisme. Il quitte les grandes orgues pour l'accordéon et l'ocarina; et l'on entend chaque fois un virtuose. Depuis son début, « l'Hermine », jusqu'à

l'admirable « Antigone » et au duo pathétique de « Roméo et Jeannette », il a posé de grands problèmes, fouillé des passés lamentables, des adolescences intoxiquées et l'horreur de la condition humaine. Depuis le « Bal des Voleurs », il a produit quelques comédies sémillantes, sœurs cadettes des opérettes et des improvisations à l'italienne qui ont fait briller leurs lampions dans nos ténèbres. On compte beaucoup sur lui, qui, justement, promettait de s'attaquer à de nouveaux thèmes, d'entrer dans une « seconde période » de sa carrière... Or, il nous fait attendre; il s'est délassé, sans doute, de travaux difficiles, en inventant l'intrigue, les arlequinades de « L'Invitation au Château »... Reste à savoir si ces inventions sont heureuses. Je serai peut-être seul à maugréer.

Il est parti de l'antique postulat des Ménéchmes, où s'ébattirent, après Plaute, Shakespeare et notre Tristan Bernard. Il a ainsi fourni à un jeune comédien nommé Michel Bouquet, doué à miracle, l'occasion d'un double rôle, où il change de physiologie, de voix et d'âme, dans les trois secondes qu'il lui faut pour sortir côté cour et reparaitre du côté jardin, ou faire, dans une serre peuplée de feuillages, le tour d'un massif. C'est presque aussi étonnant que les métamorphoses de Fregoli. Car les jumeaux Horace et Frédéric sont de « vrais jumeaux », comme disent les embryologistes, et nés du même œuf, se ressemblent tant que l'œil les confond. Mais Frédéric est sentimental et timide. Horace cynique et agissant... Frédéric va épouser la belle, l'agaçante Diana Messerschmann, qui l'a accepté par dépit, car elle eût préféré Horace. Horace, qui adore son frère, décide d'empêcher ce mariage. Pourquoi ? Aucune jalousie ne le pousse : il ne sait pas encore que lui-même aimera Diana, l'aime peut-être déjà... Mais il ne peut pas que son frère souffre. On se demande pour quelles raisons il a attendu la soirée de fiançailles et le grand bal où la tante Desmesnotes a invité tout le « gratin » auvergnat, — autour de Saint Flour, — pour attaquer ce néfaste projet... Le seul motif valable est que, sans cela, il n'y aurait pas de pièce.

Il va donc mener le jeu, comme Scapin mène ses « Fourberies », comme Mascarille conduit les affaires de « l'Étourdi » ou Alequin celles de Dorante et de la belle Araminte. M. Anouilh s'inspire de Molière et de Marivaux, de Beaumarchais et de Labiche. Sa pièce est un « cocktail ». La différence est que c'est un « maître », un gamin riche et déluré qui jouera

le vieux rôle des valets du théâtre italien et français. Mais sa « fourberie » est fort compliquée; elle ne saute pas aux yeux; elle est fondante et floue. On la suit avec peine, et il y faut un excès de complaisance.

Elle consiste à introduire brusquement dans le bal, sous une fausse identité, une ravissante et, qui plus est, naïve petite danseuse de l'Opéra, laquelle, justement, pour nous rappeler les ingénues de jadis, porte le nom d'Isabelle. Isabelle est une « demoiselle Cardinal », si je puis dire; et sa maman a toute la vulgarité de Madame Cardinal; elle est exubérante, sans scrupules; elle se jette sans cesse en travers de la combinaison dont elle est est la complice. On croit difficilement qu'elle ait couvé, pondu élevé un être aussi exquis que cette Isabelle angélique.

Isabelle émerveille la haute société de Saint-Flour, jette Diana dans des crises de trépignante fureur, et, dès le premier dialogue, précipite le tendre Frédéric dans le trouble et dans les rêves... Autour des protagonistes s'activent des pantins, des guignols, assez divertissants. Mais l'intrigue centrale, de faible relief, s'attarde... Il faut qu'Horace pérore beaucoup, gesticule et tournoie pour animer les premiers actes. Il y parvient, je le reconnais. Non sans efforts...

C'est la fin qui m'a déçu. On a l'impression, après l'entr'acte, que M. Anouilh, fatigué de son scénario, s'en évade... Il nous conte autre chose; et le voici opposant la pauvreté, la vertu tenace, la loyauté ingénue d'Isabelle à la richesse effrontée du père Messerechmann, banquier dyspeptique, orgueilleux du milliard qu'il a gagné depuis sa sortie du Ghetto de Varsovie... Le banquier offre tout l'argent qu'elle

veut à Isabelle, si elle part. Isabelle tient bon. Elle a traité avec Horace, elle tiendra ses engagements. Elle n'est pas à vendre et à racheter. Et puis, son cœur est lié désormais au silencieux et hamlétique Frédéric. De sorte que nous assistons à la défaite de Mammon ! Le banquier, à qui l'on résiste pour la première fois, est saisi d'une colère sacrée contre les biens temporels, déchire par liasses les billets de banque, et téléphone, avant l'aube, des ordres de bourse qui le ruineront à coup sûr... etc...

Voilà l'opérette transformée qui se mêle d'abattre le veau d'or... Et du coup, choit dans la banalité... Du coup, l'auteur en a assez, et il s'attèle à son dénouement. Il marie Isabelle à Frédéric, Diana à Horace; il sauve la fortune de Messerechmann malgré lui. Ce qui devrait s'expédier en cinq minutes traîne en une demi-heure. Je songeais au dernier acte de « l'Avare » où Molière s'est tellement emberlificoté qu'on a été obligé d'inventer des jeux de scène, de faire, de poche en poche, passer une chandelle allumée, pour que les spectateurs n'écoutent pas...

Sans doute, l'habileté de l'homme de théâtre qu'est M. Anouilh est exceptionnelle. Son dialogue transparent, rapide, savamment enfantin, ne ressemble plus du tout à l'éloquence somptueuse « d'Antigone »... Mais la partie était difficile... Les bravos proclament qu'il l'a gagnée. Je l'aime trop pour le flatter...

M. Anouilh est lui-même auteur-ménechme. Il est Horace et Frédéric. Il est Jean qui pleure et Jean qui rit. Jamais indifférent... Comment s'étonner qu'il soit inégal ?

Robert Kemp

UN NOUVEAU COUPLE IMMORTEL

CHATTERTON et KITTY BELL

Un article inédit de PAUL GUTH

La Comédie Française aime fêter l'anniversaire de la naissance ou de la mort des têtes illustres de la littérature.

Si l'on respectait à la lettre les signaux du destin, l'anniversaire de la naissance devrait comporter quelque chose de printanier qui rappelle les dragées du baptême. Celui de la mort serait plus funèbre, semé de larmes d'argent. Mais, à distance, naissance et trépas se confondent, et la gloire rabote à coups de cymbales le poupon et le cadavre selon les dimensions standard du défunt pour anniversaire.

C'est ainsi que la Comédie Française vient de fêter le 150ème anniversaire de la naissance d'Alfred de Vigny.

Le peuple français, à qui l'on fait une réputation de légèreté, rétorque toujours par Pascal, Descartes, Vigny, qui rivalisent de gravité avec les nations à cervelle de fer.

Vigny, notamment, est un phénomène en plein milieu du romantisme. Il fait partie du quadrumvirat des plus grands poètes du temps. Mais dans ce groupe où la gloire est rangée en carré, où Musset pétille en mousse, où Lamartine s'alanguit en saule, où Hugo se carre dans des pantoufles épiques et bourgeoises, le premier représentant la grâce, le second l'idéalisme laiteux, le troisième le verbe-roi, Vigny ajoute le pli amer.

Les Français, qu'on loue volontiers d'avoir su

conduire l'art de vivre à sa perfection, gardent Vigny sous réserve, avec la Rochefoucauld, pour prouver qu'ils peuvent être quand ils le veulent, aussi misanthropes que d'autres. Ils ont leur galerie d'Alcestes, leur cage de pessimistes à la dent dure, au front barré, à la bile prompte. De temps à autre ils vont les regarder entre leurs barreaux, tandis qu'ils fulminent l'anathème.

C'est ce que fait en ce moment la Comédie Française. Jean-Jacques Gautier, le critique du « Figaro », estime qu'elle eût pu se contenter, pour fêter Vigny, de quelque « généreuse et fière matinée poétique » et que Chatterton, qu'elle a préféré reprendre, est « une pièce injouable qui, pour nous frôle la parodie quand elle ne l'atteint pas (et elle l'atteint souvent) ».

Je ne suis pas de cet avis, mais je me réjouis de la querelle. Comme récemment encore celle qui s'est élevée à la même Comédie Française, pour une nouvelle représentation du « Misanthrope » de Molière, cette controverse prouverait combien l'opinion française peut réagir avec vivacité sur ses classiques, que ce classicisme soit, au sens strict, celui du XVII^e siècle, ou celui des œuvres les plus stables du romantisme.

Sans doute « Chatterton », n'est-il pas une petite drôlerie. Sans doute toute la partie moralisatrice, le quaker pontifiant qui, si on le poussait, invoquerait Dieu pour se moucher et tirerait une leçon de sagesse d'un cure-dent, sans doute ce bonhomme prêcheur et ses adjurations ronflantes chatouillent-ils en nous la fibre du sourire plus que celle du respect.

Sans doute la thèse, qui est ici la pensée maîtresse de Vigny, le déclic qui l'a poussé à écrire la pièce, nous paraît-elle bien éculée ? Nous avons d'autres chats à fouetter que cette société ingrate qui laisse mourir de faim le génie et omet de lui renouveler sa provision de chandelles dans sa mansarde. Et ce Lord Maire de Londres qui engage dédaigneusement le poète comme valet de chambre nous paraît plus bouffon que sacrilège.

Mais il reste une histoire d'amour, il reste les approches taciturnes de deux cœurs, défendus l'un contre l'autre par la pudeur ou la sauvagerie de l'adolescence et attirés pourtant par des forces plus puissantes que leurs ruses ou leur refus.

Kitty Bell, l'épouse martyre du manufacturier gonflé de violence, résiste de toute son âme à l'amour qui la jette vers Chatterton. Elle est la femme secrète, le vase d'élection qui se tait à l'ombre de la Bible. Mais l'amour prend le détour de la pitié. Et le petit poète qui pleure autant que sa bougie, et qui s'empoisonne à la mode romantique, et l'épouse de toutes les puretés composent un couple immortel. Le romantisme et la religion réformée s'entrechoquant nous ont donné ce Tristan et cette Yseult de Londres « vers 1770 », comme dit le programme.

On l'a bien vu, l'autre soir, au Théâtre Français. L'indéchirable histoire d'amour a soutenu Mlle Yvonne Gaudeau. Sous ses rubans et sa collerette, à travers un texte qui, là n'a pas vieilli, et qui s'oriente selon les ordres de la pudeur, de l'attente, du désespoir, et sait se taire pour laisser leur chemin aux larmes et à l'angoisse de l'impossible, la petite comédienne du temps de l'atome a su retrouver la suavité d'âme de Kitty.

La Comédie Française a eu raison de reprendre, après dix ans d'interruption, « Chatterton ». Elle a donné plus de poids à ceux qui voudraient qu'à côté de Roméo et Juliette et de Tristan et Yseult, on pût dire Chatterton et Kitty.

Paul Guth

NE DITES RIEN...

*Vous êtes lasse . . . Vos yeux divaguent un peu.
Pourquoi ce cerne ? Sans doute, de longues veilles
Mais ne dites rien, je sais je sais que vos yeux
Ont contemplé longtemps un trop lointain visage . . .*

*Vous voulez boire de cet alcool trop amer ?
Les jaunes filles à votre âge aiment les glaces
Oh, je sais que dehors la vie et le ciel, c'est clair,
Et que l'amour pénètre autant que l'amertume . . .*

*Les tourbillons de cette valse vous affligent ?
Ne dites rien et laissez-moi vous raconter
Quel songe a déjà mis sur votre front sa ride.*

*Ne dites rien parce que, voyez-vous, je sais
Que vous êtes lasse . . . Mais regardez mes yeux
Et donnez moi la main, on se comprend un peu.*

ENVOI DE ROSES

*Or, frémissent les pétales des roses noires
Et les corolles des yeux meurtris jusques aux moires.*

*Mais que diront-elles les paupières du silence ?
La paupière s'éveille et couve sa rosée,*

*Les épines seront-elles ma peine immense ?
S'émeuve, châtiée, une rose plus pâle.*

*Les pétales frémiront-ils — des roses noires ?
Et le regard des yeux passionnés jusqu'aux moires ?*

Charles Atalla

LA VIE MUSICALE

Le Chevalier et la Demoiselle

Un article inédit de **RENÉ DUMESNIL**

L'Opéra reprend « Le Chevalier et la Demoiselle », le dernier ouvrage de Philippe Gaubert qui mourut le 8 juillet 1941, au lendemain même du triomphal succès de ce ballet. Rarement, en effet, ouvrage fut accueilli par une manifestation plus chaleureuse et spontanée d'admiration et de sympathie : on eût dit que, pressentant le deuil qui allait si vite frapper la maison qu'il dirigeait musiciens et danseurs s'étaient unis avec public pour offrir à Philippe Gaubert ce dernier témoignage d'affection. C'est que Philippe Gaubert avait su se faire aimer de tous ses collaborateurs, auxquels son talent de chef d'orchestre aussi bien que de compositeur l'avait imposé comme un maître; et le public lui était reconnaissant du dévouement que, sans se lasser jamais, il avait prodigué tout au long d'une carrière épuisante, conduisant les grandes œuvres du répertoire, montant avec un soin minutieux les pièces nouvelles, passant du pupitre de l'Opéra à celui de la Société des Concerts du Conservatoire, puis à sa classe d'orchestre; il semblait infatigable et ne connaissait de repos qu'au moment de ses courtes vacances. Encore les employait-il à composer, et c'est pendant les dernières qu'il pût prendre, en juillet-août 1939, que fut écrite la partition du « Chevalier et la Demoiselle », une de ses productions les meilleures. Car Philippe Gaubert, à soixante ans, ne cessait point encore d'approfondir son art et, d'œuvre en œuvre, de se renouveler et d'étonner ses auditeurs par un jaillissement qu'on eût dit spontané — et qui était le fruit d'un travail acharné. Rarement carrière fut plus féconde, et vie plus laborieuse. Né à Cahors le 5 juillet 1879, Philippe Gaubert vint à Paris à l'âge de sept ans, déjà préparé à la musique par son père qui le présenta à Paul Taffanel, flûtiste virtuose, professeur au Conservatoire et chef d'orchestre de l'Opéra. A quinze ans, Gaubert remportait un premier prix de flûte. Après avoir obtenu des premiers prix d'harmonie, de fugue et de composition, il recevait le deuxième Grand Prix de Rome, en 1905 et, sans avoir jamais dirigé un orchestre, remportait la première place au concours ouvert pour la place de second chef de la Société des Concerts, où il devait plus tard succéder à André Messager. Entretemps la guerre de 1914-1918 éclatait. Trois ans de tranchées, une belle citation à Verdun, et Gaubert revenait à Paris pour succéder à son maître Taffanel, à la classe de flûte du Conservatoire; en 1930, il était nommé premier chef d'orchestre de l'Opéra, et, l'année suivante, directeur de la musique; enfin, lorsque M. Jacques Rouché fut chargé de l'administration de la réunion des théâtres lyriques nationaux, ce fut

Philippe Gaubert qu'il désigna pour diriger l'Opéra.

Ses multiples occupations, si absorbantes, ne l'empêchèrent cependant pas de produire, et dans tous les genres, des ouvrages aujourd'hui connus du monde entier : ses « Chants de la mer », ses « Chants de la terre », sa « Suite en fa », sa « Symphonie », son poème « Au Pays basque », sont au répertoire de toutes les sociétés symphoniques; ses mélodies, ses pièces de musique de chambre, ont eu le même succès; enfin, après deux opéras (Sonia et Naïla), il enrichissait l'Opéra de ballets comme « Philotis », « Alexandre-le-Grand », et le « Chevalier et la demoiselle », qui, après avoir été joué plus de quarante fois, reparait à nouveau sur l'affiche.

Le sujet est une légende bourguignonne : une princesse, sous le charme d'un sortilège, doit, chaque nuit, se transformer en biche et courir les bois. Elle ne sera délivrée qu'après avoir rencontré un homme qui lui aura fait connaître la souffrance. Trois damoiseaux, épris d'elle, veillent à ce qu'un chasseur ne frappe pas la princesse. Un soir, cependant, alors que déjà la demoiselle est devenue biche, un chevalier errant apparaît, l'observe, ravi par sa grâce, s'approche d'elle au milieu des autres animaux des bois. Elle le blesse d'un coup de corne, et lui, de sa dague, l'atteint au cœur. Immédiatement, le charme tombe, et la biche redevient une radieuse jeune fille. Sa beauté émeut le chasseur; elle-même brûle d'amour pour le chevalier qui l'a délivrée du sortilège. Elle s'évanouit; les trois damoiseaux accourent et jettent le gant au chevalier errant.

Au second acte, la princesse inconsolable n'a pu retrouver celui qu'elle aime. Elle organise un tournoi auquel sont convoqués tous les chevaliers, car elle espère que l'inconnu paraîtra. Il vient, en effet, méconnaissable sous son heaume, mais il porte sur la poitrine l'emblème de la biche aux blanches cornes. Successivement, il défait les trois damoiseaux, et reçoit la main de la princesse tandis que le peuple en liesse célèbre les fiançailles des jeunes seigneurs.

Sur cette donnée charmante, Philippe Gaubert a écrit une musique colorée, vivante, pleine de lyrisme, où les situations le veulent, teintée d'archaïsme dans certaines danses, et qui se prête admirablement à la chorégraphie que Serge Lifar composa pour elle. L'interlude forme une pièce symphonique d'une rare perfection.

« Le Chevalier et la demoiselle » est, en fait, un des meilleurs ballets du répertoire, et les décors et costumes de Cassandre le parent d'un éclat somptueux, en parfaite harmonie avec la partition.

René Dumesnil

UN LIEU OU SOUFFLE L'ESPRIT

Décade de culture à Royaumont

Un article inédit de FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

La deuxième décade organisée par le Centre Culturel International de Royaumont s'est achevée avec l'été dans le Monastère de verdure qu'édifia Saint-Louis. Gilbert Gadoffre avait fait appel à M. Jean Wahl pour organiser un débat qui, pendant dix jours, se situait en dehors du quotidien, afin de permettre à ceux qui y participaient de se retrouver ensuite dans un temps vivifié.

Tout a été dit sur le cadre qui connut les entretiens du Foyer d'avant-guerre. Il est convenu de répéter que Royaumont, surtout lorsqu'on y renoue avec les célèbres traditions de Pontigny, est un « lieu où souffle l'esprit »; en aborde à cette île mystérieuse un léger sourire sceptique, citadin et cultivé aux lèvres...

Orages, parcs et cloîtres

C'est justement l'instant choisi par un de ces orages d'été qui ne sont jamais assez cinématographiques pour éclater. Vous êtes sous les cloîtres de l'Abbaye. Autour de vous se tiennent les gens les plus hétéroclites dont vous savez seulement qu'ils sont faits pour vous étonner par leur vie ou par leur intelligence. Ce sont les hôtes. Une bonne partie d'entre eux parle ce doux français incorrect des étrangers cultivés, et qui le savent. Entre chaque éclair se découpent les fantômes des anciens hôtes : passent le sourire de Saint-Louis, qui mit la main à la truelle pour bâtir ces murs, puis la voix de Vincent de Beauvais; Richelieu se devine, et Mazarin, j'oubliais Mathurin Régnier, qui vient d'éclater de rire, et peut-être l'abbé Prévost. L'orage se tait, les lumières reviennent, des pianos bruissent à tous les étages, le débat s'organise, ponctué de repas aux grandes tables rustiques, d'interminables songeries dans le parc, sous les cloîtres, à l'oratoire, jusque dans les cellules chuchotantes, — Oh ! des cellules de moines qui auraient le sens du confort anglais, — tard le soir.

Relativisme et Thésaurisme

Jean Wahl, avec la subtilité et le sens des mesures qu'on lui connaît, « pose le problème ». Et cette expression va souvent revenir dans la bouche de ses interlocuteurs, car ils s'appellent, ces problèmes, ils naissent les uns des autres, et de grands ténors les modèlent, modulent, réfléchissent, acrobatissent, retombent, se demandent s'ils ont de la culture ou si c'est la culture qui les a, s'humanisent et se taisent, gardant encore une idée muette.

Ce sont Georges de Santillana, professeur à Harvard, Eric Weil, qui joue le rôle d'un Socrate soucieux de cerner « bien précisément » les limites de jouissance de sa culture, Boris de Schloezer, qui est beaucoup plus que le critique musical bien connu de la N.R.F., Gilbert Gadoffre, riche d'une expérience humaine de maquis et de sociétés mouvantes, en général, et Jean Starobinski, jeune littérateur de Genève.

L'attitude de l'homme actuel en face de sa culture, que les révolutions industrielles, la poussée darwinienne et le nazisme ont alourdi, est double : il « relativise » ou il thésaurise. Il a le choix, car qui dit culture dit choix et recul, entre une perpétuelle remise en question que l'ironie frange, et un amasement passif de son trésor, capital immobile. Laquelle de ces deux attitudes va nous solliciter le plus efficacement ? Car il importe, de toutes manières, de sauver ce trésor dans un monde qui descend vertigineusement. L'homme ne se sent-il pas provoqué par les menaces anticulturelles, totalitaires ou autres, qui l'invitent à une sorte d'héroïsme de l'esprit ? Cet homme cultivé qui s'interroge, il a en lui certains archétypes qu'il consulte constamment, certaines précieuses définitions socratiques, qu'il met en mouvement, selon Hegel, il « se rend compte de », il « vient au secours de lui-même », il ne néglige aucun aspect d'un extérieur qui lui échappe, il cultive les autres avant de se cultiver, suivant en cela Descartes, et pour mieux se cultiver. Et Jean Wahl déclare qu'il est particulièrement difficile à un professeur d'être aussi un homme cultivé, car il y a de lui à la culture la relation de l'horloger à sa montre.

Culture et Inculture

Peut-être même que la Culture se développe par l'Inculture. Dans notre monde de discontinuité et d'éducation surcomprimée, jaillissent parfois, pense Santillana, de précieuses sources spontanées. Et Mme E. Jolas nous apporte d'outre-Atlantique les échos de negro-spirituels qui sont l'occasion d'une veillée inoubliable. Eric Weil renchérit, s'appuyant sur les exemples de Gadoffre, qui vont de l'homo-faber au prophète, et sur leurs idées-force, et il se demande si le grand homme n'est pas trop grand pour être cultivé, ce à quoi Boris de Schloezer objecte en montrant la part de lucidité et de connaissance de sa culture propre chez un génie comme Mozart.

Et Starobinski d'énoncer son sentiment, que

d'aucune trouveront bien littéraire, de la Culture. Pour lui, cette destruction, presque systématique, de nos visages exemplaires, à laquelle nous assistons impuissants, est essentielle, nécessaire à l'édification de nouveaux modèles. Elle ne doit donc pas nous inquiéter, cette tentative des nouveaux aux encyclopédistes surréalistes qui recensent et expliquent, pour deviner son futur, un monde qu'ils croient avoir perdu. Rien n'est perdu, car « dès qu'il y a expression, il y a chance de culture », déclare Starobinski, qui a décidément le don des ... expressions.

Et Royaumont tout entier lui crie raison. Aux

En marge de l'épidémie du choléra

Une communication du Dr. Alex. Komis à la Société Médicale d'Athènes

Athènes 8 Novembre 1947.

(Retardée)

J'ai eu avant hier le privilège d'assister à la séance de la Société Médicale d'Athènes, où, devant une grande assistance composée de professeurs de l'Université et de docteurs, M. Alex Komis, le médecin bien connu pour ses travaux et recherches faisait une communication sur le traitement et la prévention de la maladie « Choléra ». Après avoir expliqué sa méthode de recherches, M. Komis passa dans ses données expérimentales.

Je dois avouer que malgré toute ma bonne volonté, je me suis quelque peu perdu dans ces « catalytine colibacillique » et « zymocatalytique cholérique ». Mais comme le sujet m'intéresse vivement, j'ai demandé ce matin à M. Komis une entrevue qu'il m'a très aimablement accordé de suite. Je suis très heureux, m'a-t-il dit, de vous donner pour les lecteurs de la « Semaine Egyptienne », mes données expérimentales sur le terrible fléau qui sévit en ce moment en Egypte.

Alors, mon cher docteur, d'après ce que j'ai pu comprendre hier soir, le choléra est une maladie qui se guérie. Absolument, me répond-il, avec conviction. Par trois moyens — 1° par l'apostaxine cholérique formolée. Cette apostaxine, préparée par un procédé que j'ai déjà déposé aux archives de l'Académie Nationale de Médecine de Paris, avec la seule différence que l'on ajoute à l'extrait éthéro-alcoolique du vibrion cholérique, 24-48 heures avant la distillation de l'extrait du formol 5 %, de densité de solution de 37%. Cette apostaxine, après l'inoculation des animaux par le vibrion cholérique, nécessite deux ou trois injections sous-cutanées de 1 c.c. chaque douze heures. La capacité thérapeutique de cette apostaxine s'évalue de 50 à 60 %.

quatre coins du Grand Réfectoire, les comédiens d'« Aucassin et Nicolette », fort aimablement amenés par le Professeur Gustave Cohen, lancent leurs gestes éloquants, les promeneurs du parc reviennent les poches bourrées de phrases, les couvercles des pianos se ferment, voici délivrées des musiques captives, et sur le terrain de tennis, claquent des smashes nerveux et précis : le trésor que nous avons mis en question ne dort pas, il avance et se recrée comme de balle en balle.

François-Régis Bastide

2°) Par la catalytine de colibacille. Elle se prépare d'une apostaxine d'expiens de subtilés et avec un catalyte thérapeutique, l'apostaxine de colibacille, c'est-à-dire l'on ajoute une goutte d'apostaxine colé dans chaque c.c. de l'apostaxine subtilés. Cette catalytine est injectée par 24 heures en quantité de 1 c.c. Deux seules injections suffisent. Les résultats que j'ai obtenus sur 8 cobayes inoculés les 5 survécurent, et sur 10 les 6. La survivance au moyen de cette catalytine surpassait les 60 %.



Le Dr. Alex Komis

3°) Zymocatalytique cholérique. Cette catalytine est la plus intéressante au point de vue scientifique, elle se prépare par de l'apostaxine cholérique formolée, ci-haut mentionnée, et du vaccin cholérique fermenté. L'apostaxine cholérique formolée est employée
(la fin à la page 50)

LE DIRECTEUR DE THÉÂTRE COMME LE VOIT LOUIS JOUVET



Il semble maintenant certain que le grand acteur français Louis Jouvet viendra prochainement en Egypte. A cette occasion il nous a semblé bon de publier un extrait de son ouvrage : "Réflexions du Comédien", dans lequel Jouvet énonce divers jugements sur le métier de Directeur de Théâtre. Il considère que ces Directeurs sont de plusieurs sortes : le marchand de billets purement et simplement, qu'il appelle encore le Directeur passe-partout, l'acteur-directeur à la Sarah Bernhardt pour lequel on compose des pièces à la mesure de son talent et qui meurent avec leur créateur, l'auteur-directeur pour lequel il a plus d'indulgence, et le directeur-metteur en scène dont il redoute les indiscrètes initiatives.

On lira ici le passage qui traite du Directeur passe-partout, et, on en goûtera l'humour à froid si particulier à Jouvet; on devinera sous ces traits combien le célèbre acteur aime un métier qu'il voudrait honnêtement faire, et combien l'amour du gain est différent de l'amour du succès. Le début de cet extrait se réfère à des propos de Barbey d'Aurevilly. (N.d.I.R.)

« ...Comme dans tous les bazars, on a vu s'étaler dans les Directions de Théâtres, et détalier les uns après les autres, des gens de toutes spécialités et de toutes races. Bohêmes de lettres ou sans lettres; bourgeois de la rue Saint-Denis qui avaient fait ou voulaient faire fortune — défilé de fantoches et de bamboches — les uns désolés, les autres triomphants, les uns requinqués, les autres foudroyés et déguenillés, gouverneurs de la scène française, introducteurs du génie dans la publicité, marchands de pâtes pectorales, commerçants tombés dans le malheur, hommes de lettres ratés qui ont enfin trouvé une bonne occasion de prendre leur revanche sur des camarades de plus de talent qu'eux, directeurs de revues politiques qui ne savaient pas l'orthographe. Il y en eût même un, conclut-il, qui n'avait — pour tout mérite que de saluer en plongeon, ce qui, du reste, était une politesse et une rareté dans ce pays. Des Turcarets, s'écrie-t-il, presque tous des Turcarets. Et, en effet, cette réplique de Frontin, dans la pièce de Lesage, définit admirablement la situation :

« Nous plumons une coqueée, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres. Cela fait un ricochet de fourberies des plus plaisantes du monde ».

Quand le directeur passe — partout n'est pas dans son bureau, occupé à trier ou à stimuler les actrices, il est sous le péristyle de son théâtre. C'est là qu'il éprouve ses plus pures joies en forçant un client qui hésite, ou en lui refilant au prix d'un fauteuil un strapontin délabré. L'après-midi, emplissant de ses allées et venues sonores le vide désespérant du vestibule, on peut le voir au bureau de location. C'est de cette passerelle qu'il commande, qu'il reçoit ses fournisseurs et donne ses ordres, tout en surveillant les allées et venues des passants sur ce boulevard qui mène aussi à la gare voisine. Il épie le client comme l'araignée la mouche. En voici un tout à coup, il semble pressé, il se hâte. Point de doute, il vient louer. En effet, le voilà qui gravit précipitamment les mar-

ches du péristyle; le directeur lui a tiré les deux battants de la porte, le suit au guichet et l'entend demander d'une voix haletante et épuisée :

— Vite, vite, un aller et retour pour Vanves, troisième.

— Quelle époque et quel métier ! s'écrie-t-il.

Et, de dépit, il rentre dans la salle où l'on répète. Là, surprenant un vieux figurant privé de conviction, qui ne participe que très mollement aux mouvements de la foule, — sans doute parce qu'on le paie au-dessous du tarif syndical — il s'emporte, l'interpelle avec véhémence et lui reproche de ne pas mériter son salaire. Alors, l'homme, qui, lui, est du métier, reprend toute sa dignité sociale et réplique, sans aucune déférence, en le toisant :

— Vous ne pensez tout-de-même pas que pour ce prix-là je vais vous faire Mounet-Sully ? Non ?

Mortifié par cette algarade, pour affirmer son autorité et montrer sa compétence, il appelle l'électricien et interrompt la répétition pour régler un éclairage. Hurlant et gesticulant, s'époumonant et jurant, je l'ai vu — je ne raconte rien que je n'aie vu — demander, dans une terminologie inusitée, des essais de lumières et de couleurs insoupçonnables ou ridicules. Passant des vociférations aux blasphèmes, il humilie l'homme de la lumière :

— Ce n'est pas ça. C'est du mauve que je veux. Du mauve, vous entendez, idiot ! Du mauve ou du lilas. Si vous ne comprenez pas !

La scène dure, la honte couvre les visages, et la pitié envahit les cœurs. Alors, excédé, dépassé par son propre mépris, se sentant investi de celui de tout le monde, l'électricien ôte sa casquette et, avec le plus pur accent parisien :

— Du lilas, monsieur ? Je regrette. Ce n'est pas la saison du lilas.

Ce même directeur connaît à peine la pièce qui se joue chez lui, mais, dans la salle vide, on peut le voir déambuler entre les rangs de fauteuils, les bous-

culant pour éprouver leur solidité. De temps en temps, il s'arrête devant un coin de tapis troué, il hoche la tête, et on l'entend à voix haute dire :

— Peuh ! c'est encore assez bon pour eux.

C'est lui qui, ayant engagé à deux cents francs par jour une vedette, se ravise, rappelle le comédien dans l'escalier, redemande le contrat qu'il vient de signer et, sous les yeux ébahis de son nouveau pensionnaire, porte son cachet à deux cent un francs, en lui disant : « C'est un cadeau ! », parce que, jusqu'à deux cents francs par jour, d'après les usages corporatifs, le directeur doit fournir à l'acteur ses costumes de scène.

C'est lui qui, ayant reçu une pièce en cinq actes, et ne voulant plus la jouer, persuade l'auteur de la refaire en trois actes, parce que le dédit à payer est proportionné au nombre d'actes.

C'est lui qui dit, en regardant avec tristesse un ciel sans nuages et fait pour les promeneurs : « Quel temps sinistre ! » et, lorsque vous vous exclamez de déception devant la pluie du dimanche matin, il répond, tout rayonnant :

— Il pleut pour quinze mille francs.

C'est lui qui, spécialiste du « Bottin », fait envoyer des places de faveur, pour remplir la salle, à toute la tribu des Dupont, des Durand ou des Lévy. Et à son principal actionnaire, qui manifeste son mécontentement du vide des fauteuils, il réplique : « Mon cher, si le théâtre ne marche pas, la limonade va très bien », parce que le bar du théâtre fait tout de même des bénéfices.

Il appelle une escarpolette, une escarcelle, ou vice versa. Au metteur en scène qui demande de placer un arbre véritable dans le décor, un if, par exemple, il accorde tout à coup, avec allégresse, sans marchand, « deux nifs ou trois nifs », s'ils sont nécessaires au succès. C'est lui qui, lisant le manuscrit, signale qu'on n'oublie pas le costume de la seconde entrée, parce qu'il vient de lire que l'acteur entre en « catimini ».

C'est lui encore qui cite dans ses bons jours ce proverbe arabe ou chinois affirmant qu'un poil de femme tire plus que neuf bœufs au labour — et qu'il

paraphrase en déclarant qu'on trouve toujours, quand on sait s'y prendre, 50.000 francs dans le corsage d'une jeune et jolie fille.

Zola l'a bien connu. Dans « Zaza », il l'avait baptisé Bordenave. Bordenave, à ceux qui lui parlaient de son théâtre, répondait déjà avec une cordiale familiarité : « Dites mon beuglant ».

Directeur aussi de station balnéaire ou de jeux de roulette, traitant ou sous-traitant, il a quelque part sur la côte basque, à Biarritz ou à Saint-Jean-de-Luz, des maisons, des combinaisons, des affaires. Trafiquant par surcroît du génie ou du talent, le théâtre est pour lui une affaire de pourcentages. On n'en finirait plus de parler de lui.

Tant d'ignorance, de calamités, de soucis et de misères, tant de basses nécessités, tant de délabrement, de contraintes et d'obligations, tant de fonctions désobligeantes ne le rendent cependant pas méprisables : tel est notre métier. L'habitude de vivre dans les passions expose à en subir l'attraction ou la pente. Occupations pernicieuses, comme disait excellemment, au Moyen-Age, Jean de Salisbury, évêque de Chartres. Par le commerce du déshabillé de l'opérette, l'industrie du vaudeville, cet homme fait du théâtre un lieu bas ou un mauvais lieu, mais il subit son pouvoir mystérieux et, par miracle, il n'arrive cependant pas à être tout à fait misérable ni répugnant. Dans une époque où la base de notre système politique, où la première loi morale dans notre société est l'argent, où tout est pour et par l'argent, il est excusable. Il a souffert et souffrira suffisamment de ce métier pour mériter des indulgences plénières, et sa générosité, son dévouement sont encore visibles dans l'amas de ses turpitudes. Même muni de principes, il ne saurait les utiliser. Vouloir que les hommes plongés dans le gouffre d'une industrie semblable cherchent à être des moralistes, c'est vraiment trop leur demander. En dépit de tout le mal qu'on en a dit, et malgré mes propres médisances, je me sens tout prêt à les absoudre et à les plaindre. Ce n'est pas la faute de ceux qui s'encanaillent si la société qui les méprise leur permet ou les oblige à s'encanailler. »

Louis Jouvet

MOSI-OA-TUNYA (La fumée qui gronde)

*Un trait de diamant
Au passage du crocodile
Brise le miroir du Zambèze*

*Cavalcade d'eau !
Pris d'un vertige titanique
Le fleuve change de destin*

*Me parer de bracelets
Pour que mon éventail peint
Fasse un joli bruit.*

*Les cymbales du torrent
Scandent leurs adieux
Aux étoiles frémissantes*

*Au bord du précipice
Que longe une poussière d'eau
Brille un store de perles.*

Victoria Falls
(une nuit)

Colette Nevyne

PAUL RICHARD

SOUVENIRS

Mohamed Naghi
Louis Piérrad

TEMOIGNAGES

Athos Catraro
Marion de Champs
J. R. Fiechter
Joseph Jarema
Henri el Kayem
Mahmoud Said Bey
Etienne Mériel
A. Papageorge
Georges Rémond
Laurent Marcel Salinas
Andrée Sasson
P. Scalet
G. Sébasti
Alexandre Stoppelaëre
Godfrey Thorn



Cette même curiosité compatissante avait le don de subjuguier jusqu'aux animaux.

Je le vois encore jouer avec les tigres et les lions en cage comme un prophète privilégié.

Sa destinée était belle, lui, l'architecte de jardins pour qui ni la flore ni la faune n'avaient de secrets. Mais quelle mélancolie vous empoigne dans ce jardin de Nouzha qui évoque intensément son souvenir. Son fantôme s'arrête là où les fleurs réclament une sollicitude et l'animal déshérité une caresse.

Sous le signe de l'amitié sa vie rayonne, richement dolée.

Les parcs réclamaient des statues, les palais des tableaux; il y avait du pain sur la planche; l'esprit de corporation était né grâce à cet ordonnateur des fêtes qui favorisait les camarades, les révélant à eux-mêmes et leur restituant leur dignité.

Sa maison qu'animait une compagne fidèle accueillait les artistes de passage venus de loin; chacun y puisait la force de croire en son propre génie grâce à cette vertu qu'il savait communiquer à tous. C'est le secret des animateurs et des thaumaturges que vous restituer la foi.

Son œuvre embryonnaire est profondément émouvante; elle a parfois cette expression de l'enfance, ce dépouillement intuitif qui veut être de plein-pied avec le pauvre pour interroger l'humble condition du paysan. Il lui suffisait d'aimer pour sculpter et pour peindre, aussi son art est-il profondément humain.

Grand citoyen, sa Ville d'Alexandrie lui doit sa parure de parcs et de jardins municipaux mais elle se doit en toute justice de réclamer son buste familial parmi les fleurs et les animaux qu'il chérissait et qui le lui rendaient humblement.

QUE reste-t-il d'une vie vertigineuse quand on a vécu deux guerres; la première ayant fait de vous un grand blessé!

La voie de l'art est longue, mais l'homme par un raccourci intense se rattrape sur sa courte destinée.

Que reste-t-il? un élan, une intention, un cri du cœur!

La communion se fait autour de ces expressions fulgurantes.

Des affinités étroites nous venaient d'une même vocation de peintre. Il avait manqué la sienne pour des raisons de famille. J'y remédiai par une joyeuse émulation; il reprit confiance et m'en sus gré.

Il aimait la campagne égyptienne qui lui rappelait par certain côté ses Flandres grasses. Mes paysans l'adoraient parce qu'il avait la curiosité avenante de leur existence obscure: il aimait comme eux la terre.

C'EST avec une véritable émotion et une sincère reconnaissance que j'ai appris l'intention de nos amis égyptiens de rendre hommage à la mémoire de mon regretté compatriote Richard qui fut longtemps directeur des jardins et plantations d'Alexandrie et qui, dans cette belle ville pleine de dynamisme, se révéla comme un véritable animateur dans le domaine artistique.

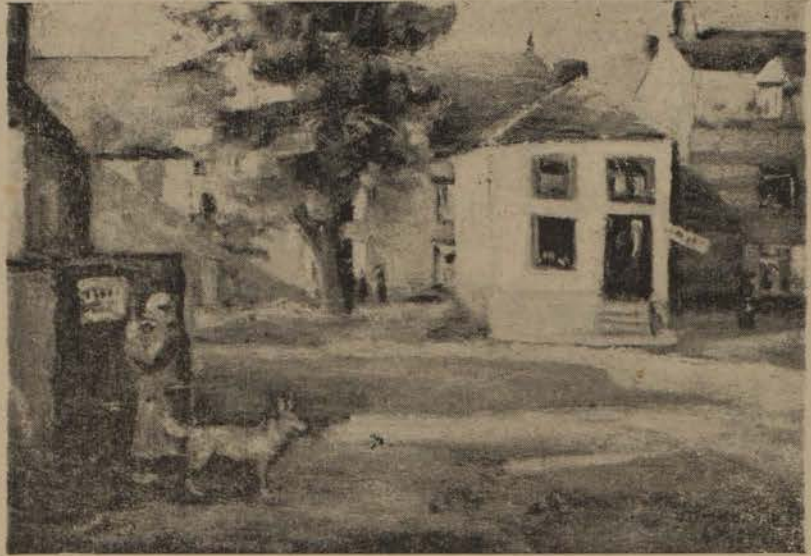
Le Roi Albert le tenait, je le sais, en haute estime.

Lors de ma première visite à Alexandrie, j'ai pu admirer au jardin de El Nuzha et ailleurs, l'œuvre de cet architecte des jardins.

Ce solide Ardennais, ancien élève de Carlsbourg, m'a aidé à faire connaître en Egypte, la riche école de peinture et sculpture belge. Il faisait lui-même de la peinture à ses moments perdus.

Il avait un autre hobby : le dressage des "bêtes que l'on appelle sauvages". Il les traitait avec douceur, se servant de la voix et de ses modulations pour les impressionner quand il le fallait. Hagenbeck le connaissait et venait le consulter. De grands illustrés anglais lui consacrèrent des pages entières. En Belgique on ignorait tout de cela, comme du travail artistique et urbanistique de Richard. Il est vrai qu'un proverbe wallon de ce pays dit : " On n'est jamais roi dans son propre pays".

LOUIS PIÉRARD
Député-Président du P.E.N.
Club de Belgique



Beauraing - Mon Cousin le Géomètre et son Chien

C'E n'est pas sans émotion que j'écris ces mots, et il me plaît de dire combien je trouve original toute l'œuvre de Richard.

Je pense successivement à ces toiles de paysans, paysages... particulièrement une petite toile si simple dans son intention: une ferme égyptienne, un âne blanc peint avec tant de sensibilité, et dans le fond la sainte famille au repos. J'en garde une impression de clarté et de simplicité.

Sa peinture en constante évolution montre une perpétuelle recherche vers son idéal qui est "couleur". Le dernier "jardin" laisse découvrir des violets, des roses, des lie de vins qui sont une si belle réussite. Toute l'œuvre nous fait comprendre son âme d'artiste.

MARION DE CHAMPE



Edkou



Portrait d'un Marin
(Collection M. Arthur Suzan)

ON dit que l'homme subit, à la longue, l'influence du milieu où il vit. C'est ainsi que l'atmosphère mystique des couvents pétrit les prêtres dans l'humilité; que les bas-fonds accentuent les mauvais instincts de leurs tristes hôtes. Parfois, cette influence cause de singulières métamorphoses même dans le physique. Cette théorie passe de l'hypothèse à la réalité dès qu'on s'arrête à évoquer le souvenir du très regretté Paul Richard. A cause de ses fonctions, ayant vécu, pendant de longues années, dans des jardins, son âme reflétait la gaité des fleurs et la vigueur des arbres séculaires. A son caractère droit et loyal, s'ajoutait ainsi une sensibilité délicate, un besoin de s'exprimer par les moyens du rêve. C'est pour cette raison, intime et subdéroieure, qu'il s'était adonné à la peinture. Il fut un artiste sincère, le plus sincère - peut-être - de tous nos amateurs, car la peinture n'était, pour lui, qu'une manière de s'évader des contingences matérielles, d'aller vers la belle et immortelle nature, ce refuge définitif de nous tous!

ATHOS, CATRARO

MAINTENANT que Paul Richard nous a quittés pour un séjour plus beau, quand j'évoque l'ami disparu, ce n'est pas son visage aux yeux plissés que je revois le plus souvent, mais ses mains, sa main droite surtout, si nerveuse et si expressive.

Je la revois au repos, repliée sur le genou droit, telle une serre détendue.

Ses longs doigts qu'un brusque frisson parcourait soudain de bout en bout, étaient créés pour happer, puis pour retenir la prise agrippée que la paume, se faisant câline, modèlera ensuite longement, délicatement et cette main maniait d'un rythme égal, le sécateur et le pinceau, l'ébauchoir et le ciseau.

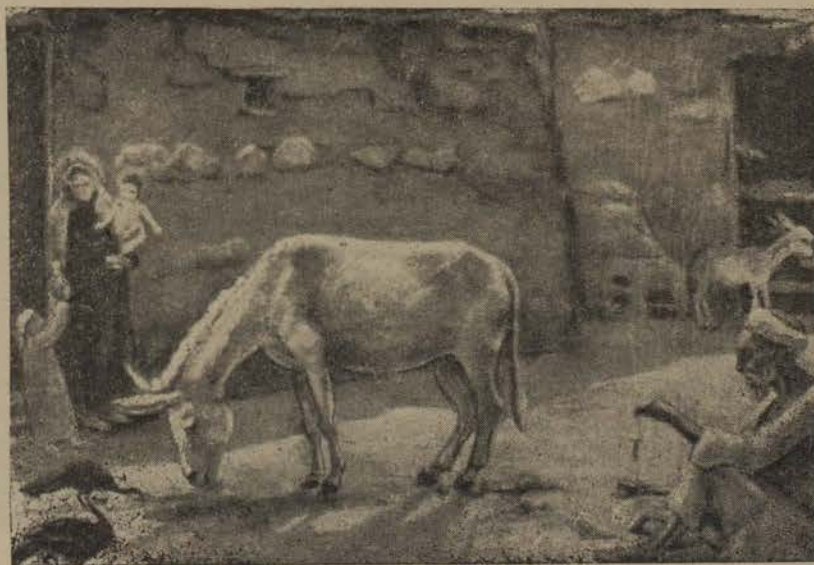
Il y avait chez Richard des réactions de chasseur, à l'affût de tout ce qui, - formes ou couleurs -, tentait son désir de possession du monde.

Qu'il fit surgir du sol les frondaisons d'une roseraie, qu'il peignit un jardin au matin, une femme nue, un flamboyant cardinalice, qu'il carressât le dos d'un chat ou la crinière d'un lion, l'artiste chez lui était de cette race dont rien ne saurait satisfaire le vaste appétit de vie et de beauté.

Cette passion l'aura laissé jeune en dépit de l'usure des ans et les œuvres qu'il nous a léguées, pelouses fleuries, verdure, tableaux et sculptures, sont là pour l'attester.

Paul Richard, le vrai, décanté, débarrassé de ce corps qui le trahissait comme il trahit chacun, est encore parmi nous plus frémissant, vibrant, plus vivant que jamais.

J. R. FIECHTER



Villageois



Mon Jardin

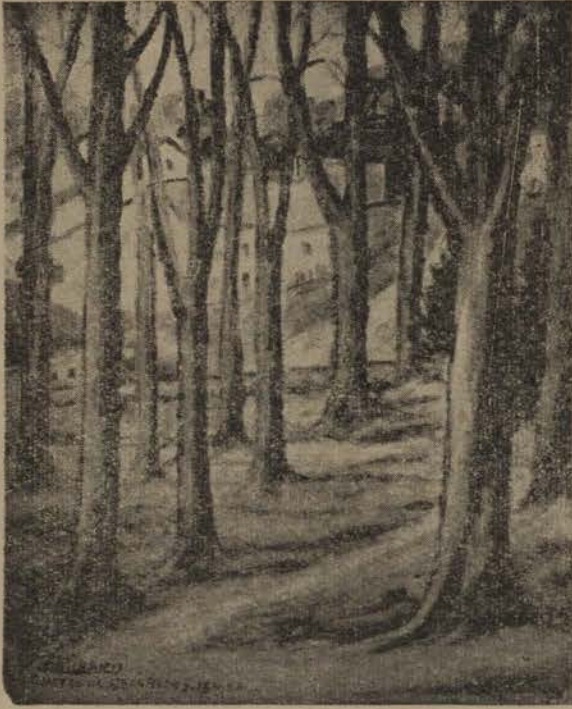


Nature Morte aux Pommes

PEINDRE, c'était pour Paul Richard bien autre chose qu'un délassement. C'était la volonté bien déterminée de jouir jusqu'à l'exaspération de l'éclat des lumières sur les choses, de fixer dans son intensité cet éclat réjouissant. De là vient l'adhésion de Paul Richard au divisionnisme. La couleur était pour lui vivante. Ce sont les vibrations du ton qui, plus que ce ton lui-même, l'encharmaient. Il n'est donc point étonnant que Paul Richard ait adopté le procédé divisionniste qui continue sur la toile les jeux des teintes sous le soleil. Ce retour à l'impressionnisme était dans sa nature: ce qui l'intéressait dans le monde extérieur ce n'étaient pas les choses elles-mêmes mais seulement les échanges de couleurs dont elles sont le lieu.

Tandis que la sculpture n'avait été pour Paul Richard qu'une distraction, la peinture fut pour ses dernières années une vocation. Même lorsqu'on est gêné pour goûter complètement cette peinture par certaines de ses insuffisances, on est contraint de l'admirer pour sa sincérité.

ETIENNE MÉRIEL



Château de Beauraing

(Collection M. Charles Zahar)



Fleurs

RICHARD n'est pas mort, Richard est vivant.

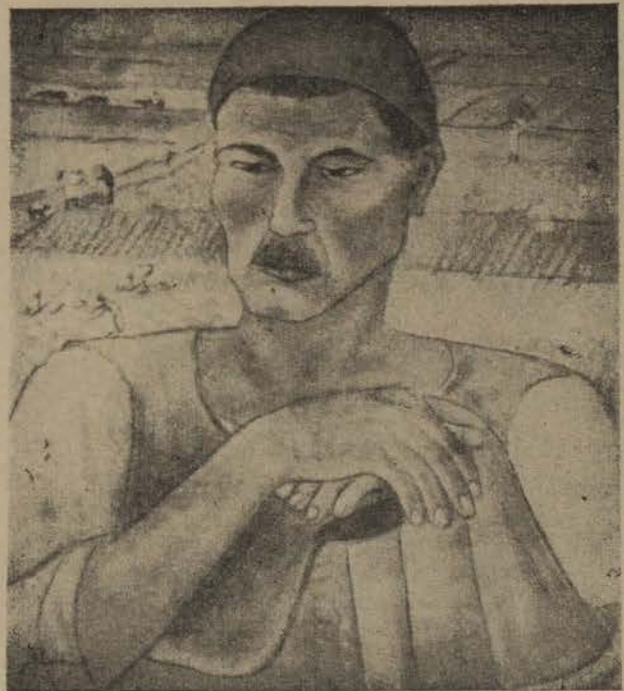
Si nous avons tous cette impression certaine d'une présence, si nous le frôlons encore en grimpant les marches de l'Atelier, s'il nous serre la main ou la barbe avec sa bonhomie coutumière, c'est qu'il est bien encore parmi nous.

L'idée qu'il n'est plus, ne reste qu'une illusion, heureusement fugitive.

C'est en communiant profondément avec tout ce qui est vivant en ce monde, avec les êtres, les bêtes et les plantes qu'il a aimés avec frénésie et passion et qu'il a traduits avec humilité et ferveur, que Richard s'est réincarné en eux.

Son œuvre est un cri de foi, un hymne à la vie.

MAHMOUD SAID BEY



Fellah

VERS 1940 Richard qui jusqu'alors s'était peu soucié de la couleur, se lançait subitement dans de savantes recherches chromatiques qui découlaient en ligne droite de l'impressionnisme.

Cette dernière époque de son œuvre a fait quelque peu oublier sa production antérieure, bien plus personnelle et qui se distinguait avant tout par le caractère incisif et dur du dessin.

Un contour appuyé, un modelé plat dans ses grandes surfaces et qui accentuait le creux des formes plus que les reliefs, traduisait une vision où la candeur se mêlait à un âpre sens de la caricature.

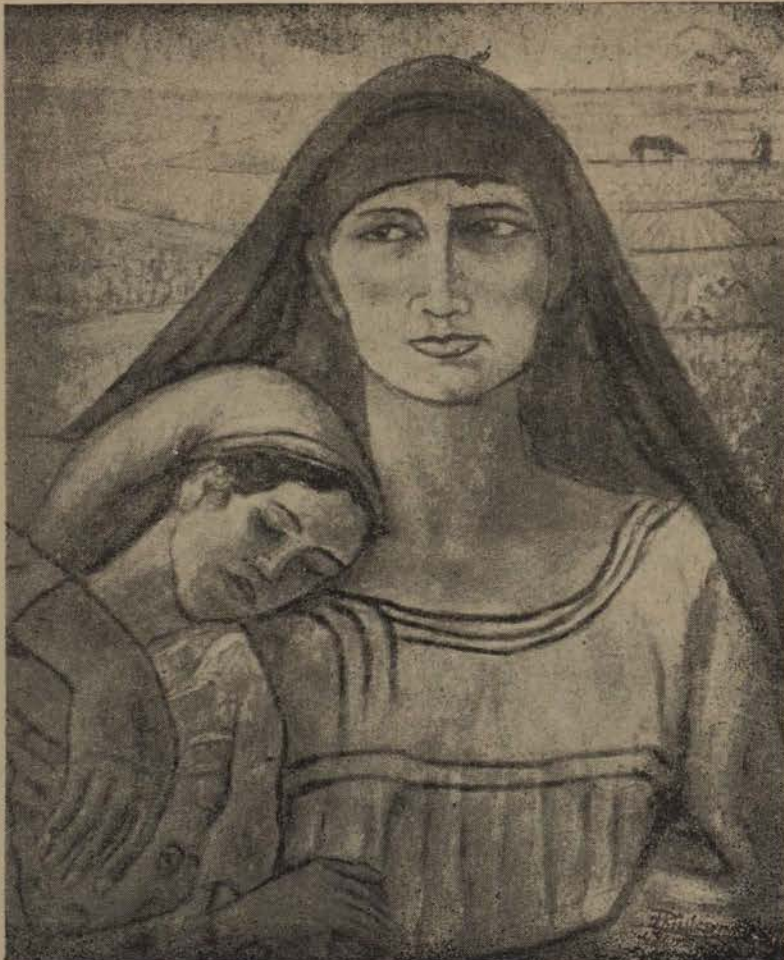
Il ne reculait devant rien et avait parfois une idée confuse des limites de son Art, mais par son ardente sincérité, son admirable manque de concessions, même une faute majeure de goût ou une laideur flagrante, inacceptable chez tout autre, devenait chez lui un élément expressif du tableau.

A. PAPAGEORGE



Le Bon Pasteur

(Musée d'Art Moderne, Le Caire)



Fellahas

LE souvenir d'un homme tel que Paul Richard est de ceux qui comptent dans la vie d'un artiste. Peut-on oublier ses visites, réconfortantes, cet air fureteur, ce besoin de "sentir" la peinture, cet amour passionné de l'art qui se cachait pudiquement sous un masque espiègle?

Ses conseils étaient toujours d'oser. De ses appels au courage se dégagèrent l'intacte et étonnante jeunesse de celui qui fut, dans son adolescence, le petit élève de Jacob Smits et de James Ensor.

Cette jeunesse, on la retrouve dans sa peinture, faite de conscience, de joie de peindre et d'humilité, sans que fût atteint pour cela le légitime et sain orgueil du créateur.

Au moment même où ses forces le trahissaient, il s'adonnait à des recherches de couleur qui ensoleillèrent ses dernières années, et desquelles il sortait chaque fois plus ébloui, chaque fois plus confiant. Son message, Paul Richard l'a confié à ses toiles qui toutes semblent nous répéter inlassablement: la couleur est reine, la couleur est amour.

LAURENT MARCEL SALINAS

J'AI connu Richard en 1940, au Salon de l'Atelier. Notre amitié date de ce jour et, ensemble, nous avons travaillé à son atelier de Moustapha Pacha, dans sa maison empreinte de sa culture, dans le cadre de son jardin magnifiquement fleuri où son sourire se manifestait à tous ceux qui l'entouraient.

Les œuvres de son adolescence, peintes en Belgique, et des différentes périodes de sa peinture, démontrent l'instinct et l'authenticité de son talent qui, dans d'autres conditions que celles de sa destinée, auraient permis à son exceptionnelle personnalité de mûrir et fait de ses dons un grand artiste.

Il fut néanmoins un animateur éclairé et un humaniste qui manquera à tous ceux qui l'ont croisé sur leur chemin.

JOSEPH JAREMA



Mélancolie

(Musée des Beaux Arts Municipal Alexandrie)



Abou Hommos

(Propriété de S.E. Ahmed Kamel Pacha)

Il n'y avait pas plus éloigné de l'expressionnisme que cet élève de James Ensor. Il aimait trop la couleur, la forme des choses et des visages, pour s'attarder à tout ce que ces choses ou visages avaient d'appels sombres et de secrets désirs. Il s'intitulait avec une si gentille modestie: "un peintre du dimanche"; et il l'était en effet peintre des dimanches de la nature, de ses robes de fleurs, de ses jardins qui s'ennuient.

Il croyaient en la peinture comme les enfants croient en Dieu: le dimanche. J'aimais son détachement devant ses toiles, belles étrangères dont il s'entourait sans trop y attacher d'importance.

Pour nous, elles sont les témoins précieux d'un tempérament qui a su admirablement exprimer sa joyeuse et grave fantaisie.

HENRI EL KAYEM

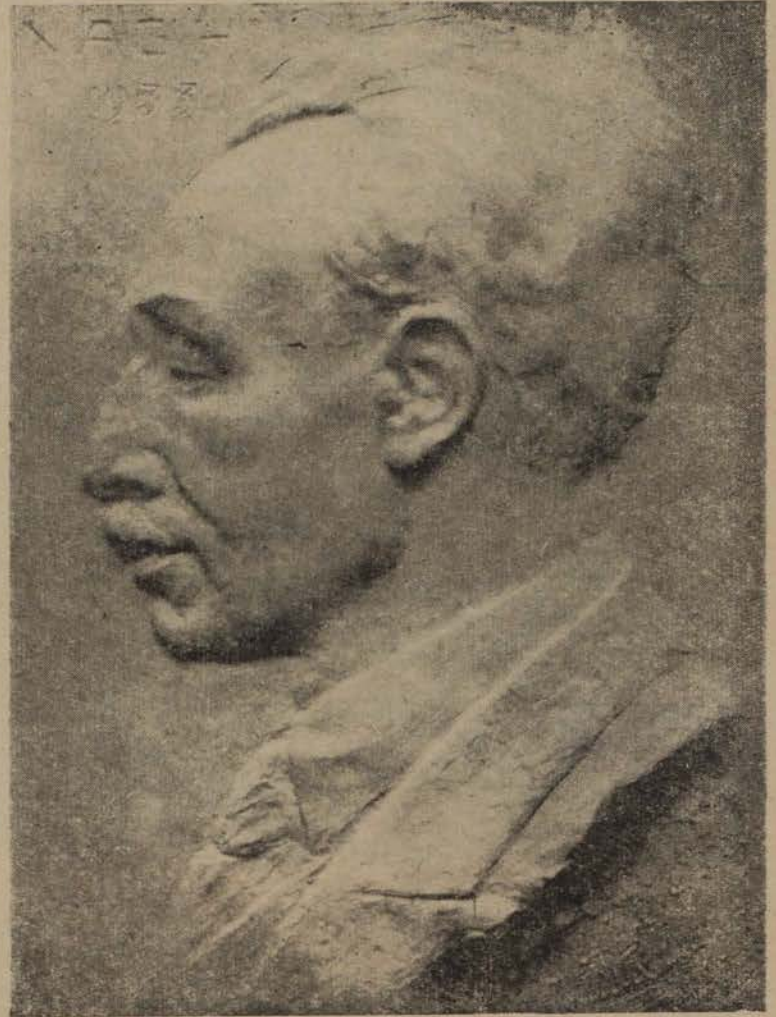
PAUL RICHARD était bon jardinier, bon peintre, bon sculpteur. Il aimait à la passion jardins, peinture, sculpture et l'amitié et "les bêtes dites féroces" et singulièrement, les lions et tigres qui l'avaient apprivoisé, car il était combattif par nature, et dont la compagnie le consolait des humains. L'un de ceux-ci - un lion, non point un humain - lui avait, dans un transport de tendresse, dévoré l'index. Il avait été soldat, soldat héroïque, si ce mot n'avait été galvaudé et prétendait que seuls ont droit de parler de la guerre ceux qui l'ont faite, propos évidemment paradoxal et contraire à l'avis du plus grand nombre. Mais il était ainsi bâti. Il aimait aussi le vin, étant Wallon, c'est-à-dire à demi Bourguignon, car nos patois, notre accent, nos arts, nos trognes, nos humeurs sont les mêmes; et le Bourgogne s'améliore en montant à Liège.

Je chérissais tout cela en lui.

Et ainsi, nous sommes nous copieusement disputés.

Je souhaite Te revoir le plus tôt possible, demain s'il plait à Dieu, mon cher Richard, sitôt l'accostage de la barque à Caron, le verre en main, sous une treille du Paradis, pour trinquer avec toi à l'Immortelle Amitié.

GEORGES RÉMOND



Portrait de Mohamed Naghi



Chat Siamois

LE coloris de Richard est d'un accord riche et cependant d'une finesse remarquable, il fait penser à Bonnard dont il est certainement le disciple. Dans ses Paysans et un son Marin une psychologie sûre se mêle au sens de l'humain, et ses portraits dégagent une émotion aussi intense que certaines toiles de Van Gogh.

Pourtant il garde son style individuel car il a une personnalité très remarquable et il restera dans notre souvenir comme un ami sûr et un grand peintre.

ANDRÉE SABSON



Nègre Chasseur de Lions
(Bronze)

C E serait une lacune de ne point révéler les talents de sculpteur de Richard, car il fut sculpteur autant que peintre. Il ressentait le besoin de modeler et ne manquait point une occasion de faire des études de nus et d'animaux qu'il détruisait presque toujours par la suite.

Que Richard sentit et aimât la sculpture, ses œuvres le prouvent. Qui ne se souvient de son Nègre chasseur de Lions et de ses nombreux bas-reliefs ? Qui osa dire qu'il ne savait pas dessiner ? Car comment expliquerait-on la réussite de tant de portraits, spécialement ceux traités en bas-reliefs où le dessin tient une si grande place ? L'exemple de celui de Naghi Bey -président et fondateur de l'Atelier- est péremptoire. Que l'on observe avec quelle science et quel amour Richard sut rendre les traits intelligents de son ami.

D'autres, plus qualifiés, s'étendront sur les diverses activités de Richard. Je ne désire rendre, ici, qu'un hommage public à ses qualités d'artiste et d'ami pour tout ce qu'il fit pour le développement de l'Atelier, les artistes en gé-

néral et pour que ne reste pas ignorée une de ses activités, la sculpture, cet art ingrat dont l'austérité de la forme n'attire que bien peu d'élus aux expositions.

P. SCALET

PAUL RICHARD qui le premier m'accueillit à Alexandrie et me révéla cette somptueuse cité, son port, ses côtes, ses jardins, était un admirateur fervent de la nature et aussi un fervent mais exigeant ami.

Peintre, il s'est penché sur la campagne égyptienne, sur ses paysans et dans un dessin cursif, en a dégagé l'aspect naïf et touchant.

ALEXANDRE STOPPELAËRE

ON me demande, mon bon Richard, de me joindre au cœur de tes amis et dire quelque chose sur ta peinture.

J'en suis, je l'avoue, incapable. Tu es encore trop près de nous, trop vivant pour faire, à froid, ton éloge et parler de ta personnalité.

Je ne puis me résigner encore à penser ton visage éteint, ton labeur terminé pour toujours.

J'aime mieux communier avec toi et en toi, en reconstituant ici, pieusement ton œuvre que j'ai vue naître, guidé par celle qui fut ton incomparable compagne, et aidé de quelques amis fidèles de l'Atelier, de cet Atelier que tu considérais un peu comme ton foyer et qui te rend un dernier affectueux hommage.

G. SÉBASTI

ADMIRATEUR passionné de la nature, Paul Richard copiait fidèlement ce qu'il voyait et ses études étaient toujours une reproduction exacte du sujet traité.

De nature inquiète, Richard cherchait toujours sa voie, la voie qui lui aurait permis de reproduire artistiquement l'effet qu'il voyait, qu'il voulait. Et à la fin, je crois qu'il l'avait trouvée, cette technique qu'il cherchait inlassablement. Ses derniers paysages, ses dernières natures mortes exposées à la Galerie Lehman en faisaient foi. Surtout, ses natures mortes à la technique légèrement pointilliste étaient exquises.

GODFREY THORN



Portrait d'Enfant

(Collection de M. Giuseppe Sebasti)

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

Par N. MOSCHOPOULOS

XXIV

La guerre turco-russe de 1877-78 et le traité de San-Stéfano

Nous avons vu que, même après la prise de Plevna, les Russes rencontrant encore des difficultés, les partisans de la neutralité en Grèce reprirent le dessus. Mais, quand les troupes russes prirent le col de Chipka, sur le mont Balkan, s'ouvrant ainsi le chemin de Constantinople, la situation changea du tout au tout. La Grèce allait maintenant intervenir. Nouvel échange de télégrammes avec Pétersbourg. Et, dans la nuit du 31 janvier au 1er février 1878, le général Scarlatos Soutzo commandant des troupes grecques de la frontière — qui passait alors à quelques kilomètres de Lamia — reçoit l'ordre d'entrer en territoire turc. Le 2 février au matin, les Grecs sont en Turquie. De Zampi, de Derbend de Fourka, débouchaient les escadrons, les bataillons, les batteries, une armée toute fraîche. En arrière, venait la masse des volontaires, accourus de toutes les contrées habitées par des Hellènes. Les Turcs battaient en retraite vers Domokos.

C'était trop tard, car, le lendemain, on apprenait qu'un armistice et une paix préliminaire entre la Russie et la Turquie venait d'être signés à Andrinople. Subitement la Grèce se trouvait seule devant l'Empire Ottoman tout entier, libre de se ruer sur son petit voisin. La Russie était maintenant indifférente à l'égard de la Grèce. Quant à la Grande Bretagne et d'autres Grandes Puissances, elles exerçaient sur le gouvernement d'Athènes une pression afin de le forcer à se désister de toute activité militaire. Le gouvernement grec s'empressait de rappeler les troupes du général Soutzo, qui, sans rencontrer la moindre résistance, s'étaient avancées dans la direction de Domokos. Seuls des corps de volontaires de la Grèce irrédimée restèrent en Thessalie et en Epire, et, bientôt, les rebelles, se fiant aux promesses données par l'entremise du consul britannique à Volo, rentraient dans leurs foyers. Il en fut de même en Crète.

* * *

La Russie ne se borna pas à rester indifférente à l'endroit de la Grèce. Par le traité de San-Stéfano (19 février-3 mars 1878) qu'elle fit signer à l'Empire Ottoman aux portes même de Constantinople, l'Empire des Czars voulut porter un coup mortel non seulement contre la Turquie, mais aussi contre l'Hellénisme. Ce traité créait un grand Etat bulgare, tributaire

du Sultan, et qui comprenait, endehors de la Bulgarie proprement dite, la Roumélie Orientale, la Thrace Orientale jusqu'à Loulé-Bourgas et la plus grande partie de la Macédoine jusqu'au delà d'Ochrida et de Dibra, avec les villes de Monastir, Uskub (Skoplje), Serrès et Cavalla (sauf Salonique). Quant aux autres provinces habitées par des populations grecques, le traité contenait seulement des promesses de réformes pour la Crète (Loi organique de 1868), pour l'Epire et pour la Thessalie, mais pour ces réformes aussi, la Turquie devait demander auparavant l'avis de la Russie. Ainsi la Turquie d'Europe était coupée en deux, la continuité avec ce qui resterait de la Macédoine ainsi qu'avec l'Epire et l'Albanie était rompue et la capitale même de la Turquie, la ville de Constantinople, était serrées dans un étau bulgare. La Grèce était séparée de la Turquie par une enclave bulgare.

Le Russisme des Czars avec, pour avant-garde le grand Etat bulgare créé par le traité de San-Stéfano, démasquait maintenant ses véritables projets qui n'étaient pas même les buts du soi-disant panslavisme. En effet, le traité de San-Stéfano se bornait à ériger la Serbie en Etat indépendant avec un léger agrandissement, et quant au Monténégro, il lui attribuait deux ports sur l'Adriatique. Mais ces acquisitions étaient insignifiantes en comparaison de la création d'un grand Etat bulgare comprenant des parties de la Macédoine du Nord revendiquées par la Serbie et celles réclamées par l'Hellénisme. Les droits des Yougoslaves, avaient été déjà sacrifiés par la Russie, car à la veille de la guerre l'Empire des Czars avait signé à Reichsbatt (près de Vienne) un accord faisant abandon à l'Empire des Habsbourgs, de la Bosnie et de l'Herzégovine provinces habitées par des Yougoslaves.

Les autres conditions de ce traité de paix prévoyaient l'indépendance de la Roumanie, le paiement d'une forte indemnité de guerre par la Turquie à la Russie, qui se désistait d'une grande partie de la somme fixée en prenant les villes fortes de Kars, Ardahan et Bayazid, en Asie, et une partie de la Dobroudja en Europe, que la Russie cédait à la Roumanie contre la riche province de la Bessarabie. Les détroits des Dardanelles devaient rester toujours ouverts aux bâtiments de commerce. Et quant aux provinces qui restaient encore à la Turquie, en Europe, le traité contenait des dispositions assez vagues concernant l'amélioration de leur situation.

Non seulement l'opinion turque, mais aussi l'Hellénisme tout entier, dans le royaume libre et en Turquie, furent saisis d'indignation à propos du traité de San-Stéfano. De toutes les parties de l'Empire Ottoman habitées par des populations grecques arrivaient à Constantinople de vives protestations qui étaient canalisées par les Associations grecques (le Syllogue Littéraire grec de Constantinople, le Syllogue grec de la Thrace, etc.). Des tableaux statistiques donnant les chiffres réels des populations des provinces de la Turquie d'Europe étaient transmis aux Chancelleries européennes, tandis que le gouvernement de la Grèce libre, après avoir été obligé de retirer ses troupes de la Thessalie, voulait maintenant y encourager l'insurrection et déployait des efforts afin de participer au Congrès dont on disait qu'il allait élaborer le traité de paix définitif. Sans s'exposer à la colère de la Russie on semblait, à Athènes, décidé à s'en remettre à la Grande Bretagne.

Celle-ci avait déjà commencé une action sérieuse contre le traité de San-Stéfano se servant à cet effet non seulement de la Grèce mais aussi de l'Hellénisme de Turquie. A Athènes, aussi bien qu'à Stamboul, des hommes d'Etats avisés reconnaissaient déjà les avantages mutuels d'une coopération gréco-turque dans les Balkans. Et tandis que l'armée russe campait dans la plaine de San-Stéfano, cherchant l'occasion d'occuper Constantinople, une flotte anglaise traversait les Dardanelles et venait mouiller sous les yeux mêmes des Russes, dans les eaux des Iles des Princes.

En même temps la diplomatie britannique continuait les pourparlers avec les autres Puissances européennes. D'un côté, elle semblait désirer une entente gréco-turque en vue d'une coopération morale et matérielle contre le panrussisme, moral au moyen du facteur grec, de sa supériorité intellectuelle alors incontestable; matérielle par la force du facteur turc dont la valeur militaire venait d'être constatée une fois de plus à l'occasion du siège mémorable de Plevna qui avait étonné toute l'Europe. Mais d'un autre côté, le cabinet de Londres cherchait à se faire entourer de garanties plus pratiques. Et comme le Czar Alexandre II aussi, voyant ses troupes s'affaiblir, semblait plus conciliant — il avait remplacé à Constantinople, le général Ignatieff, trop remuant, par M. Lobanoff, un diplomate plus calme — rien ne s'opposait plus à un accord préliminaire entre la Russie et la Grande Bretagne. C'est ainsi que les deux Puissances signèrent le 18/30 mai 1878, l'accord secret de Londres prévoyant la convocation d'un Congrès européen afin de discuter le traité de San-Stéfano. Les lignes générales du nouveau traité de paix étaient tracées d'avance : la grande Bulgarie de San-Stéfano allait être réduite dans une proportion répondant aux conditions ethnologiques, à l'équilibre des forces et aux besoins des autres nations des Balkans. La partie Nord du nouvel Etat devait jouir d'une autonomie

politique tandis que la partie Sud allait être dotée d'un régime d'autonomie administrative. L'Autriche-Hongrie devait, sous forme d'occupation provisoire, recevoir la Bosnie-Herzégovine. Quant à la Grèce, l'accord prévoyait assez vaguement une extension territoriale du côté de la Thessalie et de l'Epire.

XXV

Le Traité de Berlin

Rappelons ici le fait que, quelques jours avant la convocation du Congrès, le 4 juin 1878, la Grande Bretagne signait, à Constantinople, une convention d'alliance défensive » avec la Turquie et par laquelle, « dans le cas où Batoum, Ardahan, Kars ou aucune (1) de ces places seront retenues par la Russie et si aucune tentative serait faite à une époque quelconque par la Russie de s'emparer d'aucune autre portion des territoires de S.M.I. le Sultan en Asie, fixés par le traité définitif de paix (cette phrase montre qu'on savait déjà, avant la réunion du Congrès, quel serait le traité définitif, l'Angleterre s'engage à s'unir à S.M.I. le Sultan pour la défense des territoires en question par la force d'armes. En revanche, S.M.I. le Sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires à être arrêtées plus tard par les deux Puissances, ayant trait à la bonne administration et à la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte que se trouvent sur les territoires en question, et afin de mettre l'Angleterre en mesure d'assurer les moyens nécessaires pour l'exécution de ses engagements, S.M.I. le Sultan consent en outre d'assigner l'île de Chypre pour être occupée et administrée par elle ».

L'île de Chypre était donc donnée à la Grande Bretagne à titre de gage. Celle-ci devait l'occuper et en avoir l'administration afin d'être à même de venir en aide à la Turquie, si la Russie gardait — ce qu'elle a, du reste, fait — le port de Batoum et les villes fortes de Kars et Ardahan, ou si elle tentait d'occuper une partie quelconque de l'Asie Mineure. Mais cet engagement de l'Angleterre était aussi lié à une promesse du Sultan d'introduire des réformes dans les provinces asiatiques de l'Empire Ottoman.

* * *

Ainsi préparé, le Congrès de la Paix put se réunir à Berlin le 1/13 juin 1878, sous la présidence du prince de Bismarck, chancelier de l'Empire d'Allemagne. Le but principal du Congrès était de reviser et modifier le Traité de San-Stéfano qui créait une Grande Bulgarie. Dès la séance du 17 juin, le marquis de

(1) Nous citons ce texte de la convention qui est une traduction littérale de l'anglais. Le mot anglais „any“ est traduit par „aucun“, alors qu'il aurait fallu dire „une quelconque“.

Salisbury, délégué de la Grande Bretagne, prononçait, en faisant représenter les dangers de ce traité, les paroles suivantes, vraiment prophétiques :

« D'autres dangers non moins importants sont à craindre. La race grecque qui habite de nombreux endroits de la nouvelle Bulgarie sera assujettie à une majorité slave avec laquelle ses relations ne sont guère amicales, et, comme j'ai déjà soumis à l'appréciation du Congrès, il est probable que la langue grecque disparaîtra et que la race sera absorbée. »

Le marquis de Salisbury parlait ici des Grecs de la Bulgarie et de la Roumélie Orientale. Ses appréhensions, malheureusement, n'étaient que trop justes. Quant à une issue de la Bulgarie sur la mer Egée, l'éminent homme d'Etat britannique émettait l'avis suivant qui, aujourd'hui aussi, n'est que trop vrai :

« En outre, l'admission au littoral de la mer Egée d'une nouvelle Puissance maritime ne pourrait être agréée sans un vif sentiment de regret par les puissances voisines de la Méditerranée. »

« Selon mon avis, on doit trouver un remède à ces résultats nuisibles dans une modification des articles sur lesquels Son Altesse (le prince de Bismarck) le président a appelé notre attention. Si la Bulgarie au lieu de s'étendre jusqu'à la mer Egée et au lac d'Ochrida était limitée vers le sud à la ligne des Balkans, ces dangers seraient beaucoup mitigés, même s'ils ne disparaissaient pas entièrement. »

C'est à la suite de cette opposition de l'Angleterre, soutenue par d'autres Puissances, que la Grande Bulgarie, rêvée par le général Ignatiev, dut être ramenée dans des limites plus raisonnables. Au sud des Balkans, le traité de Berlin créait une province autonome sous la souveraineté du Sultan, la Roumélie Orientale, dans laquelle des garanties étaient prévues pour les populations non-bulgares, les Grecs et les Turcs. Ces garanties n'ont pu résister à la boulimie bulgare. En 1885, sept ans après le traité de Berlin, la principauté de Belgrade, favorisée par une tolérance inexplicable des Grandes Puissances européennes, tolérance qui fut constatée, dans d'autres circonstances, en 1918, après la Grande Guerre I, et en 1946-47, après la guerre Mondiale II, put escamoter la Roumélie Orientale (Thrace du Nord). Cette province turque, comme nous l'allons voir, subit ainsi le sort que les Bulgares essayèrent d'infliger, de 1913 à 1918, et de 1941 à 1944, à la Macédoine et à la Thrace Occidentale, provinces grecques, qu'à deux reprises, ils réussirent à occuper sous la protection de leur alliée, l'Allemagne.

Quant à la Grèce, elle n'eut pas, à Berlin, l'avantage de voir ses revendications nationales être prises en considération. Malgré certaines promesses, la Grèce n'a pu siéger au Congrès. Ses délégués, Théodore Délyannis, ministre des Affaires étrangères et Alexandre Ranghabé, ministre à Berlin, furent seulement invités, à la séance du 17/29 juin, alors qu'on discutait

l'article 15 du traité de San Stéfano (Crète et provinces limitrophes de la Grèce), afin de formuler « les vœux et les appréciations » du gouvernement hellénique.

Théodore Délyannis donna lecture d'une longue « communication » dans laquelle la question grecque était exposée surtout sous son aspect pratique, à savoir du point de vue de l'intérêt de l'Europe, de la Grèce et de la Turquie même, sans y mêler les considérations sentimentales ou philosophiques qui trouvaient place dans les circulaires que le gouvernement hellénique adressait presque journallement aux Puissances depuis l'armistice russo-turc.

« Les vœux du gouvernement du Roi, disait le mémorandum grec, ne s'opposent ni aux intérêts de l'Europe ni à ceux de l'Etat voisin (la Turquie). Leur satisfaction serait l'accomplissement de la volonté ferme et tenace des populations de ces provinces et donnerait le calme et une existence tenable au royaume. »

Le Congrès ne se prononça pas à titre définitif sur la question grecque. Il adopta une résolution d'après laquelle il « invite la Sublime Porte à s'entendre avec la Grèce pour une rectification des frontières... »

L'article y relatif (Art. 24) du traité de Berlin, sans stipuler quelque chose de positif, prévoyait seulement que « dans le cas où la Sublime Porte et la Grèce ne parviendraient pas à s'entendre sur la rectification de frontières indiquée dans le 13e Protocole du Congrès de Berlin, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande Bretagne, l'Italie et la Russie se réservent d'offrir leur médiation aux deux parties pour faciliter les négociations ».

Celles-ci furent longues et laborieuses. Commencées à Prévéza, elles furent continuées à Constantinople sans aboutir à un résultat quelconque. Il fallut convoquer une Conférence spéciale des Grandes Puissances à Berlin (4/16 juin 1880), qui indiqua le tracé des nouvelles frontières gréco-turques, attribuant à la Grèce presque toute la Thessalie sans l'Olympe, et une étroite bande de territoire en Epire, serrée entre les montagnes, et le fleuve Arachtos, avec une seule petite ville, Arta.

Quant à la Crète, cette île tellement éprouvée par les insurrections successives, elle rentra au régime du règlement organique de 1868, avec les modifications qui seraient jugées équitables (Art. 23 du traité).

Les dispositions de cet article 23 sont restées lettre morte. D'où, à vingt ans de distance, nouvelles complications : insurrection en Crète (1896), guerre gréco-turque de 1897, troubles macédoniens, intervention des Puissances européennes sous forme d'un mandat austro-russe (programme de Muerzsteg, 1905) et les événements ultérieurs qui aboutirent à l'alliance des Etats balkaniques et à la guerre entre eux-ci et la Turquie.

XXVI

Le pangermanisme contre le panslavisme. — La question macédonienne. — La Bulgarie et la Serbie inféodées au pangermanisme.

Le traité de Berlin (13 juillet 1878) marquait le début d'une nouvelle période de l'histoire diplomatique du XIX^e siècle et de la question d'Orient elle-même. Jusqu'alors, la lutte d'influences dans le Proche-Orient était menée entre la Grande Bretagne et la Russie. Par deux fois, l'Angleterre avait fait la guerre pour sauver l'indépendance de l'Empire Ottoman, pour arrêter la descente du panslavisme vers la Méditerranée. Désormais c'est le pangermanisme qui se dresse contre le panslavisme. Une nouvelle constellation se lève sur l'horizon européen. Dans sa première apparition, elle ne compte que deux étoiles : l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. La première, depuis sa victoire contre la France de Napoléon III, en 1870-78, aspire à la domination de l'Europe. La seconde, selon l'expression du Kaiser, Guillaume III, n'est qu'un brillant second. L'Alliance des trois Empereurs (Dreikaiserbund), conclue en septembre 1872; au lendemain du traité de paix franco-allemand de Francfort (10 mai 1871), entre les empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche-Hongrie, ne put subsister après le traité de Berlin. En Russie, on était indigné contre l'attitude du prince de Bismarck, chancelier de l'Empire d'Allemagne (le second Reich), parce qu'il fit en sorte qu'aucune des clauses essentielles du traité de San-Stéfano ne fût admise dans le traité de Berlin et qu'au contraire, l'Autriche-Hongrie, qui n'avait participé du tout à la guerre contre la Turquie, obtint un mandat européen pour l'occupation et l'administration de Bosnie-Herzégovine, deux provinces turques habitées par des populations slaves, chrétiennes et musulmanes. Le prince Gortchakow, chancelier de l'Empire russe et M. Milintin, ministre de la guerre, ne cachaient pas leur haine contre l'Allemagne et leur désir d'une alliance franco-russe. Cette situation donna naissance à un rapprochement plus étroit entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. C'est ainsi que fut conclue l'alliance défensive austro-allemande du 7 octobre 1879, laquelle, par l'adhésion de l'Italie (1883) devint ensuite Triple Alliance qui, renouvelée de cinq à cinq ans, put vivre jusqu'à la guerre mondiale de 1914-18.

Dorénavant, la Russie devait rencontrer, en Orient, sur son chemin, l'Autriche-Hongrie, ou plutôt le germanisme. A Berlin, on ne se cachait plus. Dans la séance du Reichstag du 19 février 1878, Windhorst disait à Bismarck : « Mon opinion est qu'il s'agit dans cette question orientale de la grande question, si pleine de conséquences pour l'avenir : lequel des deux éléments, ou germanique ou slave doit dominer le monde ? » Le pangermanisme ne convenait pas mieux à Bismarck que le panslavisme n'était le fait de Gortchakow. Mais, comme le panslavisme s'était

imposé à la Russie contre le vœu de ses dirigeants, le pangermanisme sans être préconisé par Bismarck, mais prenant son œuvre pour base, devait s'imposer à l'Autriche et à l'Allemagne, mais dans une étroite alliance. (2).

Dès la fin de 1881, l'influence allemande est dominante à Constantinople. Lord Grauville, ministre des affaires étrangères britannique, disait à Herbert von Bismarck, conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Londres, fils du chancelier : « Mag Ihr Vater auch sagen, dass Deutschland nicht direkt an orientalischen Dingen interessiert sei, so ist doch zweifellos dass Deutschland jetzt den meisten Einfluss und das groesste Ansehen am Bosphorus hat » (Votre père a beau dire que l'Allemagne n'est pas directement intéressée aux affaires d'Orient; il est pourtant hors de doute que l'Allemagne a maintenant le plus d'influence et le plus grand prestige aux bords du Bosphore. — Herbert au prince de Bismarck. Londres 7 janvier 1882. Diplomatische Aktenstücke, t. IV, No. 274).

Tandis que l'influence allemande se fait admettre à Constantinople, d'où elle s'étendra sur l'Asie Mineure, l'Autriche-Hongrie, en possession de la Bosnie-Herzégovine, va élargir bientôt son champ d'action dans les Balkans. C'est Salonique qui est devant elle. Salonique, la capitale de la Macédoine, le débouché de l'Europe centrale sur l'Orient et sur la Méditerranée, le port où devait aboutir la Grande Bulgarie de San-Stéfano, est-ce que la Russie le laissera tomber avec la Macédoine elle-même au pouvoir de l'Autriche-Hongrie ?

A partir de 1878, la propagande autrichienne est partout en action dans les Balkans. Sans vouloir encore arracher les Bulgares au slavisme, elle essaie de diviser Bulgares, Roumains, Grecs de Macédoine. Elle suscite la question des Koutzovalaques, Valaques à conscience nationale grecque que réclament les propagandistes de Bucarest. Elle oppose les Grecs aux Bulgares, les Roumains aux Grecs, les Albanais du nord aux Monténégrins, les Serbes aux Bulgares, la Turquie à la Russie. Elle s'entend avec le Vatican pour combattre l'orthodoxie. (3).

D'autre part, malgré son échec de Berlin, la Russie ne désarme pas. Elle n'abandonne aucune de ses aspirations. Elle est prête à recommencer la lutte. C'est déjà la bataille pour la Macédoine. Le gouvernement du czar pousse les Bulgares en avant. C'est pour eux que s'exerce en Orient la nouvelle poussée du panslavisme, « ce panslavisme qui s'appelle aujourd'hui panbulgarisme ». (4) Ils élèvent des

(2) **Andler** : Le Prince de Bismarck (Paris, 1899) p. XI-XIII.

(3) Instructions autrichiennes à Athènes, 27 juillet 1880; rapport autrichien d'Athènes, 21 août et 18 décembre 1881. Cités par Ed. **Driault et Michel Lhéritier** : Histoire diplomatique de la Grèce, T. IV p. 159.

(4) **Cherbuliez Valbert** : Le rôle de la diplomatie dans la question grecque. **Revue des Deux Mondes**, septembre 1880 p. 221. V. aussi "Diplomatische Aktenstücke" T. III, No 712.

églises à eux dans des contrées tout à fait grecques. Ils tendent à enrôler, quelle que soit leur race, les populations de Macédoine. Ils massacrent des Grecs comme ils massacrent des musulmans. (5) Ce n'est pas seulement l'influence autrichienne (allemande) que la Russie tend à refouler, c'est tout ce qui n'est pas slave : Islam ou Hellénisme. La Macédoine peuplée de Grecs de Turcs et de Slaves, doit tomber sous l'influence de la Russie si elle ne devient pas une province de l'Autriche.

Quant à la Grèce, puisque l'Hellénisme est en danger, elle devra réagir. Elle est renseignée par le Patriarcat de Constantinople qui dénonce les menées du slavisme. Elle l'est par Coundouriotis, son ministre à Constantinople qui dénonce les visées du gouvernement de Vienne. Mais le jour vient où l'Autriche en quête d'alliances, essaie avec l'Angleterre, d'amener la Grèce à intervenir dans le problème macédonien.

XXVII

Le pangermanisme contre le panslavisme. — La question macédonienne. — La Bulgarie et la Serbie inféodées au pangermanisme.

Dès le mois d'octobre 1878, l'ambassadeur d'Autriche à Rome affectait de s'étonner, en parlant avec le ministre de Grèce, « que les Grecs de Macédoine ne donnent plus signe de vie, tandis que les Bulgares font tant de bruit pour obtenir l'annexion de ce pays. » Vers le même moment, à Vienne, le prince Ypsilanti, ministre de Grèce, s'entretenant avec le baron de Calice, plus tard ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Constantinople, lui annonce avoir reçu d'importantes dépêches : « Je suppose, reprend le baron, que cela concerne les mouvements insurrectionnels en Macédoine qui prennent assez de gravité pour causer une grande émotion en Grèce... Cette insurrection vous obligera sans doute à entrer dans une nouvelle voie ». (6)

Longtemps après, c'est le tour de Haymerlé, ministre des affaires étrangères austro-hongrois, de rendre Ypsilanti attentif : « Au lieu d'insister pour l'acquisition de Butrinto et Zagori (Epire), vous feriez beaucoup mieux de demander à la France et à l'Angleterre de soutenir vos intérêts nationaux dans l'organisation nouvelle des provinces non privilégiées de la Turquie... Vous avez à sauvegarder là des droits bien précieux pour l'avenir de l'hellénisme et bien menacés ».

Le cabinet de Vienne revient sur ce sujet chaque fois qu'il le peut, et il y met la plus grande insistance. Au mois de juillet 1880, toujours à propos des intrigues russes en Macédoine, Haymerlé va jusqu'à déclarer — c'est Ypsilanti qui en rend compte — « qu'il ne pouvait cesser d'attirer l'attention sur la nécessité que nous fassions ressortir les inconvénients que devait avoir pour l'Europe elle-même l'étouffement de la race grecque qu'on cherchait à amener par la nouvelle organisation de cette province ». Ypsilanti voyait nettement où l'Autriche voulait en venir : à une entente avec les Grecs pour combattre les Slaves.

Le gouvernement grec ne se laissa pas aller à des offres pareilles. Il remercia le cabinet autrichien de ses conseils bienveillants. Mais en même temps, il demandait des précisions. Il se découvrait lui-même, en parlant de Salonique et il insistait sur la délimitation territoriale de la Macédoine.

Peu après, les hommes d'Etat grecs remarquaient que l'Autriche battait en retraite. Elle se déroba au moment même où la Grèce, débarrassée de la question de Thessalie (1881), pouvait intervenir activement sur un autre terrain. Un changement complet venait d'intervenir dans la situation générale.

Bismarck regardait le nouvel antagonisme austro-russe comme contraire aux intérêts de l'Allemagne. Il ne voulait à aucun prix rompre avec la Russie dont il avait besoin. Il chercha une entente et, sous ses auspices, fut conclue l'entente à trois du 18 juin 1881, entre l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. L'article 2 de la nouvelle convention stipulait : « La Russie, d'accord avec l'Allemagne, déclare sa ferme résolution de respecter les intérêts qui découlent de la nouvelle position assurée à l'Autriche-Hongrie par le traité de Berlin. Les trois cours, désireuses d'éviter tout désaccord entre elles, s'engagent à tenir compte de leurs intérêts respectifs dans la Péninsule des Balkans. Elles promettent de plus que de nouvelles modifications dans le statu quo territorial de la Turquie d'Europe ne pourront s'accomplir qu'en vertu d'un commun accord entre elles ».

Dans un protocole annexe, les trois cours décident que l'Autriche pourra s'annexer la Bosnie et l'Herzégovine quand elle le jugera bon, que la Turquie ne devra pas occuper la Roumélie Orientale qui pourrait se réunir à la Bulgarie. Elles prennent en outre la résolution de détourner les Bulgares de toute agression contre les provinces voisines, notamment la Macédoine ».

Ainsi les Balkaniques sont dorénavant sous le contrôle des trois Empires et la Grande Bretagne toute seule ne pourra les en arracher. Dix jours après s'être mis d'accord avec le gouvernement russe, l'Autriche conclut une alliance avec le prince (plus tard roi) Milan Obrénovitch de Serbie. Le gouvernement

(5) Consulat britannique de Philippopoli au gouverneur général de la Roumélie Orientale, 16 mars 1880.

(6) Rapport grec de Vienne, 30 octobre 1878.

serbe s'oblige à ne se lier avec aucun Etat, si non avec l'aveu de l'Autriche. C'est le traité secret du 28 juin 1881, (7) signé à Belgrade, en vertu duquel la Serbie s'engageait à ne tolérer aucun mouvement politique, religieux ou autre dirigé contre l'Autriche-Hongrie, y compris la Bosnie, l'Herzégovine et le Sandjak de Novibazar. Par contre l'Autriche-Hongrie assumait l'engagement d'appuyer la dynastie des Oubrenovitch. (8) Mason Whiting Tyler (9) remarque que, par ce traité, la Serbie était transformée en protectorat autrichien. Et la Russie, qui avait versé des torrents de sang pour la libération des Slaves des Balkans, devait voir la Serbie inféodée au Germanisme, tout comme, bientôt, la Bulgarie !

Quel rôle était réservé à la Grèce dans ces combinaisons et que deviendrait l'hellénisme ?

« Je n'ai jamais bien compris, disait à Berlin l'ambassadeur de Russie à son collègue autrichien quel intérêt nous aurions, vous et nous, de laisser la Grèce s'étendre du côté de la terre ferme; vous à la faire avancer vers Salonique et à lui laisser absorber l'élément albanais, nous à la voir arriver aux confins de la Macédoine et s'y mettre aux prises avec l'élément slave. (10)

Ainsi la Grèce se voyait devant les Slaves des Balkans, dirigés par deux Puissances formidables. (11) Quelques mois plus tard, le « Times » annonçait l'absorption de la Grèce par l'Autriche ! La Grèce avait à soutenir la lutte contre le panslavisme, en même que contre le pangermanisme.

Chose curieuse pour la période dont nous parlons ici, c'est maintenant la Turquie, elle aussi se sentant menacée, qui se tourne vers Athènes. En novembre 1881, Saïd pacha, Grand Vezir de Turquie, fait à Coundouriotis, ministre de Grèce, certaines ouvertures. (12) Il propose d'écarter les « périls communs » qui menacent la Macédoine. Il renouvelle et précise ses allusions en février suivant. Le sultan, Abdul Hamid II, lui-même, intervient. (13)

Pour répondre à ces avances, pour inaugurer une politique d'entente avec la Turquie, Charilaos Tricoupis, avec son sens pratique des affaires, semblait beaucoup mieux désigné que Coumoundouros, l'hom-

me qui avait lutté pour l'annexion de la Thessalie. C'est ainsi que Tricoupis fut appelé au pouvoir dans le courant du mois de mars 1882.

Il inaugure, en effet, une politique d'entente directe avec la Turquie sur toutes les questions en suspens pour la solution desquelles les Grandes Puissances s'entremettaient sans arriver à un règlement, quelquesunes cherchant plutôt à les embrouiller davantage.

Pour qu'une entente durable, une alliance même, fût possible entre la Grèce et la Turquie, il fallait que le gouvernement d'Athènes admit, au moins momentanément, le maintien du statu quo en Orient, ou, comme l'on avait l'habitude de dire, l'intégrité de l'empire ottoman. Tricoupis se déclara prêt à l'admettre afin d'éviter un démembrement de la Turquie qui serait prématuré pour l'hellénisme, un partage auquel les Grandes Puissances seraient seules à prendre part. Ce plan d'entente fut, des deux côtés, poursuivi avec assiduité. A Athènes, Tefvik bey, ministre de Turquie (grand vizir en 1919-20), venait entretenir le gouvernement grec d'une visite, que le roi Georges des Hellènes devrait faire à Constantinople, et de la conclusion d'une alliance entre les deux Etats voisins. (14) A Constantinople, le grand vizir semblait tout heureux d'affirmer que son gouvernement n'avait conclu aucun accord avec les Grandes Puissances et qu'il n'en voyait pas l'utilité. (15)

Le ministre de Grèce à Constantinople croyait pouvoir déclarer que les ambassadeurs d'Allemagne, d'Autriche et d'Angleterre ne trouveraient que des avantages à une alliance gréco-turque contre le slavisme en particulier. (16)

Ce fut un plan assez beau qui ne put se réaliser que quarante-sept ans après, en 1930, par le pacte de neutralité et de non-agression, signé à Ankara entre Vénizélos et Ismet Inonu, et développé en une entente plus étroite (alliance défensive) par le traité d'Ankara du 14 septembre 1933, signé, encore à Ankara, par Ismet Inonu pour la Turquie, Panagis Tsaldaris et Démètre Maximos pour la Grèce.

Que d'événements n'ont troublé l'Orient pendant cette période de quarante-sept ans ! Aujourd'hui, cette politique d'entente étroite entre la Grèce et la Turquie se trouve épousée par la plus grande démocratie du monde. Quelle meilleure preuve de sa nécessité ?

N. Moschopoulos

(à suivre)

(7) Ce traité a été publié par A. F. Pribram dans : Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie 1879-1914, traduit à Paris 1923.

(8) V. aussi : Dusan A. Loutcharevitch : (Jugoslaviens Entstehung, p. 32.

(9) Mason Whiting Tyler : The European Powers and the Near East, 1879-1908 (Minneapolis), p. 124.

(10) Rapport autrichien de Berlin. 1er février 1881, cité par E. Driault et M. Lhéritier, op. cit. T. IV page 163.

(11) Rapport de M. de Mony, ministre de France à Athènes du 7 mai 1883.

(12) Rapport grec de Constantinople, 19 septembre 1881.

(13) Rapport grec de Constantinople, 4 et 16 février 1882. Rapport autrichien d'Athènes, 12 février 1882.

(14) Circulaire grecque du 10 octobre 1883 très secrète, citée par E. Driault et M. Lhéritier, op. cit. T. IV p. 184.

(15) Rapport grec de Constantinople, très secret, 31 octobre 1883.

(16) Rapport grec de Constantinople, très secret, 11 oct. 1883

Le Monde officiel et diplomatique

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE

A l'occasion de la nouvelle année une messe d'action de grâce fut chantée à la Cathédrale de Sts Constantin et Hélène au milieu d'une affluence énorme, et en présence des autorités diplomatiques et consulaires, du Président de la Communauté M. Th. Cozzika, et des membres du Conseil, de tous les Présidents des Associations, Corporations, etc.

L'Eglise richement pavoisée, pour la circonstance, aux couleurs Helléniques avait pris son aspect de fête.

S. Gr. Mgr. Harion, évêque de Babylone, entouré de tout le clergé de la Capitale officia tandis que le chœur chanta d'une façon émouvante le « Polychronion Royal ».

Au même moment la Philharmonique Hellénique jouait l'Hymne National accompagné du carillon des cloches de l'Eglise.

A l'issue de la cérémonie le Ministre de Grèce, S.E. M.G. Triantafyllidis, cria « Vive la Nation ! » « Vive le Roi ! »

* * *

Une réception suivit au Palais de la Légation Royale à Zamalek, où les membres de la colonie Hellénique et les amis de la Grèce étaient venus nombreux présenter leurs vœux au Ministre de Grèce et à Mme G. Triantafyllidis.



M. Th. Cozzika, président de la Communauté hellénique, prononçant son discours.

Durant la réception le Président de la Communauté Hellénique M. Th. Cozzika prononça une vibrante allocution dans laquelle, selon la tradition, il « venait prier le Ministre de Grèce de transmettre les vœux de la Colonie au Gouvernement Royal. Malheureusement — dit M. Cozzika — nos cœurs aujourd'hui sont pleins d'angoisse et d'amertume, car la



S.E. M. Georges Triantafyllidis, Ministre de Grèce, prononçant son discours.

Grèce continue seule, parmi toutes les Nations Unies, après la victoire alliée, de combattre héroïquement pour sa liberté et la liberté du monde.

Ce n'est pas simplement un vœu que je formule, mais l'intuition que notre Patrie sortira encore de cette lutte victorieuse et glorieuse, dans un monde qui vivra définitivement en paix. Ma pensée se tourne avec émotion vers les héros de Konitsa, lesquels en ce moment poursuivent les agresseurs, défendant la patrie Hellénique et la civilisation Européenne.

Tous nous vous prions, également, M. le Ministre, de transmettre à ces glorieux défenseurs du sol hellénique que toutes nos pensées les accompagnent. »

M. Cozzika termina en priant S.E. le Ministre de Grèce de transmettre au Souverain bien-aimé des Hellènes, le Grand Roi Paul 1er et au Gouvernement Royal leurs vœux et les sentiments d'indéfectible dévouement.

* * *

S.E. le Ministre de Grèce répondant à l'allocution du Président de la Communauté Hellénique prononça les mots suivants :-

« Tous les peuples entrent dans la nouvelle année avec angoisse. Le monde est divisé en deux camps et le gouffre entre ces deux camps augmente continuellement. La Grèce se bat pour son indépendance contre des bandes, qui armées et soutenues par certains de ses voisins déploient tous leurs efforts pour lui arracher ne fut-ce qu'une bande de son territoire. A leurs près de 450,000 réfugiés se meuvent vers les grandes villes demandant aide et assistance.

Malgré toutes ces souffrances, la jeunesse Hellène qui continue la lutte depuis sept ans fête la nou-

velle année au chant de « La Grèce ne mourra jamais ». Où trouvent-ils ces jeunes gens cette endurance d'âme, car au lieu de jouir de leur jeunesse, ils se battent continuellement sans penser à leur avenir.

Depuis des siècles, de Marathon à l'insurrection de 1821 et à l'épopée du Pinde, l'Hellène a envisagé toujours deux solutions « la liberté ou la mort ». Il n'y a que celui qui veut sauver sa vie qui perd courage, mais celui qui sait que la vie n'a pas de valeur sans la liberté, voit avec indifférence et en face, la mort.

Un peuple ayant de pareilles vertus est en droit d'attendre des renforts de l'étranger pour mener à juste fin la lutte entreprise. Et comme en 1821, le grand poète Byron et les autres philhellènes se sont émus de l'héroïsme d'une poignée d'Hellènes qui combattaient héroïquement, aujourd'hui encore l'attitude de la Grèce émeut profondément tout le monde civilisé.

Mais la Grèce n'a pas seulement besoin d'armes, mais aussi du secours pour ses nombreux réfugiés sans abri. Peu nombreux sont ceux qui peuvent imaginer les privations du peuple Hellène. Nous qui avons vécu l'occupation, malgré que quelques uns parmi nous étaient un peu plus favorisés, par les circonstances, nous nous sommes rendu compte par nous-mêmes, de ce, que signifie le mot malheur.

Je suis sûr que l'aide au peuple grec ne proviendra pas seulement de l'émotion que tous sentent par son attitude remarquable, mais par l'intérêt même de tous les pays libres. La Grèce constitue un rempart dont l'écroulement aurait des conséquences désastreuses immédiates pour tous les pays limitrophes. La terre aride de l'Hellade n'a jamais attiré l'attention des grands hommes politiques, que comme un relai vers les terres fertiles du Proche-Orient.

Sans que le côté critique de la situation nous échappe envisageons l'avenir avec courage, foi en Dieu, et confiance à notre armée. Accueillons nous aussi la nouvelle année comme nos enfants qui luttent sur nos frontières du nord avec optimisme et la conviction que « l'Hellade est immortelle ».

Vive la Nation ! Vive le Roi !

* * *

Durant cette réception une atmosphère patriotique intense régna : des poèmes exaltant les héros Hellènes furent récités et l'hymne National fut entonné en chœur par tous les assistants.

Mme Triantafyllidis comme toujours recevait les assistants avec cette grâce exquise qui a conquis tout les milieux du pays.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

A l'occasion du premier de l'An, S.E. M. Gilbert Arvengas, Ambassadeur de France en Egypte recevait à l'hôtel de l'Ambassade les membres de la Colonie Française du Caire venus lui faire leurs vœux traditionnels.

Interprétant les sentiments de la Communauté, M. Jean Maucorps, Président de la Colonie Française, exprima la gratitude profonde de ses concitoyens en-

vers S.E. l'Ambassadeur de France et Mme Arvengas.



S.E. M. Gilbert Arvengas, Ambassadeur de France, prononçant son allocution.

ALLOCUTION DE M. JEAN MAUCORPS Président de la Colonie Française

Monsieur l'Ambassadeur,

La Colonie Française du Caire m'a prié de vous exprimer, au début de cette nouvelle année, les vœux qu'elle forme pour vous, votre famille et le succès de votre mission diplomatique.

Lorsque, l'an dernier à pareille époque, nous nous trouvions réunis autour de vous, il était permis d'espérer que 1947 verrait s'apaiser graduellement les remous produits par la catastrophe la plus affreuse que le monde ait jamais connue. Hélas ! Il n'en a rien été, et la guerre sanglante a fait place à ce que nos amis d'outre-atlantique appellent « la guerre froide ». Sur la scène internationale, deux géants aux idéologies opposées se dressent face à face. Entre eux, la France et ses voisins d'Europe occidentale, épuisés par des années de guerre et d'occupation, craignent de devoir servir encore de champs de bataille à ces colosses dont ils ne peuvent plus songer à égaler la puissance.

Mais il faut espérer malgré tout. L'histoire montre que les longues périodes de paix ont souvent eu des débuts difficiles. D'autre part, malgré une situation financière incertaine, des grèves trop fréquentes et des pénuries de toutes sortes, notre pays se relève progressivement grâce aux splendides efforts de ses dirigeants et de son peuple. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les indices de la production industrielle et du commerce extérieur, les progrès effectués dans la reconstruction des usines détruites et le tour de force que constitue la remise en état du réseau ferroviaire dans un temps record. Enfin, nous devons nous garder d'oublier que, même en notre siècle de ci-

vilisation matérielle, les valeurs morales et intellectuelles restent les plus précieuses. Héritière d'un long passé de gloire et de raffinement, la France est riche en ces valeurs, et, dans ce domaine, malgré le long cortège de ses épreuves, elle garde sa place de choix.

Malgré vos lourdes responsabilités dans cette grande capitale égyptienne, vous avez toujours tenu, Monsieur l'Ambassadeur, à témoigner l'intérêt que vous portez à la Colonie Française en la faisant bénéficier de vos précieux conseils et en assistant personnellement aux manifestations qu'elle a organisées. Elle vous en est extrêmement reconnaissante. La Colonie m'a également prié d'exprimer sa respectueuse gratitude à Madame Arvengas qui, en groupant autour d'elle les dames françaises désireuses de travailler pour les victimes du choléra, leur a permis d'offrir à l'Egypte un témoignage de reconnaissance pour sa généreuse hospitalité.

En terminant, je vous prierai, Monsieur l'Ambassadeur, de bien vouloir transmettre à Sa Majesté le Roi Farouk Ier les vifs remerciements de la Colonie Française du Caire pour la bienveillance qu'il n'a jamais cessé de lui témoigner et ses vœux respectueux pour 1948.

* * *

L'Ambassadeur répondit par une allocution que nous publions ci-après in extenso, exprimant son espoir d'un relèvement continu de la France et rendant hommage à l'Egypte et à son Souverain.

ALLOCUTION DE M. GILBERT ARVENGAS

Ambassadeur de France en Egypte

Mesdames, Messieurs, mes chers compatriotes,

Je vous remercie vivement des vœux que, se faisant votre interprète, le Président de la Colonie Française, M. Maucorps, vient de m'adresser. Je suis heureux d'adresser mon salut le plus cordial ici en ce début d'année aux amis de la France qui, en se joignant à nous, nous donnent un nouveau témoignage de leur fidèle attachement.

De tout cœur, je dis à tous : « Bonne Année ». Je souhaite que cette nouvelle année soit abondante et que le succès de vos entreprises récompense brillamment vos efforts. Je tiens à vous redire que l'appui de l'Ambassade vous est toujours acquis dans toute la mesure du possible. Dans cette Ambassade de nombreux changements de personnes sont intervenus au cours de cette année et aujourd'hui même s'embarquent à Alexandrie le conseiller et Mme du Gardier qui laissent ici beaucoup de regrets et emportent tous nos vœux. Je suis assuré que vous trouverez toujours en M. Pons, le nouveau Consul de France, pour vous aider et résoudre les difficultés auxquelles vous avez à faire face, le meilleur et le plus amical des conseillers.

Conscients du privilège qui est le nôtre à vivre en ce pays ami d'Egypte, où tant de rigueurs nous sont épargnées, c'est à nos compatriotes de France que vont aujourd'hui nos vœux les plus fervents.

Tournant nos regards vers notre pays, nous nous interrogeons sur ce que lui réserve l'année où nous entrons. Interrogation anxieuse. Dans le grand tumulte de ce temps il est difficile de prévoir où va la France, où va le monde. Tout est à espérer, tout est à craindre. Autrefois, au début de ce siècle encore par exemple, la vie du monde obéissait à des lois politiques et économiques, à des usages assez précis.

La figure du monde apparaissait assez clairement avec des contours bien dessinés. Les événements qui se produisaient en un point du monde avaient une portée limitée. Les éléments qui entraient en jeu pour un calcul de prévision se pouvaient presque dénombrer. Alors que tout était plus stable et plus ordonné, il était plus aisé de prévoir. Maintenant telle est l'interdépendance des parties dans tout l'univers que rien ne s'y produit qui ne se prolonge à l'infini dans ses conséquences, telle est la multiplicité des éléments en jeu, des influences combinées des intérêts antagonistes, que notre esprit est impuissant à voir clair dans le monstrueux enchevêtrement.

Quand nous disons « bonne année », nous ne pouvons certes espérer que magiquement en abordant l'année nouvelle, les difficultés vont disparaître, les obstacles s'aplanir. Gardons-nous de ces flatteuses illusions que parfois nous inspirent nos égoïsmes — on n'aime guère s'assombrir en évoquant le malheur des autres — ne nous dissimulons pas les duretés de la vie en France qui nous imposent un devoir d'entraide. Oui, l'hiver est dur en France pour beaucoup. On y a froid, on y a faim, les nuits y sont longues, surtout quand les coupures de courant les allongent. Ainsi l'année s'engage dans la peine.

La France vient de surmonter une crise grave. Ce n'est pas sans anxiété que nous avons, ces temps derniers, observé les événements qui se précipitaient, le grand trouble d'un peuple encore cruellement meurtri, plongé dans l'incertitude et le désarroi, égaré par les propagandes, las des peines, avide de vivre, de revivre après la tourmente. Mais revivre après la tourmente. Mais la France a montré par sa réaction dans cette crise combien elle demeure vigoureuse et saine. Beaucoup qui avaient cédé à de redoutables égarements se sont ressaisis. D'autres crises surviendront peut-être encore au cours de l'année où nous entrons, mais nous pouvons avoir confiance qu'elles seront courageusement surmontées. En effet, il est clairement apparu que le français épris de justice sociale est aussi avide d'ordre. D'ailleurs l'injustice ne se confond-elle pas avec le désordre ?

Par de sévères réformes le Gouvernement français entreprend une tâche de redressement, de remise en équilibre. Il bénéficiera dans son effort de l'aide généreuse du plan Marshal.

Appauvrie certes, la France a conservé toute son ardente vitalité. Meurtrie par les contraintes de l'occupation, elle renaît dans la souffrance qui trempe sa volonté. Elle demeure hardiment tournée vers l'avenir. Dans la grande compétition du monde elle n'est pas une retardataire essoufflé. Elle va de l'avant. Elle est toujours mobile et diverse, alerte et vive, riche d'inspiration, avide de se renouveler, de communier avec l'univers.

Au milieu de la misère où, de même que toute l'Europe, la France demeure plongée, l'observateur admire, comme des fusées rayonnantes, le jaillissement de l'esprit inventif de ses savants, de ses artistes, de ses ressortissants. Je n'ignore pas ce qu'il peut y avoir de malséant dans une louange trop appuyée de son propre pays, mais je pense que, méditant en ce début d'année sur le destin de notre Patrie nous devons nous efforcer de voir clair et juste et de ne pas laisser tromper par des sombres apparences.

Mes chers compatriotes, dans les vœux que nous échangeons aujourd'hui, nous ne saurions oublier le pays qui nous accueille si généreusement et qui a

toujours été si cher à tous les français. Aussi serais-je heureux, selon le désir que votre Président m'a exprimé, de prier Sa Majesté le Roi de daigner agréer

les vœux que tous les français forment pour Sa Personne, ainsi que pour la prospérité de son noble pays.

CHEZ ALY OMAR SIRRY BEY

Le Lundi 19 Janvier, l'ancien Ministre d'Egypte à Athènes, S.E. Aly Omar Sirry Bey, offrit une réception en honneur du Général Jean Pétridis, Secrétaire-Général de la ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes, de passage en Egypte.

De nombreux membres de la Colonie Hellénique et d'éminentes personnalités honorèrent de leur présence cette belle manifestation d'amitié et de solidarité entre deux peuples amis.

L'après-midi se prolongea fort tard grâce à l'affabilité du maître de la maison, S.E. Aly Omar Sirry Bey, lequel secondé par Mlle Sirry Bey et par son fils faisait les honneurs avec cette extrême courtoisie et cette cordialité que tous connaissent et qui créent toujours une atmosphère inoubliable.



Mme Sésostris Sidarouss Pacha, Mme N. Pierrakos, le Général Pétridis, Mme Th. Cozzika et Lady O'Brien.

CHEZ SESOSTRIS SIDAROOUSS PACHA

S.E. Sésostris Sidarouss Pacha, ancien Ministre d'Egypte à Athènes et Madame Sidarouss Pacha, offrirent également une réception en honneur du Général Pétridis à laquelle assistèrent plusieurs membres du Corps Diplomatique et des personnalités éminentes de la capitale.

Toujours ravissante Mme Sidarouss Pacha allait d'un groupe à

l'autre mettant beaucoup d'entrain, et veillant à tous ses invités avec beaucoup de grâce.

On se quitta fort tard et à regret.

A LA LEGATION DE TURQUIE

Son Excellence, le Ministre de Turquie et Mme Ayasli ont offert le vendredi un cocktail-party au Palais de la Légation à Guizéh.

Des Princes, des Princesses, plusieurs personnalités du monde po-

litique et du corps diplomatique, ainsi que les membres des colonies turque et étrangères assistèrent à cette brillante réception durant laquelle S.E. le Ministre de Turquie et Mme Ayasli, aidés du personnel supérieur de la Légation, prodiguèrent à leurs invités mille délicates attentions ayant toujours un mot aimable pour chacun.

La réception se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret leurs hôtes en emportant un excellent souvenir.



MM. Nicolas Nahas, Stavro Stavrinou, Edgard Gallad Bey, S.E. Aly Omar Sirry Bey, le Général Pétridis, M. Th. Torucovassilis et N. Pierrakos.



S.E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha et S.E. le Ministre de Grèce portant des toasts pour LL.MM. le Roi Farouk et le Roi Paul. A côté d'eux le Général Pétridis et le Président de la Communauté Hellénique, M. Th. Cozzika.

Sous le signe de l'Amitié

Une Manifestation Gréco-Egyptienne

Le Samedi 31 Janvier, S.S. le Nabil Amr Ibrahim, Président du Comité Egypte-Grèce, offrit un déjeuner au Centre Hellénique du Caire en honneur du Général Jean Pétridis, Secrétaire Général de la Ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes, de passage au Caire. A ce déjeuner officiel furent conviés d'éminentes personnalités égyptiennes et les membres du Comité Egypte-Grèce.

S.S. le Nabil Amr Ibrahim, empêché par suite d'une indisposition d'assister à cette réunion, ce fut S.E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha, Chef du Cabinet Royal, qui présida le banquet, à l'issue duquel S.E. Fouad Abaza Pacha, prenant la parole salua en termes émouvants le Général Pétridis pour les efforts qu'il a déployés durant quinze ans comme Secrétaire-Général de la Ligue Gréco-Egyptienne.

Au milieu des applaudissements des assistants le Général Pétridis très ému se leva et prononça l'allocution ci-après :

DISCOURS DU GENERAL JEAN PETRIDIS

Excellence, Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de me trouver de nouveau parmi vous. La manifestation organisée aujourd'hui en mon honneur et en ma qualité de Secrétaire Général de la Ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes m'émeut profondément.

Je profite de l'occasion qui m'est ainsi offerte pour vous adresser un cordial salut de la part du Président de la Ligue Monsieur Antoine Bonachi et de son comité directeur, en vous priant d'accepter également mes plus vifs remerciements pour votre chaleureux accueil.

Quinze années se sont écoulées depuis ma pre-

mière visite en Egypte, durant laquelle les bases de la Ligue ont été posées grâce à l'initiative de l'infatigable ancien Ministre d'Egypte à Athènes Son Excellence Aly Omar Sirry Bey, et que je suis très heureux de voir parmi nous aujourd'hui.

Quelques mois après sous l'impulsion du Grand Roi Fouad Ier l'ancien Ministre de Grèce Monsieur Vassili Dendramis réussissait à créer au Caire le Comité Egypte-Grèce dont S.E. Mohamed Taher Pacha, fut élu Premier Président.

Ce dernier et les éminentes personnalités qui l'entouraient par leur infatigable effort resserrèrent les liens d'amitié séculaires qui unissent Egyptiens et Hellènes.

Je me rappelle également que lors d'un séjour de Son Excellence Taher Pacha à Athènes et au cours d'un déjeuner qui fut offert en son honneur, il prononça une allocution empreinte de la plus cordiale amitié et qui contenait cette phrase mémorable : « Rien ne sépare nos deux pays, la mer au contraire les unit. »

Une autre grande figure, le défunt Patriarche Mélétiou, dans une lettre publiée dans la revue patriarcale « Pantainos », en réponse à ma lettre tout en donnant ses bénédictions pour l'évolution heureuse du comité « Egypte-Grèce » exprimait son étonnement que cette Association n'ait pas été fondée plutôt, pour le bien commun de nos deux peuples unis depuis des millénaires. »

Vous me permettrez également de vous répéter ces mots de l'éminent président de l'Académie Arabe et ancien recteur de l'Université Fouad Ier, Son Excellence Loutfy El Sayed Pacha, durant une réception organisée en mon honneur par les professeurs et les étudiants de l'Université : « L'esprit hellène quant la Grèce fut asservie trouva refuge dans les pays Arabes dont il inspira les poètes et les écrivains ».

Les œuvres classiques de l'Hellade immortelle ont été ainsi sauvées en partie grâce aux traductions arabes et jusqu'aux œuvres d'Aristote traduites et commentées par l'éminent Président de l'Académie Arabe que l'on a surnommé avec bonheur l'Aristote Egyptien.

Mais toutes les déclarations que des personnalités éminentes prononcèrent de temps à autre s'effacent devant l'évolution rapide des événements qui se passent dans le monde entier et tout particulièrement dans le bassin oriental de la Méditerranée.

Quelques mois viennent de s'écouler depuis la visite que Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, ce sincère philhellène et Président du Comité Egypte-Grèce, nous fit à Athènes. En présence de S.E. Mahmoud Sabet Pacha, Ministre d'Egypte un programme pour un contact spirituel plus étroit fut tracé, en accord avec l'actif Ministre de Grèce M. G. Triantafyllidis dont on connaît la sincérité de vision au succès de cette réalisation.

L'échange de professeurs et d'étudiants entre les Universités des deux pays amis, en est le premier objectif.

Malheureusement les derniers événements, la maladie ici, la guerre là-bas, ont empêché, pour un certain laps de temps, l'exécution de ce projet. Cela n'empêche l'existence d'un contact spirituel et d'une solidarité à toute épreuve, facteur primordial pour l'avenir de nos deux peuples.

Pour nous la lutte épique commencée en 1940 continue sous un autre aspect mais dans le même but, par nos Alliés d'hier, autant que par nos ennemis.

C'est que pour que le Phœnix de la liberté renaisse de ses cendres, plus étincelant encore, pour le bien de toute l'humanité il faut encore beaucoup trop de sang grec. Ce sacrifice le peuple Hellène l'offre la tête haute. Nous sommes persuadés qu'en fin de compte la morale et la justice triompheront, sinon le destin sera commun pour tous non seulement dans le bassin oriental de la Méditerranée, mais même pour le monde entier.

Il est évident que les Etats pour pouvoir résister à l'évolution rapide des événements inattendus dont nous ne percevons que le commencement, n'ont pas besoin seulement de la conception de la Patrie, des mœurs, des coutumes, de religion, de gloire etc.,



Le Général Pétridis prononçant son discours. On remarque à côté de lui, S.E. le Ministre de Grèce, M. G. Triantafyllidis, S.E. Abdel Hadi Pacha, Chef du Cabinet Royal, S.E. Adly Andraos Bey, Directeur du Bureau Européen du Cabinet Royal et M. G. Mavrokéfalos, Consul Général de Grèce au Caire.

il faut qu'ils cultivent l'idée d'une autre patrie, de la « patrie stratégique » qui exige la solidarité de tous les états limitrophes, dans chaque lieu où surgit une menace commune.

C'est par ce sentiment que l'Etat Hellénique se trouve encore plus solidaire de l'Egypte et des autres nations arabes. Les frontières de ces pays, sans une solidarité stratégique à leurs limites naturelles sont inexistantes, et nous devons œuvrer dans un esprit sincère pour qu'aucun nuage ne vienne ombrager les relations de ces peuples dont l'union nous est chère.

C'est pour cet idéal que la ligue Gréco-Egyptienne d'Athènes et les ligues Gréco-Turque, Gréco-Syrienne, Gréco-Libanaise etc., posèrent à Athènes les bases d'une collaboration étroite commune.

Comme vous, nous appartenons à l'Orient et nous réclamons avec fierté de cette filiation. Nous voulons rester dignes de cette tradition en la maintenant par un scrupuleux respect de l'inspiration que nous pouvons tous y trouver spirituellement et matériellement.

Je ne veux pas vous retenir davantage, mais je me sens dans l'obligation de vous soumettre ces réflexions en toute sincérité, étant sûr que la Grèce sous l'égide du Roi Paul et d'un gouvernement solidaire avec tous les partis politiques du pays, couvrira à l'instar d'un bouclier la patrie stratégique commune qu'imposent les circonstances. Quand au malheur qui est très grand avec nos 500.000 réfugiés (malheur constaté lors de la visite que nous fîmes aux réfugiés musulmans avec S.E. Sésostri Sidarouss Pacha) les initiatives généreuses de S.M. la Reine Frédérique de Grèce que vous avez tous connue ici aidée et soutenue, il s'allégera graduellement sous l'impulsion de la sympathie active que témoignent pour son étendue tous les êtres au grand cœur qui énoiblissent l'Humanité, et où l'Egypte figure, Dieu Merci, au premier rang selon une tradition dont nous saluons tous la continuité avec la plus profonde gratitude.

Je ne saurai terminer ces quelques mots sans tourner notre pensée vers le Souverain de cette terre hospitalière, le Roi Farouk Ier, lequel continuant les traditions de la glorieuse dynastie du créateur de la nouvelle Egypte, Mohamed Aly et de son père Fouad Ier entoure toujours de sa haute sollicitude les efforts des deux comités.

Se levant ensuite, le Ministre de Grèce, M. G. Triantafyllidis prononça l'allocution ci-après :

**DISCOURS DE S.E. LE MINISTRE DE GRECE
M. GEORGES TRIANTAFYLLIDIS**

Après le discours que nous venons d'entendre et tout particulièrement les paroles vibrantes d'émotion de mon cher ami le Général Pétridis qui nous a apporté avec le salut de la Grèce un écho émouvant de la lutte qu'elle se voit obligée de poursuivre, il ne me reste que quelques mots à ajouter.

Je suis heureux, en faisant des yeux le tour de cette salle de constater qu'elle contient tant de personnages éminents de la capitale égyptienne amis de la Grèce. Mais je ne puis pas oublier les absents qui eux aussi nourrissent des sentiments amicaux envers notre pays qui n'appartiennent pas ou n'appartiennent plus à votre association.

C'est avec une profonde émotion que j'évoque le moment historique quant la jeunesse pieuse de l'Égypte a acclamé la Grèce dans l'enceinte sacrée de la Mosquée de l'Azhar.

Je garde également un souvenir ineffaçable de la première et hélas la dernière visite à la Légation Royale de Madame Charaoui Pacha. Elle avait tenu à m'exprimer personnellement son admiration pour les Hellènes malgré que le mal qui devait l'emporter dans quelques jours, minait déjà sa santé. A ses paroles de sympathie elle avait joint un geste d'aide généreuse destinée aux enfants nécessiteux d'une école grecque de cette ville qui avait subi des dégâts par des manifestants quelques jours auparavant.

Enfin je ne puis oublier un ami sincère qui serait à notre table aujourd'hui, Gémayel Pacha, si une mort prématurée ne l'avait pas enlevé à l'Égypte qu'il servait avec tant de dévouement et d'abnégation et à la Grèce qu'il aimait, comme les natures supérieures seules sont capables de le faire.

Je tiens enfin à ajouter certaines manifestations émouvantes de la part des gens du peuple, admirateurs anonymes de l'Hellade, qui dans leur simple langage plein de sincérité m'ont si souvent exprimé leurs sentiments de profonde admiration qu'ils éprouvent pour la Grèce, dès qu'ils apprenaient que j'en suis le représentant.

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de réaliser le programme de votre association, d'aider les deux peuples à mieux se connaître. Nous avons projeté pour 1958 des conférences, des visites réciproques d'étudiants, des échanges de professeurs, des émissions en Grec et inversement en langue arabe de nos stations radiophoniques, faisant connaître la vie intellectuelle, les progrès sociaux et matériels accomplis par nos deux pays. Espérons que l'année qui vient de commencer apportera avec elle la paix entre les peuples et l'apaisement des esprits, conditions indispensables pour un travail de coopération pacifique et de rapprochement entre deux nations qui ne cherchent qu'à développer les liens qui les unissent depuis tant de siècles.

En Grèce on ne pouvait pas prêter l'attention voulue à la réalisation de ce programme. Tous nos efforts sont dirigés vers cette lutte dont l'enjeu dépasse de beaucoup nos frontières. Il est difficile, sinon impossible de saisir dans toute son ampleur les sacrifices de ce peuple si durement éprouvé et de l'héroïsme toujours renouvelé de cette jeunesse infatigable

qui, suivant l'exemple de ses ancêtres, considère que la liberté est le bien le plus précieux sur terre.

Comme la statue qu'un Phidias de l'avenir érigera à cette génération de braves ne pourra jamais faire revivre par sa froide grandeur les souffrances et les sacrifices de ces héros, encore moins est-il possible par des mots d'en donner une image, ne fusse qu'approximative.

Messieurs, l'amitié et la gratitude que la Grèce nourrit envers l'Égypte hospitalière, alliée de la grande guerre, votre éminent Président et S.E. Sidarouss Pacha ont eu l'occasion de s'en rendre compte lors de leur visite récente à Athènes.

Dans votre pays si cher à nos cœurs depuis plus d'un siècle, plusieurs milliers de Grecs ont trouvé une seconde patrie. Leur ambition a toujours été de contribuer de toutes leurs forces aux efforts du peuple Égyptien vers le progrès et la prospérité. Ils constituent également un lien naturel qui s'ajoute à tant d'autres qui unissent déjà l'Égypte à la Grèce.

Ce n'est donc pas une simple formalité que je remplis mais j'exprime les sentiments de tous les Hellènes, ceux qui vivent sur la terre bénie de l'Égypte comme ceux qui luttent en Grèce pour leur existence et leur liberté, quand je lève mon verre et vous prie de vous joindre à moi pour boire à la santé de Sa Majesté le Roi Farouk Ier et à la prospérité et le bonheur du peuple Égyptien.

S.E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha se leva ensuite et porta un toast à la santé de S.M. le Roi Paul des Hellènes et à la prospérité du peuple héroïque de la Grèce.

Des applaudissements nourris et prolongés couvrirent le toast de S.E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha et ainsi se termina cette belle réunion de l'amitié et de la solidarité gréco-égyptienne.

A ce déjeuner nous avons remarqué parmi les assistants :

S.E. Ibrahim Abdel Hadi Pacha, chef du Cabinet Royal, S.E. Adly Andraos Bey, Directeur du Cabinet Européen de Sa Majesté, S.E. Hilmi Issa Pacha, S.E. Fouad Abaza Pacha, S.E. Ahmed Saddik Pacha, Abbas Sid Ahmed Pacha, S.E. Ahmed Abboud Pacha, S.E. Aly Emin Yéhia Pacha, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. Aly Omar Sirry Bey et S.E. Ismail Kamel Bey, Anciens Ministres d'Égypte à Athènes, S.E. Atta Afifi Bey, S.E. Ahmed Saddik Pacha, S.E. Waguih Rostom Bey, S.E. Ahmed Mamdouh Moursi Bey, Salah El Dine Fadel, Ahmed Galal El Dine Bey, Samy Aboul Fetouh, Ahmed Rassim Bey, Mohamed Salah El Dine Bey, Hassan Moharrem Bey, Mohamed Mahmoud Khalil Bey, Kamel Boulos Hanna Bey, S.E. le Ministre de Grèce, M. Georges Triantafyllidis, les députés Théodore Tourcovassilis et N. Constantinidis, M. Th. Cozzika, Président de la Communauté Hellénique, M. le juge G. Roilos, Président du Centre Hellénique, M. le Juge R. Pangalo, M. A. Caraggia, Président de la Communauté Hellénique de Zeitoun, M. Joseph Besso, Président de la Communauté des Israélites Hellènes, M. Eleufterios Mavrokéfalos, Consul Général de Grèce, M. Jean Moschopoulos, 1er Secrétaire de la Légation, M. D. Bitsios, 2e Secrétaire de la Légation Royale de Grèce, M. Tetenes, Vice-Consul de Grèce à Suez, M. Haig Nicholson, Directeur de l'Agence Reuter, M. N. Pierrakos, M. A. Raftopoulos, M. D. Dimopoulos, etc.

ECHOS ET NOUVELLES

ADIEU A JULES BORELY

Nous venons d'apprendre la mort de Jules Borély. Cette nouvelle affligera ceux qui l'on connu, ceux qui, comme nous, ont apprécié sa distinction et son talent d'écrivain et de peintre. Jules Borély resta longtemps au Maroc contrôleur des Beaux-Arts. Nous le vîmes en Egypte ensuite, et nous garderons longtemps le souvenir de cet homme discret, aimable, un peu déçu par le silence qu'on faisait autour de lui. Il portait son amertume dans la lassitude de sa voix. Mais il avait su retrouver au milieu de nous des amitiés.

Il collabora à la « Bourse Egyptienne » dont il assura quelque temps la chronique artistique. On lui a parfois reproché son indulgence. Sans doute refusait-il de contrarier l'éclosion de talents, la persévérance de bonnes volontés, et ne voulait-il pas infliger à de jeunes artistes le sort qu'on lui avait réservé.

Il avait plusieurs ouvrages sur la vie marocaine; l'œuvre du Maréchal Lyautey lui inspira un livre où s'étant permis quelques remarques qui n'étaient pas toujours élogieuses, quelques propos qu'on tint pour des indiscrétions, il reçut de l'entourage du Maréchal, des échos qui l'attristèrent profondément.

Aux premiers jours de la guerre et de la catastrophe, il était de retour en France, et depuis ce moment, nous ne l'avons plus revu.

L'INFLUENCE FRANÇAISE A ROME

De Suzanne Normand, dans les « Lettres Françaises », 20 Juin 1947 :

« En 1939, le lycée français de Rome — Lycée Chateaubriand — comptait environ 10 % d'élèves italiens. Aujourd'hui en 1947, le chiffre a triplé. Le lycée Chateaubriand où l'enseignement est donné en français, accueille les enfants de la colonie française et ceux des diplomates étrangers en poste à Rome. Pour ce qui est des Romains, rien ne les oblige à y inscrire leurs fils et leurs filles, qu'il serait normal d'envoyer dans les collèges italiens. Rien, sinon le respect qu'ils ont de la culture française et le désir de voir leurs enfants titulaires de diplômes français. Or, le fait est là. Fermé

en mai 1940, avant même la déclaration de guerre, sur ordre de Ciano, le directeur, M. de Montera, expulsé pour son antifascisme, le lycée Chateaubriand, en 44, est le premier établissement français dont le Général Juin proclame la réouverture. Presque tous les professeurs ont dû partir, il n'y a plus d'élèves, sauf les enfants des diplomates étrangers. On rouvre donc avec des moyens de fortune. Mais qu'importe ? Le geste a une portée symbolique. Il signifie le retour à la liberté intellectuelle, et l'effacement de pénibles discordes. Bientôt on rappellera M. de Montera, le cadre de professeurs se reconstituera — hommes et femmes, ils sont aujourd'hui au nombre d'environ 25. C'est alors que peu à peu les élèves italiens reparaissent. Aujourd'hui ils comptent pour un tiers du chiffre total : fils d'avocats, de médecins, d'intellectuels pour lesquels le rayonnement français n'a jamais été en faillite, alors même qu'on tentait de le discréditer. Car le snobisme ici n'est pas en cause. C'est une tendresse qui vient de loin, et que ni l'attitude injuste, ou volontiers agressive de la presse, ni les rancœurs politiques ne sauraient entamer.

On n'en est que plus à l'aise pour déplorer, une fois encore, la façon dont la France se laisse aimer, sans rien tenter pour entretenir ou fortifier cet amour. Ici, comme ailleurs, comme partout, elle joue sur le velours. Les chemins sont tracés. Elle n'a pour ainsi dire pas d'effort à faire. Elle n'a qu'à montrer un peu de bonne volonté, de compréhension, de rapidité dans les réactions. De générosité financière, surtout. Mais il semble bien que la négligence, la parcimonie, sont seules à répondre à cet élan d'un peuple qui, au milieu de ses rancunes, a su garder à l'esprit français sa ferveur.

Ainsi répond-elle également à l'effort de nos compatriotes qui la représentent à l'étranger et qui sollicitent d'elle d'être soutenus, matériellement ».

PIERRE LOTI AU JARDIN DE GETHSEMANI

On se demande s'il faut avoir grande confiance dans le récit que fait René Boylesve (« Mercure de

France », 1er septembre 1947, pp. 11-12) de la visite de Loti au jardin de Gethsémani. René Boylesve le tenait de Louis Bertrand, lequel le tenait d'un certain M. Popp, consul de France à Jérusalem, lequel le tenait sans doute simplement de ses « cavas »... Voici ce récit :

« ...Loti avait, paraît-il, convoqué Jésus-Christ à se manifester à lui à Jérusalem. Arrivé dans la ville sainte, Loti se prépara à aller au devant de Jésus au Jardin de Gethsémani. Pour cela, il demanda au consul des « gardes », qu'il nomme même dans son livre des « janissaires », et qui n'étaient en réalité que de pauvres cavas ou commissionnaires armés qui font les courses du consulat.

Arrivé au Jardin de Gethsémani, Loti laissa ses gardes et s'avança seul, sans toutefois s'éloigner trop de leurs yeux. Il peint ce jardin comme un lieu désert et impressionnant par sa vétusté et sa désolation : c'est un jardin de curé, dont les murs sont ornés d'un chemin de croix de chez Bouasse-Lebel; il y a des pots de fleurs, etc. — Dans ce lieu, Loti se mit à invoquer Jésus, mentalement d'abord, par la prière, et en se mettant à genoux. Jésus ne se manifestait pas. Loti se souvint des coutumes orientales, et, pour attirer la Divinité, il commença à s'agiter, puis à tourner en rond sur lui-même. Point de Jésus ! Enfin, il imita les usages des derviches et se prit à crier, à hurler, et il tira son sabre d'officier de marine, tout en toussant, en criant, en sommant la Divinité de paraître. Tant et si bien que les cavas, demeurés en arrière, et le croyant atteint de démence soudaine et dangereuse, le couchèrent en joue. Loti s'en aperçut, et le sentiment du danger le rappelant à lui-même, il mit son sabre au fourreau et rentra chez lui bourgeoisement, mais déçu. Et il écrivit un livre pour faire part au monde de sa déception religieuse ».

ALBERT ADES CÉLÈBRE A PARIS

En novembre dernier, s'est ouverte, Rue Bonaparte à Paris, une exposition de souvenirs d'Albert Adès. Il était avec Josipovici, l'auteur du célèbre ouvrage « Goha le Simple » qui enthousiasma tant Octave Mirbeau, ce grand découvreur d'écrivains. Adès, Josipovici, Cosséry, noms d'écrivains égyptiens de langue française, célèbres

aujourd'hui sur les bords de la Seine, à l'instar d'Elia Finbert dont la renommée continue à grandir.

OU LE TRAVAIL SEMBLE ETRE LA LIBERTE !

G. Duhamel raconte ce qui suit dans son petit ouvrage : « Consultation aux pays d'Islam » :

« Pendant ce dernier voyage au Maroc, j'ai visité des écoles du Zéroun, région montagneuse située au nord de Meknès. J'étais conduit par M. Gabriel Gousset, le jeune et ardent inspecteur de l'enseignement primaire dans cette région. Nous pourrions nous demander ce que donnent sur ces foules rustiques nos méthodes pédagogiques. Le résultat dépasse toutes les espérances. Et les enfants sont si fiers de leurs premiers succès que, pour les récompenser, on leur a, l'autre année, offert un mois d'école de plus, avant les grandes vacances. Ils s'en sont beaucoup réjouis ».

CONFERENCES SUR LA GRECE EN FRANCE.

La Société des Etudes Occitaniennes siègeant à Toulouse, dont le but est l'étude de la parenté spirituelle de cette région de la France avec les pays de la Méditerranée, et en particulier les liens intellectuels avec notre pays a inauguré dans ce but des causeries radiophoniques sur la Grèce moderne qui sont émises une fois par mois par les postes de Toulouse et de Montpellier. Trois causeries ont déjà été données sur la vie de la Grèce moderne. A la tête de ce mouvement sont M. Cambrou professeur de dialecte et de littérature de la France Méridionale à l'Université de Montpellier et M. Carrière.

IN MEMORIAM

El Gemayel Pacha n'est plus. Une tristesse infinie s'empare de notre âme qui, interdite, semble accuser un temps d'arrêt, se refusant à croire que cet homme à l'activité inlassable qui, tout à l'heure encore, était débordant de vie, s'est éteint subitement laissant ses nombreux amis dans le désarroi.

El Gemayel Pacha n'est plus. Son exquise courtoisie, sa modes-

tie sans fin, cet attachant sourire qui ne le quittait jamais quels que fussent les événements, c'était sans doute tout cela qui faisait son charme, plus peut-être que sa vaste culture ou son action incessante, toujours bénéfique, sur l'échiquier de la politique.



A. Gemayel Pacha

S'il y a un homme qui sera longtemps et profondément regretté, c'est bien lui : Le Liban pleure en lui un de ses meilleurs enfants; l'Egypte un de ses plus fidèles serviteurs; la Grèce un de ses plus fervents amis. Humaniste, il n'avait pas de meilleure dilection que l'humanisme grec qui a su si bien magnifier le culte de la beauté et de la vérité.

Et quelle affliction de devoir dire que cet excellent ami du bien n'est plus. A vouloir emprunter le langage des Tragiques, ne serait-on pas tenté de dire : Ah, que les dieux sont cruels ! Mais si les dieux nous ont privés de son gracieux commerce, son souvenir n'en restera pas moins vivant parmi nous, car l'homme — même absent — vit toujours par son cœur, par son œuvre, la mort n'ayant pas de prise sur l'esprit.

La première affectée par sa perte, la famille journalistique, qui sent combien il lui sera difficile de combler le vide qu'il laisse après lui, s'inclinant pieusement sur sa tombe, y dépose une fleur arrosée de ses larmes.

PAUL GNEUTOS, POETE-LAUREAT

Les nombreux amis du poète alexandrin Paul Gneutos ont appris avec joie que l'Académie d'Athènes vient de lui décerner un de ses prix littéraires, en témoignage d'estime pour toute une vie consacrée à l'art et à la poésie.

Rarement récompense fut aussi méritée. Paul Gneutos, loin du bruit et de la foule, s'était voué corps et âme à la poésie et à la culture de beaux sentiments, — chose plutôt rare à notre époque.

Nous profiterons de cet heureux événement pour reproduire ici un article que l'écrivain Patrice Alvère avait publié dans « Le Journal d'Alexandrie » en date du 7 Janvier 1947, — une année exactement avant que le prix en question fût décerné. Cet article fut ensuite traduit par notre confrère hellène « Anatolé » (16 Février 1947) et l'on peut dire qu'il a ainsi constitué la première consécration publique dont le prix actuel n'est, espérons-le, qu'une étape dans la vie officielle du poète, et non un terme final.

N.d.I.R.

Il est de bon ton de citer souvent, dans la conversation, le nom de certains écrivains célèbres de l'étranger qui, comme Goethe, Voltaire, Anatole France, Bernard Shaw, etc. ont gardé intacte, jusque dans l'extrême vieillesse, leur faculté créatrice. Or, on oublie que des écrivains d'ici (pas de la même envergure, bien entendu, mais le mérite, au point de vue activité d'esprit, est identique), ont montré les mêmes qualités de ténacité et de continuité dans l'effort intellectuel.

C'est à propos du poète grec Paul Gneutos (prononcez : Ghneftos) que nous eûmes l'occasion de faire cette remarque. Cet écrivain, dont la silhouette si pittoresque — barbe blanche et mante noir — est bien connue à Alexandrie, vient de publier un nouveau recueil intitulé : « Xéni Lyra » (Lyre étrangère). C'est une collection de traductions en vers, comprenant des

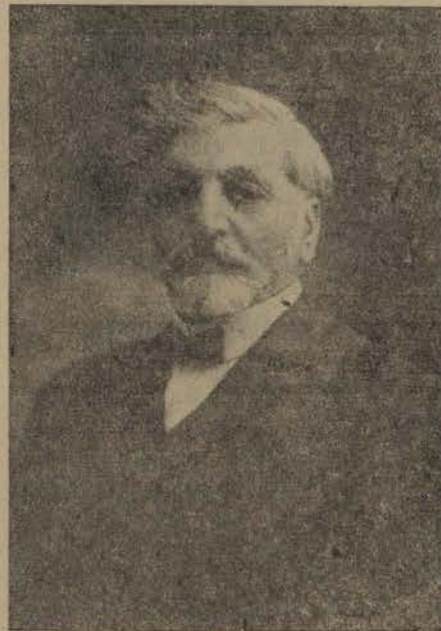
textes de Goethe, Uhland, Henri Heine, Nietzsche, de Hérédia, Sully Prudhomme et Jean Moréas. On le voit, le choix est aussi heureux que varié, et les traductions aussi bonnes que possible, car si, comme on le dit, la poésie est intraduisible, peut être qu'un poète seul pourrait quand même traduire convenablement un autre poète. Et c'est ici le cas.

Paul Gneutos est excellent dans la traduction en vers. Un de ses meilleurs ouvrages est certainement l'« Eléonora » de Burger, qui, aux yeux des connaisseurs, est considéré comme la plus parfaite traduction grecque qui ait été faite de cet ouvrage. Nous pourrions aussi citer sa traduction d'Omar Khayyam, mais là, tant qu'on ne possède pas la langue originale du texte, on ne peut jamais parler de traduction parfaite, si réussie soit-elle au point de vue littéraire.

Donnons ici la liste complète des œuvres de notre poète : en 1913, l'« Eléonora » de Burger, dont nous avons parlé et qui eut deux éditions épuisées. En 1918, traduction de 103 quatrains d'Omar Khayyam. En 1925, un recueil de poèmes actuellement épuisé : « Mavra roda » (les roses noires). En 1926, « Chansons populaires de Rhodes », très appréciées par les amateurs de folklores. En 1930, « Espérina » (les Vespérales). En 1936, « Mystikai Leitourgiai » (Liturgies secrètes). Et, enfin, « Xéni Lyra », qui vient de paraître et qui nous a fourni l'occasion de parler de cet auteur à l'ardeur encore juvénile. Il annonce, d'ailleurs, pour bientôt, un nouvel ouvrage, qui s'intitulera : « Sterni dromi » (les dernières routes).

Quand on pense que cet écrivain a largement dépassé les quatre-vingts ans, on ne peut que s'incliner devant une telle persévérance. Il a souvent, trop souvent, négligé le côté matériel de la vie (s'il l'avait voulu, il aurait pu, comme tant d'autres médecins, être aujourd'hui à la tête d'une véritable fortune), pour s'adonner surtout à l'Art. Et à l'âge où d'autres ne connaissent plus que le désenchantement et la fatigue, ses doigts nouveaux, au lieu de ne s'adonner désormais qu'au jeu lent et interminable du « comboloï » (ce chapelet des oisifs), continuent encore à pincer, souvent avec le talent de leur jeunesse, les cordes d'une lyre qui s'obstine à ne pas se rouiller.

Une telle vie, toute dédiée à l'Art, mériterait de recevoir une consécration officielle. L'Académie d'Athènes a parfois compté parmi ses membres, des personnalités qui avaient écrit bien moins que Gneutos, tant au point de vue qualité que quantité. Outre ses dons de poète, il se double, comme nous l'avons dit, d'un interprète de la pensée occidentale, surtout allemande, et cela d'une manière tout à fait remarquable et qui ne se discute pas. Pourquoi ses amis ne proposeraient ils pas sa nomination à cette vénérable Institution, et pourquoi lui-même, ainsi appuyé et encouragé, n'y poserait-il pas sa candidature ?



Le Dr. Paul Gneutos

C'est la grâce que nous souhaitons à cet infatigable travailleur des lettres, dont le nom ne dépasserait certes pas l'illustre Compagnie qui siège dans la ville d'Athènes.

Patrice Alvère

**STAVRO STAVRINOS
LAUREAT DE L'ACADEMIE
D'ATHENES**

L'Académie d'Athènes dans sa séance solennelle du 30 Décembre, attribua à notre directeur, M. Stavro Stavrinos, son grand prix pour avoir pendant près d'un quart de siècle, avec sa revue « La Semaine Egyptienne », contribué à faire connaître à l'Etranger les auteurs néo-grecs ainsi que toute expression d'art hellénique.

Cet honneur et cette récompense morale s'adresse également à notre revue ainsi qu'à tous ses collaborateurs.

EXPOSITION PAPAGEORGES A L'ATELIER

Un tableau de l'exposition Papageorges, le dernier que le peintre ait exécuté, dispense de parler des autres. Dans cette figure de négresse sur fond rouge les qualités que montre le reste de l'ensemble présenté se voient résumées en toute intensité. Ce que Papageorges risque çà et là, il l'affirme dans cette œuvre : ses couleurs sont toujours belles, leurs rapports justes et chantants; mais ils sont souvent prévus, sagement mesurés, traditionnellement conçus. Dans cette figure, nulle trace de cette prudente réserve. Les tons réduits à deux rapports essentiels chantent leur surprise d'accorder leurs notes hautes sans s'atténuer les uns les autres. La facture même du peintre se ressent de la violence de son parti-pris : sans trahir le moindre laisser-aller elle contribue par sa franchise et sa nette décision à marquer fortement l'accent de l'œuvre.

Si ce tableau est une fête des yeux la réussite qu'il constitue n'est pas seulement du domaine de la plastique pure. On ne se dit pas que l'effet serait le même si ces surfaces clorées se rangeaient, sans rien représenter, les une près des autres. On y ressent aussi la présence d'un état d'âme, d'une sorte de stupeur angoissée.

On devinait depuis longtemps chez Papageorges l'envie d'abandonner le freinant souci du détail et de se porter à ces extrémités. Le seul fait qu'elles soient à la mode retenait, me semble-t-il, sur la voie de l'audace ce peintre scrupuleux.

Que Papageorges présente à Paris vingt toiles de la même veine et de cette qualité et nous le verrons admis sans discussion au milieu du groupe des jeunes peintres dignes de retenir l'attention des amateurs d'art soucieux de découvrir d'authentiques talents.

E. Mériel

JACQUELINE GUINAND

Un vaste appartement aux tonalités adoucies par un savant clair-obscur. La présence d'un pékinois qui appelle la tendresse humaine. La présentation d'une cinquantaine de toiles qui se révèlent, toutes, filles de la même inspiration. Et c'est la première prise de contact avec Jacqueline Guinand.

Il y a, dans sa peinture, beaucoup de qualités. Voici des fleurs,



Deux toiles de Mlle Jacqueline Guinand très remarquées à son exposition.

des marines, des paysages et d'adorables tableautins, des intérieurs qui ont un charme prenant.

Naturellement, ce n'est pas la façon dont ces choses nous sont offertes qui m'intéresse mais bien la manière dont elles se sont présentées à Jacqueline Guinand. Je laisse la technique aux critiques de métier. Ils diront, mieux que je ne puis le faire, la valeur de ces natures mortes où choux ou pommes captent et renvoient la lumière avec cet harmonie tranquille.

Ils diront pourquoi ces fleurs pleines de sève ont une mise en page parfaite et pour quelle rai-

son le village, près de Suez, présente des palmiers traités avec un tel bonheur alors que l'eau, au premier plan, ne donne aucune sensation d'élément liquide.

Ce ne sont donc pas les lacunes et les réussites qui m'absorbent mais bien la manière dont l'artiste s'est imprégnée de son sujet.

Jacqueline Guinand appartient certainement à une phalange privilégiée car elle ouvre, devant chaque fleur un regard ébloui, elle possède encore assez de fraîcheur pour traduire sans pose, ce qu'elle ressent. Nul maniérisme, aucun tapage à l'œil. Cette simplicité de bon

aloi est son plus bel ornement.

Et pour cela je ne souhaite pas que l'exposition de Jacqueline Guinand remporte un gros succès.

Aux jeunes talents, la célébrité tapageuse est parfois aussi pernicieuse qu'un soleil trop généreux pour une plante naissante.

Formons donc des vœux pour que Jacqueline Guinand conserve son bel équilibre et préfère une recherche dans la solitude à la stagnation dans la facilité tapageuse des carrefours.

Orlova

Chronique des Livres

GEORGES SOREL : « Lettres à Paul Delesalle » (Bernard Grasset, Paris).

Ces lettres, qui par l'effet, d'un heureux hasard, paraissent en librairie pour le centenaire de la naissance de Georges Sorel, contribueront peut-être à détruire une légende absurde et tenace qui veut que ce grand penseur socialiste ait été le théoricien de la violence fasciste. La plupart datent des deux dernières années de la première guerre mondiale et de l'immédiat après-guerre.

Les événements de l'époque qui devaient avoir une influence si grande sur l'avenir du monde, sont commentés par Sorel dans les lettres qu'il adresse à cette époque à Paul Delesalle, un de ses plus intimes amis. L'amitié qui le lie à Georges Sorel jusqu'à la mort de ce dernier, constitue peut-être la meilleure preuve de l'incompréhension dont fut victime — dont est bien souvent encore victime le moraliste des « Réflexions sur la violence ».

FERNAND GREGH : « L'âge d'or » (Editions Bernard Grasset, Paris).

Fernand Gregh qui fut mêlé de près à la vie littéraire et parisienne d'un demi-siècle a entrepris de conter en 3 étapes ses souvenirs. Le livre que voici va de l'enfance à l'an 1903. L'évocation de cette période suffit à justifier le titre. Il l'est aussi par le contenu et l'atmosphère qu'il recrée. C'est le miroir d'une société vue par un homme aimant la vie intensément et sensible à tous les plaisirs de l'esprit et de l'Amitié. Une surprenante fraîcheur de mémoire, qui est autant don de la nature que réceptivité d'un cœur, ouvert à toutes les finesses, imprime à ces pages une sève heureuse et une animation, qui situent lucidement la couleur du Temps auquel elles appartiennent. En parlant surtout des autres, tout au long de cette chronique qui contient certains portraits éblouissants d'intuition et de sincérité, tels ceux de Marcel Proust, d'Anna de Noailles, de France, de Hérédia, etc. Fernand Gregh porte aussi témoignage qu'en lui l'homme tout court égale le poète.

ROGER VERCEL : « Aurore Boréale » (Albin Michel, Paris).

Une partie de ce drame se place au Pôle Nord où l'ingénieur Brohal tait sa découverte de l'Archipel Fertray pour en faire attribuer le seul mérite à son chef. En ce sens le personnage est cornélien. Mais tous les héros de Roger Vercel, appelés à un moment ou à un autre, à se dépasser en face d'un conflit, ont en eux la matière qui les élève au dessus du troupeau. Telle est l'épouse de Fertray, ou Monique de Tilly qui sera un jour sa bru, et jusqu'à Nuk l'Esquimeau, dont le dévouement primitif envers son maître a aussi son aspect de grandeur. Autour de ces êtres fortement campés, gravitent Jacques Fertray, fils de l'explorateur, et Suzanne Brohal, tout instant et séduction. Le type de femme chanté par Baudelaire, défini avec relief par Marc Chadourne, et dont Roger Vercel a souligné le rôle fatal, avec un art consommé, dans ce livre qu'elle emplit de son passage ou de sa présence. Car ce très beau récit fait dans une langue dépouillée et pure est un roman d'amour dans la meilleure tradition française, et son accent viril et haut ne fait que mieux ressortir l'acuité psychologique qui est la condition première de sa transposition sur le réel.

DANIELLE ROLAND : « Fanny Maillot » (Editions Bernard Grasset, Paris).

Une vieille fille se consomme à attendre l'amour. Mais dans sa destinée il n'y a point d'homme pour la remarquer et la libérer de ses rêves. Ce livre est donc fait de la somme de ses aspirations, mais contrairement aux biographies du même genre, il ne comprend aucune malversation à l'égard d'autrui. Car Fanny Maillot est toujours sacrifiée à sa mère, à sa sœur, au fils de l'homme qu'elle aimât adolescente. Traversé de personnages falots, mis en échec par la vie, le roman de Mme Roland a un accent de vérité, qui humanise le mérite qu'il y avait à être tenté par un thème aussi limité. Non sans finesse, d'ailleurs — ou cruauté ? — ce livre est dédié « A toutes les vieilles filles » !

FERREIRA DE CASTRO : « Terre froide » (Editions Bernard Grasset, Paris).

Ecrivain inquiet de l'homme et qu'aimante le pathétique des chagrins et des rêves non exprimés, le Portugais Ferreira de Castro, que Blaise Cendrars a déjà fait connaître par un précédent ouvrage, apporte dans ce récit robuste et habile, le climat d'un chaud talent mis au service de grands dons psychologiques. L'adaptation française de Mme Louise Delapierre est d'un fini qui conserve à l'écriture son pouvoir évocateur, avec la tension de l'atmosphère matérielle et morale où se roman puise son intégrité.

A Shual

D.P.G. VERDE : « Volonté », Le Caire.

Un fascicule de format agréable vient de sortir des presses Schindler : « Volonté », par D.P.G. Verde.

La présentation de cette première œuvre est sobre et témoigne d'une intention : le titre, de couleur rouge, emplit, seul, la couverture avec ses sept caractères symboliques disposés en marche ascen-

dante alors que le nom de l'auteur, minuscule, se lit en noir dans un coin.



D.P.G. Verde

L'avant-propos est de même veine : Verde se place en deçà des devanciers qu'il a compulsés, il se défend d'avoir écrit une œuvre personnelle et par son effacement il gagne notre sympathie.

Examinons maintenant ce qu'il propose à notre curiosité. L'ouvrage, divisé en quatre livres qui sont, à proprement parler, des chapitres, relate en termes simples, brefs, à la portée de chacun, les éléments susceptibles de nous donner plus d'assurance, plus de maîtrise et de volonté.

Il faut savoir gré à Verde d'avertir le lecteur, dès la seconde page qu'il n'offre pas une thérapeutique mais des conseils pour ceux qui sont, corporellement, sains.

Depuis une vingtaine d'années, la littérature s'est enrichie de bons livres dans le domaine de la psychologie et de la science plus ou moins occulte ou ésotérique. Verde a certainement parcouru cette série d'ouvrages et retenu les éléments propres à éveiller les endormis.

Je ne veux le suivre quand il aborde la question des exercices respiratoires pour affirmer :

— Donc on pourra suivre très facilement une culture respiratoire personnelle sans demander aucune aide extérieure... Et les exercices qu'il préconise constituent précisément un danger si on les aborde sans guide expérimenté.

Et si je ne suis pas d'accord avec lui dans sa façon d'apprécier « l'argent et le travail » (au fond il n'a pas exprimé sa vraie pensée car je le sais capable de travailler d'une façon complètement désintéressée) je ne puis qu'encourager Verde dans sa voie qui est d'accrocher celui qui erre, d'éveiller ceux qui, plongés dans le sommeil inconscient, sont susceptibles, après la lecture de « Volonté », d'orienter leur recherche vers le meilleur.

Orlova

Premier Concert Symphonique pour la Jeunesse

Le premier Concert Symphonique pour la Jeunesse a été un événement pour petits et grands. Nous, les vieux, nous nous sommes sentis jeunes et nous nous sommes laissés emporter par l'enthousiasme général alors que les enfants, avec une attention et une concentration bien au-delà de leur âge, suivaient les explications, écoutaient et regardaient les démonstrations, jugeaient, critiquaient puisqu'ils avaient été invités à le faire, et s'abandonnaient enfin à la joie irrésistible des rythmes de danse. A la sortie on ne voyait que visages heureux, souriants et je suis sûre que bien des critiques juvéniles auront de la peine à dire qu'est-ce qu'ils ont le mieux aimé, et pourquoi.

Le concert était particulièrement bien réussi du point de vue éducatif. L'enfant a de la peine à dissocier les sensations diverses et reçoit une impression beaucoup plus profonde si on fait appel à ses différents sens simultanément. Musique, gestes et costumes combinés l'introduisent sous tous les aspects dans une certaine époque de l'histoire, de la civilisation et à l'avenir, en jouant les menuets ou les Laendler de Mozart, il en aura une image plastique et les rendra avec d'autant plus de compréhension. Son imagination est mise en éveil, son intérêt pour la musique est aiguë, sa curiosité est activée et le plaisir est étroitement lié à l'enseignement. Les enfants apprennent ainsi sans s'en rendre compte, et ce qu'ils apprennent, c'est justement d'aimer cette musique classique qui, en Egypte, leur est si peu connue. Beethoven, Mozart et Elgar se tenaient tous dans la même atmosphère alors que la « Danse des Comédiens » de Smetana, plus exubérante, avec ses rythmes fougueux de danses balkaniques, ses mélodies folkloristiques, nous emportaient dans un tourbillon sonore.

La seconde partie débutait par les « Danses Piémontaises » de Sinigaglia, musique facile et charmante et dont l'instrumentation subtile était bien mise en valeur par l'excellent orchestre de Musica Viva, plus « en forme » que jamais. Albeniz évoquait l'Espagne pittoresque alors que Milhaud nous amenait en Amérique du Sud. Sans crier gare, Hickman venait d'introduire son auditoire jévénile à la

musique contemporaine, et ceci d'une manière si ingénieuse, si logique aussi, qu'on s'en était à peine rendu compte. « Scaramouche » de Milhaud, est une des pages de la musique moderne française les plus fascinantes, mais le succès « foudroyant », il faut bien le croire, n'était pas dû seulement à la musique. Mrs. Howard, la pianiste remarquable, avec son intuition sûre, son toucher ferme et bien rythmé, son jeu sobre et sans sentimentalité, emportait, une fois de plus, les suffrages universels. La « Jamaican Rumba » de Benjamin, ne faisait que continuer ce que « Scaramouche » avait commencé : de délier les esprits et d'animer les imaginations, et la manifestation se termina enfin de la manière la plus réussie sur un « Tango » par Haba, dansé avec fougue et verve par Mademoiselle Matrozou.

Pour faire justice à ce concert, il faudrait mentionner les exécutants un à un, les remercier pour leurs efforts infatigables. C'est impossible. Mentionnons pourtant les trois speakers, Dr. Kahil, Mr. Inglefield et monsieur Petit, dont le dernier a été particulièrement apprécié et applaudi. Mentionnons aussi les deux danseuses, Mademoiselle Line et Lise Alpern, et l'excellent leader M. D'Ambra, qui n'est plus un inconnu pour nous. Et félicitons enfin de tout cœur Dr. Hans Hickman, chef d'orchestre, pédagogue, pianiste, l'animateur de Musica Viva grâce à qui l'éducation musicale de la jeunesse en Egypte est en train d'être organisée.

B. Schiffer

L'étude du Dr. Hans Hickman sur « La Trompette dans l'Egypte Antique », parue en 1946 comme supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Egypte, dépasse de loin le cadre de la musicologie, même celui de l'antiquité égyptienne. C'est un chapitre de l'histoire de la civilisation qu'il nous présente, et un chapitre fascinant.

La première partie de l'étude consiste en un examen minutieux de la documentation pictographique suivi par la description des instruments conservés, la discussion du problème philologique de

sa détermination, et un examen acoustique approfondi. Ce côté technique est intéressant surtout pour le musicologue, pour l'expert et on se trouve pour la première fois en face d'une documentation aussi complète, d'un examen aussi méthodique. C'est la minutie de son examen qui amène Hickman à certaines conclusions, telle que son hypothèse d'une courroie buccale indiquée par un pli très prononcé sur le visage du joueur; c'est son sens d'observation de chaque détail qui lui permet de déduire que, possiblement, une main ait servi comme sorte de réservoir à air, jouant le rôle de l'embouchure moderne.

Ses déductions ne sont jamais rapides, ne sont jamais dues à des raisons de plausibilité. Il est l'élève de Sachs et il sait donc que c'est une grave erreur de confondre la potentialité d'un instrument avec la musique qui a vraiment été jouée sur lui. Nos méthodes modernes, nos lois esthétiques nous amènent trop souvent à des conclusions erronées, qui sont soigneusement évitées dans cette étude.

C'est l'histoire de l'emploi de la trompette, du joueur de trompette et de la musique jouée sur les trompettes égyptiennes qui me semblent particulièrement intéressantes. Pour la première fois l'emploi religieux de cette trompette est établie et son caractère magico-religieux correspond à son caractère ambigu de cor-trompette. Son emploi militaire, signalé déjà par Loret, est confirmé mais la déduction que cet emploi militaire expliquerait son apparition tardive dans l'histoire de l'Egypte antique est réfutée comme mal fondée. La trompette du culte d'Osiris doit même être très ancienne et une grande partie des lacunes dans « la ligne directe qui mène du mégaphone préhistorique à l'instrument des bateliers du Nil les plus primitifs d'une part et de la corne animale employée musicalement et cultuellement d'autre part, jusqu'à la trompette métallique historique qui réunit en elle ces deux types primitifs » a été comblée.

Encore de nos jours les instruments ainsi que les drapeaux sont remis au nouveau régiment avec un cérémonial solennel. La valeur symbolique de l'instrument qui paraît avoir fait partie des insignes du roi et conférait à son joueur

des certains pouvoirs, a perdu aujourd'hui son sens magique mais l'usage persiste. Pour savoir, quelle musique a été jouée sur cet instrument, il faut se « documenter sur l'emploi d'instruments semblables chez d'autres peuples d'une civilisation pareille » et non pas faire jouer une trompette militaire moderne sur un des instruments qui se trouvent au Musée du Caire. On arrive alors, par analogie, aux conclusions que l'emploi culturel des trompettes égyptiennes doit être rapproché de celui du sofah hébraïque et que le jeu des trompettes dans le culte a consisté dans une alternation de tons aigus et graves alors que son emploi militaire, comme instruments à signaux, a probablement consisté en une seule note.

Hickman attribue la trompette égyptienne à une période très reculée, quoiqu'elle n'ait paru que tard. Comme prédécesseur possible il signale soit le mégaphone employé par les bateliers de la IV^{ème} dynastie : soit la corne animale de la XII^{ème} dynastie trouvée par Pétrie dans la nécropole de Hu. Il nous signale enfin les survivances arabes pour clôturer ainsi un chapitre important dans l'histoire des instruments.

B. Schiffer

A PORT SAÏD

Répétant au Cercle Français de Port-Saïd, sa spirituelle conférence sur le « Nouvel éloge du snobisme », notre excellent collaborateur et ami, M. J. Ascar Nahas bey, se taille un vif succès personnel

par la finesse de son analyse et l'humour de réflexions que lui inspira son sujet. M. Nahas bey fut vivement applaudi par l'assistance distinguée qui était venue l'écouter en foule.

* * *

Dans le même centre social, le peintre H. Abdalla Hamed du Caire fait actuellement une exposition qui a suscité le plus vif intérêt. Abdalla Hamed a, en effet, un talent aigu pour capter l'enchantement de la lumière égyptienne et il use de cet élément essentiel avec un surprenant bonheur. Ses « Portraits » et plus encore ses « Paysages », où la technique du peintre s'avère dans sa force et ses nuances, ont fait défiler tout Port-Saïd dans les salons du Cercle Français.

Orion

Une communication du Dr. Alex, Komis

(Suite de la page 18)

comme catalyte. Pour sa préparation nous ajoutons une goutte de vaccin spécifique fermenté dans chaque c.c. de l'apostaxine exipien cholérique formolée.

La zymo-catalytine cholérique a une double action, soit theurapeutique et préventive. Ainsi une ou deux injections de 1 c.c. faites chaque 24 heures m'a donné des résultats theurapeutiques 100 %. Sur 10 animaux inoculés aucun ne succomba. De même 1 c.c. de cette même zymo-catalytine injectée sous cutanée 24 heures avant l'inoculation de l'épreuve par maintes doses mortelles du vibron cholérique préservait l'animal de la mort. Sur 10 inoculées, les 10 survivaient. D'où, valeur préventive 100 %.

Par l'expérience, de mes recherches, conclut mon aimable interlocuteur, il en résulte que l'antibiotisme en combinaison avec l'antagonisme spécifique sera à l'avenir le meilleur mode de traitement et de prévention des maladies.

Et lorsque j'ai demandé à M. Komis pourquoi il ne partait pas pour l'Egypte, il me répondit avec cette simplicité qui caractérise les hommes de science, qui se sont voués pour le bien de l'humanité « malheureusement, mes faibles moyens ne me le permettent pas ». Vous comprenez si je veux partir, non pas pour m'installer au Caire ou à Alexandrie, mais pour me rendre dans les provinces où la maladie fait rage. Certainement, aidé par mes deux assistants, un parasitologue de l'Institut Rockefeller et d'un chef de clinique de l'hôpital de la Croix Rouge Hellénique, mes expériences ne me démentiront pas.

Après une visite de deux heures, j'ai pris congé

de l'infatigable chercheur, en le remerciant vivement de l'entrevue qu'il a bien voulu m'accorder pour les lecteurs de la « Semaine Egyptienne ».

J'ai appris que S.E. l'Ambassadeur d'Egypte a eu déjà un entretien avec M. Komis, et je crois que ses communications à la Société Médicales d'Athènes, ainsi que ses données expérimentales ne manquent pas d'intérêt pour la Sté de Médecine d'Egypte. Cet intérêt n'est pas moindre pour le Syllogue Ptolémée A. d'Alexandrie, ainsi que pour les Présidents des Communautés Helléniques d'Egypte, qui sous l'impulsion de l'actif et infatigable représentant de la Grèce, S.E. Monsieur G. Triantafyllidès pourraient faciliter le voyage de M. Komis et de ses deux assistants.

La Grèce peut rendre un service inappréciable à l'Egypte.

Sait-on jamais ?

Aristo Joannides

LES REVUES :

A ceux qui veulent avancer dans la vie, cultiver leur personnalité profonde, réaliser la santé du corps et de l'esprit par un constant équilibre entre la pensée et l'action « Culture Humaine », revue d'éducation générale, fondée en 1934 à Paris par le Dr. V. Pauchat sous le titre « Réagir » apporte dans son numéro de janvier, des articles efficaces :

Dr. C. Gattegno : Pour une fraternité des peuples. — A Fayol : Jean Martin Charcot. — Achille Ouy : L'attention dans la vie quotidienne. — A. Ferrière : Transformons l'école. — R. Lebel : La femme et sa conception du temps. — H. Mavit : Sommes-nous sans horizon, etc.

Grand Bal de Bienfaisance

organisé par la

Société de Bienfaisance Maronite

SAMEDI 7 FEVRIER 1948

à l'Héliopolis Palace Hotel

Orchestre Espagnol de la Cabane Bambou

Orchestre Riaznoff

La vedette Espagnole du TABARIN

CARMEN BONAMUR

T O M B O L A

Divers lots de valeur, offerts par : Sistovaris, Maison Georges, Baroukh, Tahan, Valavanis, Air-France, Liscovich, Aziz Boulos, Studio Fackak etc.

Lundi 2 Février

SEMAINE DE

BLANC

Offres spéciales à des prix réduits à tous les rayons

AUX GRANDS MAGASINS

CHEMLA S.A.E.

VISITEZ NOS VITRINES

PRÉPAREZ VOTRE TRAVESTI POUR LE

Grand Bal

Costumé et Masqué

du Samedi 14 Février au

SHEPHEARD'S HOTEL



Le Grand Événement de la Saison

ENTREE : P.T. 250

donnant droit au dîner de gala, entrée et taxes comprises